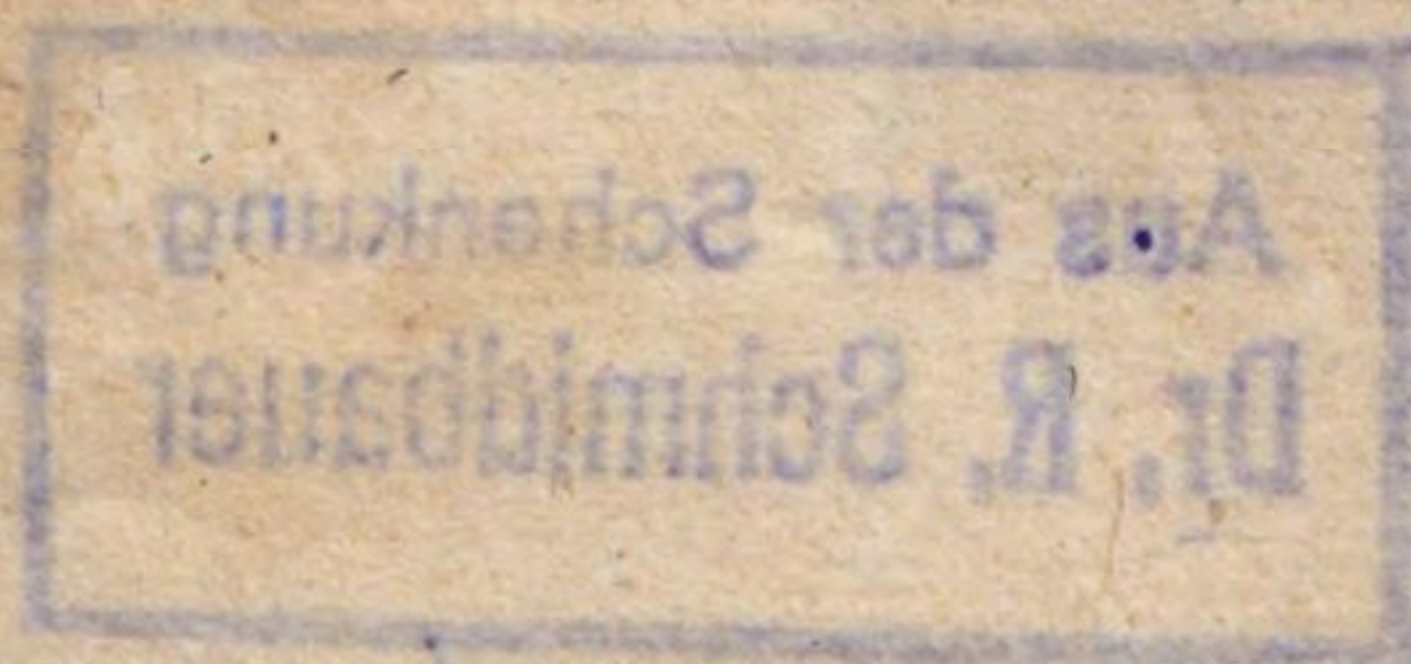


LA 4830

2

LES
MATELOTS PARISIENS.



IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET CH. JOUAUST,
rue S.-Honoré, 315.

Aus der Schenkung
Dr. R. Schmidbauer

LES
MATELOTS PARISIENS

ROMAN MARITIME,

PAR SUAU DE VARENNES,

ANCIEN OFFICIER DE MARINE ;

PRÉCÉDÉ D'UNE

Introduction par Eugène Sue.

TOME II.



PARIS,

**CHEZ SUAU DE VARENNES ET C^e,
LIBRAIRES - ÉDITEURS,
RUE CHABANNAIS, 10.**

1837.

g.



MATELOTS PARISIENS.

I.

Projet d'union.

Deux lettres récemment arrivées avaient produit les plus vives sensations parmi les personnes qui habitaient la petite maison de la rue Saint - Maur. L'une d'elles était du jeune Henri ; il l'avait écrite aussitôt qu'il

eut accepté l'emploi de second à bord du brick *l'Aigle-de-mer*. Dans une première lettre, adressée de Toulon, Henri avait rendu compte à ses parents du combat meurtrier auquel, disait-il, il avait eu le bonheur d'assister. Tout en rehaussant la gloire dont chacun s'était couvert dans cette action mémorable, le jeune marin glissait légèrement sur l'esquisse de la noble part que lui-même y avait prise. En parlant de ses blessures il ne disait pas que trois fois il s'était précipité dans le feu, et que, s'il tomba à la mer, frappé par un débris brûlant, ce fut parce qu'il voulait sauver le vaisseau aux dépens de ses jours. Mais cependant, à travers ce voile de modestie se découvrait tout entière son âme de feu ; et après la lecture de sa lettre, quoiqu'il parlât à peine de lui, chacun n'en était pas moins convaincu qu'il devait avoir été un des plus ardents pendant le combat. Il terminait en rassurant ses parents sur l'état de ses blessures ; et, sans fixer l'époque de

son retour, il croyait pouvoir les assurer qu'avant quelques mois il serait auprès d'eux.

Cette nouvelle avait été reçue par toute la famille avec la plus grande joie. Madame Fromentin elle-même, malgré son amour presque exclusif pour tout ce qui appartenait à l'église, se sentit disposée à tendre les bras à son fils et à lui accorder son pardon aussitôt qu'il serait arrivé.

La joie de mademoiselle de Fréville fut moins expansive peut-être, mais tout aussi profonde que celle de son amie. Elle allait donc enfin connaître le frère d'Angèle, dont celle-ci lui avait fait un portrait si flatteur, et que pourtant chacun désignait sous le titre de mauvais sujet; ce jeune homme enfin qui déjà avait tant fourni aux rêves de son imagination de jeune fille. Ce fut donc sous l'influence de ces sentiments que la seconde lettre du jeune marin fut lue par Angèle. Aussi ne tenterons-nous pas d'exprimer la douleur dont chacun fut vivement saisi à la lecture du passage

où Henri annonçait à ses parents que , par un enchaînement de circonstances indépendantes de sa volonté, il se trouvait obligé de faire une nouvelle campagne sur le brick *l'Aigle-de-mer*.

La deuxième lettre, arrivée par le même courrier, était de M. de Germiny. Celle-ci du moins amoindrit l'impression du vif déplaisir produite par la lettre d'Henri : car le tuteur de mademoiselle de Fréville écrivait à sa nièce que des nouvelles récemment apportées par un de ses navires en retour d'un voyage dans les mers du Levant lui rendaient nécessaire de différer son embarquement de quelques mois. Il annonçait donc qu'en conséquence il retournerait très prochainement à Paris, s'estimant heureux, ajoutait-il, de pouvoir, sans nuire à ses intérêts, se réunir pour quelque temps à sa nièce et à la famille qui l'avait si obligeamment accueillie.

Effectivement M. de Germiny avait reçu par un navire venant de Smyrne des lettres

dont le contenu lui permettait d'ajourner son voyage sans compromettre ses intérêts. Mais, il faut le dire, quelque tendresse qu'il eût pour sa nièce, il est probable qu'il ne se serait pas décidé à revenir à Paris s'il n'y eût été entraîné par un motif plus impérieux.... : M. de Germiny aimait la jeune Angèle. Il avait d'abord espéré que le souvenir de cette jeune fille s'effacerait facilement, et il s'était trompé; il avait cru que l'activité, l'agitation des affaires, détruiraient ce sentiment qui venait de naître, et pourtant ce sentiment s'était déjà emparé de toute son âme, et avait saisi toutes ses pensées. C'est que ce sentiment, qu'au milieu de ses efforts pour l'étouffer M. de Germiny cherchait à se persuader n'être qu'à sa naissance, se réveillait en quelque sorte après un long sommeil agité de larmes de regrets : car à vingt-cinq ans, à cet âge où toutes les passions exercent sur nous un empire absolu, M. de Germiny avait commencé à connaître l'a-

mour. Une jeune fille de dix-sept ans , belle et naïve , gracieuse et aimable , avait été l'écueil contre lequel la quiétude de son âme était venue se briser. Cette passion , fougueuse d'abord comme l'élan d'un cœur ardent , comme le jet d'une imagination vive , s'était ensuite profondément enracinée en lui : car chaque jour cette jeune fille lui laissait apercevoir de nouveaux charmes , de nouvelles vertus ; chaque jour aussi se fortifiait dans son âme sa volonté de lui consacrer toute son existence , de se l'attacher par des liens indissolubles ; et déjà le moment était arrivé de mettre en œuvre ces projets tout d'amour et de bonheur , lorsque , le soir d'un jour que les deux amants avaient vu naître au milieu des pensées les plus riantes , M. de Germiny ne retrouva plus de son amante qu'un cadavre livide et glacé par la mort ! L'infortunée était morte victime d'un événement affreux.... ; et rien depuis cette fatale époque n'avait pu consoler M. de Germiny de cette perte dou-

loureuse. En vain avait-il cherché sinon des consolations, du moins des distractions, dans une vie active et toute portée vers des spéculations de haut intérêt; en vain fatiguait-il son corps pour donner le repos à son âme : le souvenir de la jeune fille s'était trop profondément gravé en lui, le coup qui l'avait frappé en la perdant avait été trop cruel; et, bien que déjà quinze ans se fussent écoulés depuis cet événement, rien encore n'avait pu effacer l'image de son amante, qui s'était comme identifiée à ses douleurs intimes et continues. Elle dut donc être aussi profonde que spontanée l'impression que produisit sur lui la vue de la jeune Angèle : car la nature, par un de ses caprices si variés, s'était plu à lui donner les mêmes traits, le même regard qui l'avaient d'abord séduit dans la jeune fille dont il pleurerait encore la mort; c'était aussi le même sourire, la même expression de grâce et de modestie dans tout son maintien. Et, bientôt convaincu qu'il n'était point le jouet d'une

hallucination, M. de Germiny reporta sur elle tout cet amour d'une âme ardente endolorie depuis longues années par les peines les plus aiguës, les souvenirs les plus pénibles, et qui subitement se ravivait, réveillée par l'espérance, et l'aspect du bonheur. Du paroxysme de la douleur il passa donc tout à coup au comble de la félicité. Ce qu'il ressentit alors ne peut se comparer qu'à l'émotion indicible d'extase voluptueuse qu'éprouverait l'aveugle qui, depuis long - temps privé de la lumière, dont il ne pouvait plus espérer revoir les rayons, serait instantanément frappé par un soleil brillant répandant son joyeux éclat sur un parterre émaillé de fleurs vives et fraîches. Mais à côté de ces enivrantes sensations vinrent se placer, hideuses comme un fantôme, d'amères réflexions. En s'abandonnant à cet amour ressuscité avec tant de charmes d'abord, ne dressait-il pas lui-même un échafaudage de tortures inouïes ? n'avait-il pas à craindre

que, dans un accès d'atonie, ne pouvant le soutenir, cet échafaudage ne s'écroulât et ne l'écrasât dans sa chute ? pouvait-il espérer que son amour, si violent, serait seulement compris par la jeune Angèle ? En cherchant à mettre en contact son âme torride avec celle toute candide et vierge encore de cette jeune fille, ne serait-ce pas aussi vainement que s'il tentait de placer le foyer d'un incendie au sein d'un fleuve aux eaux pures et limpides ? Pouvait-il enfin prétendre à lui plaire, lui dont l'âge surpassait déjà le double du sien ? n'y aurait-il pas témérité de sa part à se persuader que ses traits, flétris sans doute par la douleur, et dépouillés des grâces de la jeunesse, pourraient produire la plus faible impression sur son cœur ? Et d'ailleurs, son caractère, assombri par les peines morales, pourrait-il faire naître la sympathie dans cette jeune âme radieuse de candeur et de pureté ?

Et que deviendrait-il donc si, avec

ce sentiment si profond chez lui que la mort et quinze ans de souffrances n'avaient pu le vaincre , il fallait qu'il eût encore à lutter contre l'indifférence , contre le dédain peut-être ; si enfin , en échange d'une passion brûlante , il ne devait recevoir qu'une froide insouciance ?... Et alors, effrayé du tableau que ces réflexions avaient esquissé rapidement à ses yeux , M. de Germiny comprit qu'il lui importait de se tenir éloigné de Paris le plus long-temps qu'il lui serait possible. Il espérait dominer bientôt de toute la puissance de sa raison un sentiment qui, selon lui, n'avait pu encore s'enraciner profondément dans son âme.

Mais , ainsi que nous avons dû chercher à l'expliquer plus haut , M. de Germiny s'était trompé : il avait à lutter contre une passion violente , invétérée , que quinze ans de douleurs n'avaient pu affaiblir, et qui se relevait tout à coup plus impétueuse que jamais. Aussi dut-il succomber dans cette lutte,

et il succomba ; et son retour à Paris fut la suite de sa défaite.

Il revit donc Angèle, et dès ce moment, loin de chercher à maîtriser son amour, il s'y abandonna entièrement. C'était comme un sentier dans lequel il venait de pénétrer malgré lui, et dont il suivait tous les détours, sans se demander où ils pourraient le conduire. Mais, lorsque ensuite, à cette crainte dont il avait d'abord été frappé, que mademoiselle Fromentin ne partagerait peut-être jamais son amour, succéda la conviction qu'il en était aimé, M. de Germiny, au comble du bonheur, forma aussitôt le dessein de s'en assurer la possession en obtenant sa main de ses parents. Et en effet, l'air de mélancolie répandu sur les traits encore beaux de M. de Germiny, son regard alternativement tendre et plein de feu, les accents de sa voix douce et harmonieuse, ses discours surtout si remplis de charmes par leur élégante variété et leur sagesse aimable, l'avaient

fortement impressionnée; son âme toute de candeur se livrait sans réserve aux douces émotions de ce nouveau sentiment; et elle aussi, sans réfléchir, suivait la pente douce et rapide sur laquelle il l'entraînait.

Ils s'aimaient donc tous deux, et chaque jour avec plus de force.

Déjà six mois s'étaient écoulés depuis le retour de M. de Germiny à Paris, et aucun aveu n'était encore sorti de sa bouche. Si Angèle s'était aperçue de l'amour dont elle était l'objet, ce devait être aux soins, aux prévenances dont son amant ne cessait de l'entourer et à son agitation fiévreuse lorsque sa main effleurait la sienne; ce devait être surtout à ec regard si puissant, si passionné, qui trahissait toutes ses émotions. Nous ne suivrons pas une à une toutes les progressions de cet amour, non que la moindre de toutes n'offrît cependant quelque réflexion, quelque pensée d'un grand intérêt, mais parce qu'en écri-

vant ce livre, notre but a été de retracer des scènes de mer, et non de peindre ce sentiment d'amour, dont chacun croit connaître toutes les périodes, toutes les sinuosités, et que cependant nous craindrions de vouloir analyser, laissant à d'autres plus forts que nous les dangers et la gloire d'une mission si difficile. Mais, pour ne point nous exposer au reproche d'être trop laconique à ce sujet, nous essaierons de reproduire les circonstances qui amenèrent un aveu de part et d'autre, aveu qui décida M. de Germiny à prendre promptement toutes ses dispositions pour exécuter son projet de s'unir à celle qui était devenue le but de tous ses désirs, l'âme de toutes ses pensées.

Souvent madame Fromentin disposait une partie de plaisir, ou excitait à une promenade à la campagne : car elle s'était aperçue du vif empressement avec lequel M. de Germiny accueillait les propositions de ce genre ; et, jalouse jusqu'au scrupule de prévenir ses moindres désirs, elle les renouvelait aussi

souvent que l'occasion semblait l'y autoriser. Et pourtant, il faut le dire, ce soin de complaire en tout à M. de Germiny ne recélait aucune arrière-pensée, aucun but secret d'intérêt ; et, bien que madame Fromentin eût plus d'une fois remarqué les attentions délicates, les prévenances empreintes de tendresse de M. de Germiny pour sa fille, elle ne leur donnait d'autre cause que l'effet d'une galanterie puisée dans la haute société qu'il fréquentait ordinairement, ou bien encore l'effusion d'une reconnaissance expansive pour l'amitié que toute la famille portait à sa nièce et à lui-même. Elle était loin d'ailleurs de se douter du sentiment qui animait le tuteur d'Elisa, et il lui eût été difficile de s'arrêter à cette pensée, qu'un homme riche à plusieurs millions voulût jamais s'unir à une jeune fille presque sans fortune, quelque grande que fût d'ailleurs sa puissance de charmer. En agissant ainsi à l'égard de M. de Germiny, madame Fromentin ne faisait donc que

céder à un sentiment de déférence respectueuse qu'elle partageait entre les hauts fonctionnaires de l'église et les personnes possesseurs d'une grande fortune.

Monsieur et madame Bernard, et leur fils Ernest, dont le régiment était venu prendre garnison à Paris tandis qu'il y achevait encore son semestre, assistaient à presque toutes ces parties improvisées par madame Fromentin. Madame Bernard, aussitôt qu'elle fut informée des richesses immenses dont le tuteur de mademoiselle de Fréville devait rendre compte à sa pupille à l'époque de sa majorité, avait résolu un mariage entre elle et son fils, qui, pensait-elle, en considération de son grade d'officier dans l'armée, et de sa position d'unique héritier d'une belle fortune, ne pouvait être que très bien accueilli par l'oncle et la nièce; et, partant de cette persuasion, elle avait recommandé à Ernest d'user de tous ses moyens de séduction envers mademoiselle de Fréville, à qui d'abord il importait de plaire, pour qu'ensuite,

ce nouvel avantage venant à l'appui de ceux qu'il possédait déjà, elle en vint au point de désirer elle-même une union devenue nécessaire à son bonheur. Mais, surtout dans ce nouveau calcul, madame Bernard s'était grandement trompée : l'amour d'une mère est souvent aveugle ; et son fils, qui lui paraissait un être privilégié de la nature, n'avait cependant rien de ce qui pouvait plaire à la jeune Elisa... C'était un de ces jeunes gens dont le type n'est que trop commun dans les sociétés. Encore couverts de la poussière des bancs de collège, ils se présentent dans les salons avec une assurance hautaine, colportant partout avec eux leur orgueilleuse nullité. Si l'un d'eux, après un cours de droit presque entièrement passé dans les estaminets ou les restaurants du quartier Latin, parce que tel ou tel parent est président ou conseiller à une cour quelconque, s'est imaginé de se faire improviser magistrat, vous le reconnaîtrez facilement à sa démarche dédaigneuse, à son

regard arrogant , s'escrimant pour donner de la dignité à son maintien et de l'importance à ses mouvements. Et d'ailleurs ne l'entendez-vous pas au milieu même d'un cercle de jeunes femmes toutes parées de fleurs, dont le sourire gracieux , les yeux remplis de volupté , semblent demander des paroles d'amour et de plaisir ; ne l'entendez-vous pas, disons-nous, commenter, discuter les lois en forme de réquisitoire , bégayant d'absurdes raisonnements avec une voix toute sépulcrale, tranchant sur tout avec autorité, cherchant à réfuter une opinion qu'il n'a pas comprise, et se perdant lui-même dans un dédale de néologies , pour donner une haute idée de son talent oratoire ? Et cet homme , ce sot personnage, se retirera ensuite gonflé d'orgueil, se croyant disert parce qu'il aura été bavard, s'attribuant le mérite d'un homme supérieur parce qu'il aura montré tout le ridicule d'un esprit absurde et le pédantisme d'une stupide vanité. Et qu'un autre , convaincu de son

aptitude au métier des armes parce que son père ou son aïeul y aura tenu un rang distingué, embrasse la carrière militaire en débutant de suite par le grade d'officier, dont le brevet lui a été délivré par suite d'un examen passé devant des savants qui se sont endormis en l'écoutant, celui-là, vous le reconnaissez encore à sa démarche, qu'il s'efforce de rendre martiale, et qu'il réussit parfaitement à rendre grotesque, affectant de passer devant les sentinelles pour en recevoir le salut militaire; poussant l'impudence jusqu'à infliger une punition au vieux sous-officier parce que, ne l'ayant pas aperçu, il aura passé outre sans se découvrir devant lui, son supérieur. Tracassier dans les casernes, exact aux devoirs où il peut faire valoir son autorité, et négligeant ceux d'une responsabilité toute passive, il viendra ensuite promener ses épaulettes dans les salons; et là, n'ayant personne à commander, il s'en dédommagera en détaillant emphatiquement jusqu'aux

moindres circonstances où il a eu des ordres à donner, de la soumission à exiger. Il ne parle que combats, quoique son sabre soit encore vierge ; il soutient que la guerre est indispensable à la gloire d'une nation, et peut-être enverrait-il sa démission si quelques dispositions hostiles menaçaient d'une déclaration de guerre. Et ce caractère se retrouve dans toutes les professions, parmi les artistes comme parmi les hommes de bureau, parmi les écrivains comme parmi les négociants ; partout on retrouve de ces hommes qui font un vain étalage d'une science qu'ils ne possèdent pas, d'un mérite ou d'une importance qu'ils n'ont pas, semblables en cela à ces boutiquiers qui, parce qu'ils ont étalé dans leurs montres quelques marchandises d'apparence, s'imaginent cacher la nudité et le vide de leurs magasins.

Et que ces hommes s'avisent de vouloir parler le langage d'amour, qu'ils essaient de plaire à une femme : ne croyez pas qu'a-

lors ils abandonnent leur ôle d'hommes capables, pour le remplacer par celui plus gracieux d'un amant qui fait abstraction de lui-même pour ne s'occuper que de celle qu'il cherche à captiver. Bien loin de là, ce sera alors qu'il fera en quelque sorte un résumé de tout ce qu'il croit susceptible de le grandir en considération, et qu'armé de mille récits où tout vient de lui, où tout se rapporte à lui, il en fatiguera des oreilles impatientées de sa jactance; et si quelques paroles plus tendres se glissent dans cette apologie toute d'égoïsme, elles n'y semblent placées que pour arriver à cette proposition : Quel cœur pourrait résister à un mérite aussi supérieur que le mien ?

Et nous le dirons à la grande gloire des femmes, ces hommes obtiennent rarement quelques succès auprès d'elles. Elles doivent à leur tact et à la finesse de leur jugement d'apercevoir toujours les premières le geai sous les plumes du paon et dès lors il n'y a

plus à craindre pour leur cœur : car une femme ne saurait aimer celui qui n'a même pas su conserver à ses yeux l'apparence du mérite. Pour qu'une femme aime, il faut qu'elle sente la supériorité de celui qui veut lui plaire ; elle a besoin, pour que son cœur se passionne, que l'homme la domine de toute sa puissance morale : c'est alors une égide sous laquelle sa faiblesse aime à venir se réfugier. Celui que d'un coup d'œil rapide elle nivelle au dessous d'elle pourra quelquefois l'amuser, la distraire ; mais il n'appartient qu'au génie, qu'au véritable mérite, de lui inspirer de grandes passions.

Il était donc difficile qu'avec un pareil caractère M. Ernest réussît à plaire à mademoiselle de Fréville, bien que le cœur de la jeune fille fût fortement disposé à recevoir toutes les impressions d'un tendre sentiment ; mais sa sensibilité était trop délicate, son âme trop fière, pour qu'elle pût un instant se sentir entraînée vers un homme dont elle avait reconnu l'affé-

terie au milieu des efforts qu'il faisait pour la séduire. Mais toutefois, il n'y avait rien qui ne fût affable dans sa manière d'être à son égard ; elle écoutait même avec une résignation admirable le récit de ses exploits de garnison, qu'il entremêlait avec assez de maladresse d'allusions à son amour qui quelquefois excitaient le sourire malicieux de la jeune fille, sourire que le jeune officier ne manquait pas d'interpréter en sa faveur. Chaque fois aussi que, dans ses promenades, il lui offrait son bras, elle paraissait l'accepter avec plaisir, ce dont il était enchanté, persuadé que son mérite avait produit son effet irrésistible, tandis qu'il ne devait cet accueil gracieux qu'à son titre de cousin germain de la jeune Angèle, que mademoiselle de Fréville aurait craint de blesser si elle eût marqué quelque répugnance à écouter son parent. Quant à madame Bernard, elle présumait trop du bon goût de mademoiselle de Fréville pour penser un instant qu'aucun autre motif

que celui de l'impression que son fils, le lieutenant de hussards, avait produite sur elle, pouvait l'engager à lui faire un accueil aussi gracieux. Et dans ces mêmes promenades, M. de Germiny offrait aussi son bras à Angèle; et en l'acceptant la jeune fille ne souriait pas, ne folâtrait pas comme son amie; elle tremblait au contraire de tous ses membres, et ses traits se couvraient de rougeur. C'est qu'aussi l'amour frivole du jeune officier s'exhalait en discours futiles, tandis que la passion de M. de Germiny ne se manifestait que par ses regards et l'inflexion de sa voix. C'est que chaque jour le jeune Bernard s'éloignait de plus en plus du cœur d'Elisa, et chaque jour M. de Germiny laissait des traces de plus en plus profondes dans l'âme de son amie.

Un soir d'un beau jour où les deux familles, accompagnées de M. de Germiny, s'étaient rendues en partie de plaisir à une superbe propriété que ce dernier avait acquise

dans la riante vallée de Montmorency , tout le monde , après le dîner , se dispersa dans les nombreuses allées d'un vaste jardin anglais , excepté cependant Angèle , qui fut retenue quelques instants par sa mère pour l'aider dans divers soins dont elle avait absolument voulu se charger.

Il est des moments où l'âme est surtout disposée à la mélancolie ; des moments où , se repliant sur elle-même avec un charme intuitif , elle s'abandonne avec bonheur au souvenir de tout ce qui l'a le plus vivement frappée. Ce jour-là , M. de Germiny était dans cette disposition d'âme : aussi laissa-t-il chacun se diriger à son gré ; et , absorbé dans de douces rêveries , il s'enfonça seul dans le plus épais du parc. Bientôt un kiosque élégant s'offrit à sa vue , et , près de lui , un berceau en fleurs , formé par les ramifications entrelacées d'arbustes odoriférants. Il y pénétra pour jouir de son frais ombrage , et là , dans cette gracieuse solitude de fleurs et de

parfums, il laissa bientôt un libre passage à toutes ses pensées. Après quelques minutes d'un recueillement extatique, il tira de sa poitrine une miniature entourée d'un cercle d'or, et ses yeux s'arrêtèrent sur cette image avec amour, avec volupté. Il la couvrit de ses baisers, et des larmes baignèrent son visage ; mais, à l'expression de ses traits, il était facile de voir que d'amers souvenirs ne les faisaient pas seuls couler, et que, s'ils n'y étaient pas étrangers, ils étaient cependant dominés par des pensées d'espérance, par l'entraînement de douces illusions.

Tout à coup un bruissement du feuillage se fit entendre : surpris, M. de Germigny tourna la tête, et il aperçut Angèle..., Angèle debout derrière lui, les yeux baissés, le sein agité par son émotion, Angèle, qui avait quitté sa mère, et cherchait aussi la solitude, ou plutôt le cherchait lui-même, et qui venait d'apercevoir l'image de ses traits entre ses mains. Et les voici tous deux immo-

biles, respirant à peine, soumis à la puissance du même sentiment. Revenu le premier à lui-même, M. de Germiny prit une main de la jeune fille, qui frémit dans la sienne; il l'attira près de lui : la pauvre enfant tomba sans force à ses côtés sur le banc où il était assis.

— Angèle, pourquoi tremblez-vous? lui dit-il d'une voix altérée par la force de son émotion. — Et lui-même tremblait plus fort. — Votre ressemblance avec ces traits vous a sans doute frappée. — Et il désignait la miniature. — Mais ce portrait, Angèle, n'est pas le vôtre. Angèle tressaillit.

— Ecoutez-moi, Angèle, continua-t-il en passant son bras autour de sa taille pour la soutenir, tant elle paraissait abattue : ce que je vais vous dire est un de ces événements qui brisent l'âme la plus forte, qui font couler des larmes de sang dont le torrent ne s'arrête que lorsque le corps est devenu cadavre ; et moi, Angèle, j'ai été frappé par un de ces

terribles événements. J'y aurais succombé sans doute avant peu de temps, bien que depuis longues années je lutasse contre l'impression meurtrière que j'en avais ressentie, car chaque jour je m'apercevais du déperissement des organes qui donnent la vie ; mais la fatalité, ou la Providence peut-être, a voulu que mon âme, abattue par la souffrance, se relevât tout à coup, combattue par la passion la plus impétueuse. Ce langage doit vous paraître obscur, Angèle ; mais ce que je vais vous apprendre l'éclaircira sans doute. Le récit que je vais vous faire est bien pénible ; il réveillera en moi de cruels souvenirs, et certainement il vous attristera, vous si sensible ! Pardonnez-moi donc, Angèle, pardonnez-moi les pleurs qu'il vous fera répandre ; mais il faut que je vous le dise, il faut que vous le sachiez, il le faut absolument : car, voyez-vous, il n'est encore que le prélude d'un aveu que j'ai à vous faire, d'un aveu après lequel l'avenir pourra s'ouvrir pour moi

avec toute l'auréole de la félicité la plus pure, après lequel tout ce que j'ai souffert jusqu'à ce jour peut s'effacer devant l'espérance, comme, après une violente tempête, les dangers de la mort s'effacent aux premiers rayons du soleil ; ou bien après lequel mon âme, de nouveau meurtrie par une main de fer, ne pourra résister à la force de ses douleurs.

Et tandis que M. de Germiny parlait, Angèle l'écoutait la bouche béante, le regard fixé sur lui et comme fasciné par une cause surnaturelle : on eût dit un ange recevant la parole de Dieu.

M. de Germiny continua :

— J'avais vingt-trois ans lorsque je revis dans le monde un de mes camarades d'études. Il s'appelait Lucien de Longeval. Je l'avais perdu de vue depuis ma sortie du collège ; nous renouâmes connaissance, et bientôt nous nous liâmes d'une étroite amitié. Lucien me présenta à sa famille : j'en reçus un accueil plein de bienveillance, et l'on me donna à com-

prendre que mes visites seraient toujours reçues avec plaisir. Lucien avait une sœur : c'était une jeune fille d'une beauté d'ange ; ce portrait est le sien. Elle avait tout ce qu'il fallait non pas seulement pour plaire , pour séduire , mais encore pour inspirer une de ces passions qui incendient le cœur de celui qui en est atteint. Euphrasie, c'était son nom , réunissait tout , grâces , talents , vertus ; c'était un de ces êtres privilégiés qui apparaissent sur cette terre comme pour nous donner une idée de la Divinité : aussi je l'aimai bientôt éperdument ; je l'aimai , je pourrais dire , comme il est impossible d'aimer , si , après quinze ans , il ne m'eût été réservé d'éprouver une passion plus violente encore peut-être... Enfin je fus assez heureux pour lui plaire , et le jour où je reçus l'aveu de son amour est un de ceux bien rares où je me reporte avec de douces émotions. Nous nous aimions depuis un an ; notre amour venait de triompher des obstacles apportés par un jeune

comte qui, fortement épris de ses charmes, l'avait demandée en mariage. La fortune de mon rival était moins considérable que la mienne ; mais il appartenait à une famille d'une ancienne noblesse, et son alliance eût sensiblement flatté la vanité des parents de mon Euphrasie. Cependant le bonheur de leur fille l'emporta, car elle avait déclaré que la contraindre à prendre un autre époux que moi, c'était la forcer à mourir : le comte fut donc remercié, et la main d'Euphrasie me fut accordée.

Déjà tous les préparatifs pour la célébration de notre mariage étaient faits ; déjà Euphrasie avait reçu de mes mains une corbeille où était réuni tout ce que j'avais trouvé de plus précieux en étoffes et en parures ; sans doute ses jolis doigts avaient folâtré avec ces présents dont elle ne devait jamais se parer ; elle les avait sans doute examinés un à un, avec cette émotion de jeune fiancée, si pure, si pleine de charmes ; et moi, j'étais dans toute

l'agitation d'une joie enivrante ; je riais , je pleurais sans raison ; j'allais , je venais sans motifs ; enfin j'étais fou , mais fou par excès de bonheur. Nous devions nous marier le surlendemain.

Un de mes navires, arrivant de Constantinople , venait de purger sa quarantaine , mais il était toujours en rade. Lucien proposa pour le lendemain un dîner à son bord. Cette proposition fut accueillie par des acclamations de joie unanimes ; je fus le seul qui m'élevai contre ce projet : il semblait que je pressentisse le malheur affreux qui allait me frapper. Mais Euphrasie me pria avec tant d'instances que je finis par céder, et en cédant je prononçai l'arrêt de sa mort.

Le lendemain donc, c'était le 20 mars, oh ! je me le rappelle bien , car le souvenir de ce jour est resté cruellement gravé dans ma mémoire , la famille de Longeval et les amis invités à cette partie de mer étaient déjà rendus sur le port , on allait s'embarquer dans les ca-

nots, et moi-même je me disposais à sauter dans une embarcation et à saisir la barre de son gouvernail, lorsqu'un de mes domestiques me remit un papier dont le contenu me forçait de m'absenter pendant une heure peut-être, pour prévenir une perte considérable dont j'étais menacé. Je fis donc embarquer toute la société, m'excusant auprès d'elle d'une absence dont une circonstance imprévue me faisait un devoir, et je laissai au capitaine de mon navire le soin d'en faire les honneurs, en lui recommandant de renvoyer de suite une embarcation pour me prendre, assurant que je serais absent le moins de temps qu'il me serait possible. Et puis je pressai la main d'Euphrasie ; mes regards s'arrêtèrent douloureusement sur les siens : il me semblait que je lui disais un dernier adieu ; j'étais comme tourmenté par la prescience d'un affreux sinistre. Elle aussi paraissait comprendre ce qui se passait en moi, car elle aussi était triste, et j'entendis le soupir qui s'échappa de sa poitrine

lorsque le capitaine donna aux matelots l'ordre de pousser au large. Alors je m'éloignai, cherchant à me distraire de ma noire mélancolie, que rien ne justifiait, car la mer était calme, et en levant mes yeux vers le ciel je n'aperçus que quelques nuages poussés lentement par une faible brise du sud-est.

J'étais depuis quelques minutes en conversation animée avec un de mes débiteurs, dont j'avais à craindre la fuite en pays étranger, lorsque tout à coup les portes de l'appartement où nous nous trouvions se fermèrent avec fracas, les vitres des fenêtres se brisèrent au milieu des sifflements des vents, qui se déchaînaient avec furie du nord-nord-ouest : il venait de s'élever une tempête épouvantable. Effrayé, je courus sur le port ; je fus obligé de prodiguer l'or pour engager les bateliers à me conduire à mon bord : car il y avait un danger imminent à affronter la fureur des flots qui se soulevaient en montagnes gigantesques, et déjà la rade offrait une scène affreuse de désastres,

les câbles se rompaient et les navires allaient se briser sur les côtes ; de toutes parts on entendait des cris de détresse , et en cherchant à porter secours on s'exposait soi-même à une mort presque certaine. Les six vigoureux matelots qui armaient mon canot faisaient en vain les efforts les plus inouïs pour s'approcher du point où j'avais indiqué que mon navire devait se trouver , car les vagues monstrueuses empêchaient de l'apercevoir ; ils n'avançaient pas , et à chaque instant le canot menaçait de sombrer ; enfin, malgré mes cris, malgré l'offre d'une partie de ma fortune , ils refusèrent d'aller plus loin , et, ne cherchant plus à gouverner que pour détourner les lames , nous fûmes bientôt jetés sur une plage sablonneuse. Dans quelle cruelle anxiété je me trouvais ! Le canot qui portait Euphrasie avait-il pu aborder mon navire ? sa vie était-elle sauvée ? Oh ! que n'aurais-je pas donné pour faire cesser cette incertitude mortelle ! En vain je faisais planer mes yeux sur cette mer fu-

rieuse : je ne voyais rien, si ce n'est la blanche écume des flots, et de temps à autre l'extrémité des mâts de quelques navires, et puis un ciel noir, sillonné à chaque instant par des éclairs rougeâtres. Et ce que j'entendais, Angèle, était épouvantable : les sifflements aigus des vents, les mugissements des vagues, semblaient vouloir dominer les roulements prolongés de la foudre ; et puis encore, au milieu de ces hurlements des éléments déchaînés, des cris parvenaient faibles à mes oreilles, et déchiraient cependant ma poitrine : car c'étaient des cris de mort, et peut-être parmi ces cris la voix d'Euphrasie qui m'appelait à son secours. Et j'étais là, ne pouvant rien, rien absolument pour la sauver. Oh ! à cette idée horrible je me tordais les bras, mes ongles s'ensanglantaient dans mes chairs.

Dans l'excès de mon désespoir, je me roulai sur la plage, en poussant d'effroyables lamentations ; mais soudain je me relevai : cette pensée, que jamais la Di-

vinité ne repousse la prière qui lui est faite avec ferveur, venait de traverser rapidement mon esprit. Je me prosternai donc et je priai. Oh ! si jamais prière fut fervente, ce fut la mienne , et cependant comment fut-elle exaucée ! Après cette prière je me trouvais plus calme, et déjà j'espérais, lorsque tout à coup une vague énorme se précipita avec impétuosité vers l'endroit où je me tenais , et me força à fuir en arrière pour éviter qu'elle ne m'entraînât avec elle en se refoulant sur elle-même. Bientôt je me retournai, et parmi les débris qu'elle venait de déposer sur le sable j'aperçus trois cadavres. Mon sang se glaça dans mes veines, et cependant j'eus la force de m'approcher. Oh ! Angèle, le premier cadavre qui frappa mes regards, c'était elle.., froide, défigurée, morte enfin..., morte mon Euphrasie, morte cette vierge toute d'innocence et de candeur que le lendemain je devais conduire aux autels ; morte , elle dont l'âme était l'âme de mon existence. Et puis ces

traits si beaux, je les voyais là livides ; et cette bouche si pure, si fraîche, je la voyais horriblement contractée par le râle d'une cruelle agonie. Oh ! alors, Angèle, mes cheveux, je crois, se dressèrent sur ma tête, mes dents s'entrechoquèrent, un frisson de mort fit claquer tous mes membres, et je tombai. Voilà quinze ans que ce souvenir est sans cesse devant mes yeux, voilà quinze ans que ce jour affreux n'est point sorti de ma mémoire ; et cependant ma vie ne s'est point éteinte, et maintenant j'aime encore : concevez-vous cela, Angèle ? J'aime maintenant avec plus de force que jamais. Mais c'est qu'aussi ce cadavre livide s'est dépouillé de son aspect horrible de mort, et a repris ses formes pleines de vie, radieuses de grâce ; c'est que cette bouche qui me souriait avec tant d'abandon, je l'ai vue me sourire encore ; c'est que cette voix qui pénétrait si bien jusqu'à mon âme est venue tout à coup en faire vibrer de nouveau toutes les fibres ; c'est que son regard d'ange, après

quinze ans, m'a de nouveau ébloui par son expression toute céleste; c'est qu'enfin, tandis que les années avaient fait peser sur ma tête leur joug d'airain et sillonné mon visage, je l'ai revue, elle, toujours jeune, toujours à seize ans, et plus belle encore. Concevez-vous cela, Angèle? Oh! oui, n'est-ce pas, vous m'avez compris; n'est-ce pas, Angèle, que vous comprenez bien que c'est vous, vous que le Ciel dans sa pitié pour mes pleurs de sang a envoyée pour me rappeler à la vie, pour me rendre au bonheur; que c'est vous enfin, vous avec les mêmes traits que les siens et plus de charmes encore, vous que j'aime avec toute la puissance de mon âme, vous enfin dont un seul mot peut me donner ou la vie ou la mort.

Mais Angèle n'avait pas entendu les derniers mots de M. de Germiny; son récit l'avait trop vivement impressionnée, et elle s'était évanouie au moment où il lui retraçait l'affreux spectacle du cadavre de l'infortunée

Euphrasie gisant sur la plage. Dès qu'il s'en aperçut, il s'empessa de lui faire respirer des sels : presque aussitôt la jeune fille reprit connaissance.

— Pardonnez-moi, lui dit-il alors, pardonnez-moi de n'avoir pas assez ménagé votre sensibilité.

En prononçant ces mots, ses mains prenaient les siennes et les portaient à ses lèvres brûlantes. Angèle, affaiblie, jetait sur lui des regards où se peignait encore l'effroi qu'elle venait d'éprouver.

— Morte ! s'écria-t-elle tout à coup avec un accent déchirant.

Et tout son corps frémit ; et ce cri semblait être plus que l'expression d'une âme violemment agitée par un récit de douleurs qui lui sont étrangères. C'était comme un cri d'épouvante à l'aspect de la mort qui tend ses bras hideux.

M. de Germiny fit tous ses efforts pour la calmer, et il réussit : sa voix avait tant de puissance sur Angèle ! Et alors des larmes

abondantes s'échappèrent en torrent de ses yeux, et son âme ne chercha plus qu'à se remplir de la volupté qu'elle éprouvait à entendre les paroles d'amour de celui qu'elle aimait. Et elle fut heureuse : heureuse, elle ne chercha point à dissimuler ce qu'elle ressentait ; elle s'épancha au contraire dans son cœur avec toute sa naïveté de jeune fille. Aussi, chercher à peindre ce que ressentait M. de Germiny, ce serait tenter d'exprimer la béatitude des êtres célestes.

Des éclats bruyants de voix qui s'approchaient les arrachèrent à cette ivresse qui suit le premier aveu d'un amour réciproque. M. de Germiny se leva promptement, prit le bras d'Angèle, et, lorsqu'ils furent rejoints, on crut qu'ils continuaient leur promenade.

Mais lorsque, le soir, M. de Germiny fut rentré chez lui et qu'il se trouva seul dans sa chambre, il réfléchit sagement à tout ce qui s'était passé dans cette journée si importante pour lui ; il pensa qu'il ne pouvait, sans trahir

la confiance que les parents d'Angèle lui témoignaient, leur cacher plus long-temps ses sentiments pour leur fille : il remit donc au lendemain l'instant de cette révélation et de la demande de la main d'Angèle, à laquelle il était résolu de s'unir aussitôt après son voyage dans le Levant; et pour apporter le moins de retard possible à son union, il se décida à partir le surlendemain pour Marseille.

II.

L'Aigle-de-mer.

C'était une belle matinée. Des lueurs d'azur et de pourpre s'échappant de l'horizon annonçaient le lever d'un soleil brillant, et une brise légère s'élevant du sud-est chassait au dessus d'elle les vapeurs grisâtres qui formaient un voile immense : et alors apparut le

spectacle magnifique de la mer s'unissant de tous côtés au ciel.

Un élégant navire s'inclinait gracieusement devant la brise qui enflait ses voiles ; sa forme majestueuse, et ses agrès, disposés avec une hardiesse symétrique, déployaient toute la beauté d'un brick de guerre.

La construction légère, les proportions parfaites de sa carène, indiquaient que le service de ce navire consistait plutôt à courir rapidement sur les vagues qu'à transporter des cargaisons de marchandises ; elle était solidement doublée par des plaques de cuivre dont l'extrémité formait à ses contours une ligne brillante qui se reflétait sur les eaux sombres de la mer. Les parties supérieures à cette ligne étaient peintes en couleur d'un noir d'ébène qui faisait agréablement ressortir les deux lignes bleues tracées parallèlement au dessus et au dessous des sabords, auxquels on semblait avoir donné une couleur sombre pour dérober à la vue les vingt caronades

dont le navire était armé. Son extrémité, couronnée d'un rempart volant formé par les hamacs, dont la toile était d'une blancheur éblouissante, produisait au loin l'effet le plus fantastique. Les deux principaux mâts s'élevaient hardiment de la carène en s'inclinant légèrement vers l'arrière; des vergues effilées et habilement gréées pour parer à tous les caprices des vents étendaient leurs bras avec une élégante symétrie; toutes les manœuvres, tous les cordages, glissaient le long des mâts avec un ordre parfait, et chacun dans sa propre direction. Il régnait à l'intérieur et à l'extérieur une propreté et un arrangement qui faisaient honneur et aux matelots qui exécutaient et aux officiers qui commandaient; les bordages extérieurs, peints d'un vert léger, produisaient l'effet le plus agréable à l'œil, surtout par l'heureux contraste de cette fraîche peinture avec l'éclat du cuivre et du fer polis, employés avec goût, et cependant sans profusion, dans

toutes les parties du navire où ces métaux sont nécessaires. Tout enfin, à l'intérieur et à l'extérieur, concourait à donner à ce navire une apparence de gracieuse régularité, en même temps qu'il contribuait à lui assurer une allure hardie et rapide. Au dessus de l'étrave, un aigle d'or étendait ses larges ailes, qui semblaient soutenir le mât de beaupré : c'était le signe emblématique du navire ; sur le milieu des bordages extérieurs de l'arcasse, ingénieusement arrondis, apparaissait en lettres d'or cette inscription : *l'Aigle-de-mer*.

Un jeune marin, monté sur le banc de quart, portait alternativement ses regards sur la voilure, pour s'assurer qu'elle prenait bien le vent, et sur l'horizon, cherchant sans doute à y découvrir quelque objet. Presque aussitôt, une autre personne paraissant plus âgée monta sur le pont par l'escalier de l'arrière et s'approcha de lui.

— Rien de nouveau, lieutenant Henri ? dit ce dernier en donnant à ses yeux la même

direction que celle où ceux du jeune marin restaient toujours fixés malgré son arrivée.

— Par Dieu ! capitaine , ou mes yeux me trompent singulièrement , ou je vois une voile sous le vent , bien qu'elle n'apparaisse encore que comme un point noir presque imperceptible ; mais vous , dont l'œil est plus exercé , assurez-vous en par vous-même.

Et en disant ces mots , le lieutenant Henri était descendu du banc de quart pour céder sa place au capitaine.

— Dans quelle direction ? lui demanda ce dernier lorsqu'il se fut mis en position de bien explorer.

— Portez bien vos yeux à l'extrémité du tangon de tribord : le point que j'ai aperçu est en droite ligne vers l'horizon.

Le capitaine regarda attentivement quelques minutes ; après quoi il dit , du ton d'un homme sûr de la bonté de son coup d'œil :

— Je ne vois rien , lieutenant Henri. S'il y a un point noir, il est sans doute dans votre œil : car jamais, je crois, l'horizon n'a été plus pur de tous les côtés.

Henri, sans répondre, porta ses regards sur l'avant du navire, et, apercevant un jeune enfant qui jouait avec un marin :

— Mousse, lui cria-t-il , descends à ma chambre : tu m'apporteras ma longue-vue.

— Vous ne voyez toujours rien , capitaine ? ajouta-t-il ensuite en se retournant vers son supérieur.

— Navire ! s'écria en même temps un matelot en vigie sur les barres de cacatoua.

Et simultanément le capitaine et le lieutenant levèrent la tête.

— De quel côté ? cria le premier en forçant sa voix et s'adressant au matelot en vigie.

— Sous le vent , capitaine , par le travers du beaupré, répondit le marin.

Au même instant le mousse apporta la longue-vue. Henri l'offrit au capitaine, qui la prit et

la dirigea vers l'endroit désigné par le matelot en vigie.

— Par sainte Barbe ! vous aviez raison , dit-il en se retournant presque aussitôt vers Henri ; et c'est bien un navire. Je crois que son avant est tourné vers le sud... La brise fraîchit , nous allons gouverner dessus en forçant de voiles , et nous serons bientôt à même de nous en assurer.—En haut tout le monde !

Et à peine cet ordre du capitaine fut-il prononcé , que des nuées de matelots s'élancèrent de toutes les parties du navire. A la voix de leur capitaine , ils unirent leurs efforts à ceux des hommes de quart , et , presque subitement , les mâts , se chargeant de voiles , prirent la forme de pyramides blanches : car non seulement les perroquets furent hissés et orientés pour recevoir la brise avec avantage , mais , le capitaine faisant encore pousser les boute-hors des bonnettes , celles-ci prêtèrent bientôt leur secours aux autres voiles. Alors les mâts , poussés par une force irrésistible , se

courbèrent en faisant entendre quelque craquements; tandis que le corps du navire, qui semblait auparavant se balancer sur l'eau, ne pouvant résister à une aussi puissante impulsion, s'élança impétueusement sur les vagues, qui se brisèrent contre ses flancs, en laissant un libre passage à sa course rapide.

Et lorsqu'on eut achevé toutes les manoeuvres exigées en pareille circonstance, et que Leguel, en sa qualité de maître d'équipage, se fut assuré que tous les cordages étaient rangés de nouveau avec leur symétrie ordinaire, il passa sur le gaillard d'arrière, et vint se mêler à la conversation du capitaine et de son second, qui se perdaient en conjectures sur le navire que l'on venait d'apercevoir.

— Je parierais bien toutes nos parts de prise de cette expédition, contre le moindre cruchon de genièvre, dit-il, après s'être mis au courant de la conversation par les dernières paroles du capitaine, que ce mau-

dit navire n'est autre qu'une lourde gabarre marchande qui ne va pas manquer de nous demander nos charpentiers et nos calfats pour réparer quelque bonne avarie de sa vieille carcasse; ou bien plutôt encore un orgueilleux brick de l'état, qui, en vertu de son droit de porter une flamme à son grand mât, va nous héler et nous assommer de questions ! Car enfin, capitaine, si ce n'est ce frêle mistick qui est venu se jeter dans nos griffes, nous prenant pour quelque douce colombe que sans doute il voulait plumer, n'est-ce pas à cela que se sont bornés nos principaux événements depuis plus de sept mois que nous croisons dans ces maudits parages.

Le capitaine et Henri ne purent s'empêcher de sourire de la mauvaise humeur de l'ex-patron de chaloupe du vaisseau *le Scipion*.

— Tu as donc oublié, lui dit ce dernier, la chasse que nous avons donnée à ce fameux corsaire algérien El-Nar, qui, s'il nous a échappé, peut en rendre grâces à la rafale

survenue subitement des côtes de Bone , et qui nous a jetés en pleine mer peu de temps avant la nuit.

— Si, par ma chaloupe ! je me le rappelle, lieutenant Henri ; mais, vois-tu, si je n'en parlais pas, c'est que chaque fois que la pensée de cet événement aborde ma boussole je me sens disposé à me jeter, de dépit, dans la gueule du premier requin qui ferait semblant d'avoir le moindre appétit de ma vieille peau. Mille sabords ! l'avoir tenu de si près, ce scélérat de corsaire, et dire qu'un failli-chien de coup de vent est venu nous enlever une aussi bonne proie....

— Messieurs ! messieurs ! interrompit le capitaine, qui continuait à braquer sa longue-vue sur le navire : c'est un pirate, ou je n'ai point mérité mon brevet de capitaine ; il est facile de le reconnaître à sa mâture. Sans doute l'imbécille nous a aperçus, car il déploie ses voiles de perroquet.... Allons ! il gouverne droit sur nous. — Messieurs, pré-

parons tout pour le recevoir dignement. — Lieutenant, commandez la manœuvre pour changer d'amures, afin qu'en paraissant fuir, il se persuade mieux que nous sommes chargés d'une riche cargaison, et vous aurez soin aussi de faire tenir les écoutes largues, afin qu'il puisse bientôt nous rejoindre.

Le navire aperçu à bord du brick *l'Aigle-de-mer* était effectivement un corsaire algérien, courant à de nouvelles proies. Sa forme était, à très peu de différence, celle d'un brick-goëlette assez régulièrement construit ; mais à ses agrès en désordre, à ses vergues mal orientées, on voyait facilement que son équipage n'était point jaloux de cet ordre et de cette symétrie qui ont tant de charmes pour la plupart des marins. On reconnaissait qu'il importait peu aux corsaires que leur navire se distinguât par son air d'élégance et de propreté, et qu'il n'était pour eux qu'un esclave mal soigné, qu'ils faisaient servir à leur soif insatiable de rapine,

et ils s'inquiétaient peu de lui dès qu'ils lui avaient donné toute la solidité nécessaire pour résister à la violence des éléments.

Et effectivement, le capitaine de ce corsaire, en apercevant *l'Aigle-de-mer*, était bien persuadé n'avoir affaire qu'à un brick marchand, qu'il se faisait déjà fête de dépouiller. Les sabords, ingénieusement cachés par l'adroite disposition de la peinture, et plus encore l'allure de gabarre que le capitaine du brick venait de donner à son navire, le confirmèrent dans cette erreur : aussi tout cet équipage de forbans se livrait-il déjà à une joie satanique, dans l'espoir de faire un riche butin.

Et *l'Aigle-de-mer* simulait toujours une fuite, quoiqu'il n'y eût pas jusqu'au dernier mousse qui ne désirât le combat, et bien que toutes les dispositions eussent été prises pour en venir aux mains.

Le corsaire, moins bon voilier que le brick, n'était cependant plus qu'à un mille de distance de ses eaux : car il courait sous toutes

voiles bordées à plat , tandis que le capitaine de *l'Aigle-de-mer* avait eu soin de faire filer les écoutes , ce qui devait infailliblement lui donner une grande infériorité dans la marche , puisque le vent avait nécessairement moins de prise sur ses voiles, tenues largues, que sur celles du corsaire, extrêmement tendues.

Tout à coup un nuage de fumée s'échappa des flancs du corsaire, et tout aussitôt une détonation se fit entendre.

— Mille chaloupes ! s'écria Leguel en élevant son poing en signe de menace, l'insolent tire déjà le canon ! Attends ! attends, flibustier de malheur ! nous allons rire tout à l'heure.

— Capitaine ! dit en même temps le jeune lieutenant, apercevez-vous le pavillon qu'il vient de hisser ?

— Oui , par sainte Barbe , je l'aperçois , répondit celui-ci en souriant : c'est un pavillon noir avec une tête de mort et des ossements en sautoir.

— Les gredins ! s'ils savaient ce que c'est que Dieu , je croirais que c'est un avertissement charitable qu'ils nous donnent de lui recommander notre âme , répliqua Leguel en assurant sur sa tête son bonnet de laine , que la brise avait dérangé ; mais , de par tous les requins de l'océan , toujours est-il qu'ils veulent nous effrayer. Va ! va ! file ton nœud , scélérat d'écumeur. Torchez de la toile , tas de parias en culottes courtes. Tu t'attends sans doute à fricoter un bon petit pigeon , bien tendre , bien docile ; et , grand avaleur de bêtises que tu es , tu vas tomber dans les griffes d'un polisson d'aigle qui a les serres un peu dures , je te le promets !

— Capitaine , faut-il hisser notre pavillon ?

— Attendez encore , lieutenant Henri ; cependant qu'on le frappe et qu'un homme se tienne à la drisse , prêt à le hisser. J'en donnerai l'ordre pour leur annoncer notre première bordée : ce sera une digne manière de le faire.

— Le corsaire s'approche de plus en plus, reprit Henri en s'avancant vers son supérieur, après avoir fait exécuter l'ordre qui venait d'être donné; et si quelques hommes sont en vigie sur les barres de ses perroquets, il leur sera bientôt facile de plonger sur notre pont: en apercevant tant de monde sur les gaillards, ils se douteront bien que nous ne sommes pas un marchand, et, s'ils veulent fuir, ils le pourront encore, car leur position par rapport au vent est plus avantageuse que la notre.

— Votre observation est fort judicieuse, lieutenant, et nous allons en profiter.

— Maître Leguel, faites serrer les canoniers près de leurs pièces le long des bordages; que quelques hommes restent sur le pont pour la manœuvre; que les autres se tiennent dans l'entrepont armés et prêts à monter au premier coup de...

— Le coquin vire de bord, interrompit Henri, dont les yeux ne quittaient pas le cor-

saire ; j'en avais le pressentiment : il nous a certainement reconnus... Mais courons dessus, mille bordées ! il faut l'atteindre.

— En haut tout le monde, et pare à virer, s'écria le capitaine.

Et le brick, docile aux manœuvres, comme s'il partageait le vif désir des matelots de rejoindre le corsaire fuyant à toutes voiles, s'arrêta presque subitement d'abord, en tournant sur lui-même, présenta ensuite son étrave vers le corsaire, et, s'inclinant alors majestueusement, il s'élança rapidement, cherchant à se tenir au vent de ses eaux. Lorsque l'on eut hissé les perroquets, et que toutes les voiles furent orientées de la manière la plus favorable à la marche du navire, les canonniers retournèrent à leurs pièces, et tout le reste de l'équipage en armes se tint sur le pont.

C'est toujours avec une émotion dont le charme est difficile à exprimer que les matelots attendent le moment d'un combat qui se prépare, et cette émotion est bien plus

vive encore lorsque de l'issue de ce combat ils ont à espérer leur part d'un riche butin : aussi tout l'équipage de *l'Aigle-de-mer*, embrassant de ses regards la distance qui les séparait du pirate, frémissait-il de plaisir en la voyant diminuer assez sensiblement. Et, pendant ce temps, le silence qui régnait à bord n'était interrompu que par le léger bruissement causé par le sillage du navire, assez semblable au frôlement d'une robe d'étoffe soyeuse.

Jérôme Leguel, le coude appuyé sur le bastingage de tribord d'arrière, lançait des regards fulminants sur le pirate, qu'il menaçait du poing droit.

— Chien maudit ! murmurait-il entre ses dents, patine-toi vite si tu veux sauver ta carcasse : car gare à toi si notre grapin te caresse les flancs !

Son jeune ami, placé non loin de là, l'examinait et souriait en l'écoutant.

— Il ne pourra nous échapper, dit le capitaine, qui ne perdait pas de vue le pirate ;

nous le gagnons de beaucoup, nous voici à portée du canon.—Faites hiser le pavillon, et accompagnez-le d'un coup de canon.

— A la bonne heure ! dit Leguel : voici la musique qui va commencer.

Alors Henri courut sous le vent, à la pièce placée le plus près de la proue, et se disposa à pointer lui-même.

— Quand vous voudrez, capitaine, cria-t-il après avoir saisi de sa main droite le cordon de la platine.

— Pointez bien sur le grand mât, répondit celui-ci... Feu!... feu!...

Au bruit de la détonation succéda un houra d'acclamations poussées par l'équipage du brick *l'Aigle-de-mer*, qui venait d'apercevoir le large trou formé par le boulet dont le milieu de la grande voile du pirate venait d'être traversé.

— Attrape, dit Leguel : voilà de la besogne pour ton maître voilier... Lascars maudits, patience : il y en aura pour tout le monde.

— Ah ! ah ! il amène son pavillon noir, murmura le capitaine à voix basse ; mais cela ne suffit pas...

Puis , élevant la voix :

— Lieutenant Henri , ordonna-t-il , faites servir les pièces dont les boulets peuvent atteindre le corsaire sans nous forcer à changer de position.

D'un coup d'œil rapide le jeune lieutenant de *l'Aigle-de-mer* examina la position du brick par rapport à celle du corsaire : il était au plus à une encâblure au vent de ses eaux , en sorte qu'en faisant servir les pièces de l'arrière , leur effet se serait trouvé entièrement paralysé.

Cette remarque n'échappa pas à Henri , qui la communiqua au capitaine.

— J'estime , lui dit-il , que les quatre pièces sur l'avant peuvent seules porter.

— C'est aussi mon avis , répondit le capitaine ; n'importe. — Canonniers , visez à démâter. Feu !

— Ah ! ah ! dit Leguel lorsque l'explosion se fut fait entendre , il paraît qu'on les a tant soit peu chatouillés , car je crois qu'ils touchent à leur voileure. Mais, par ma chaloupe ! je crois qu'ils nous présentent le travers. Oh les coquins ! je...

Sa voix fut aussitôt couverte par le bruit d'une forte détonation : le corsaire venait de riposter en lâchant toute une bordée. Au même instant les cris d'un mousse partis du grand mât firent porter les yeux de l'équipage de ce côté, et subitement un cri général d'effroi retentit sur le pont. Le capitaine gisait sans vie, baigné dans son sang : un boulet, brisant d'abord une poulie dont les éclats avaient blessé le mousse, avait ensuite coupé en deux le corps de l'infortuné capitaine, donnant alors ses ordres debout sur son banc de quart.

— Matelots, s'écria Henri , notre capitaine est tué : vengeons sa mort !

— Oui ! oui ! cria-t-on de toutes parts , vengeance , et mort au pirate !

— Leguel, ajouta Henri à voix basse en s'approchant de son vieil ami, fais enlever le corps du capitaine, et qu'on l'enveloppe dans un prelat jusqu'au moment où il nous sera permis de lui rendre les honneurs de la sépulture.

— Mille millions de bordées! murmura l'ex-patron de chaloupe en exécutant cet ordre, un si brave capitaine! la perle des marins! Il n'y en avait pas un dans tous les ports de la Méditerranée capable de manier un navire comme lui..., ni qui eût la chose d'embarquer de si bon rhum, ajouta-t-il en essuyant une larme qui chancelait sur ses paupières.

III.

Sépulture d'un marin.

Mais le pirate fuyait au loin, ses voiles gonflées par le vent, et le brick *l'Aigle-de-mer* restait presque immobile, ses voiles battant les mâts, car la brise venait de fraîchir spontanément à l'endroit même où le pirate

avait présenté son travers pour lâcher sa bordée, tandis qu'en même temps elle mollissait au dessus des eaux du brick. Cet événement est assez commun en mer, en sorte que souvent un navire est presque en calme plat, tandis qu'à peine à un demi-mille de distance il vente bon frais; et alors, s'il est pressé dans sa course, il se voit obligé de se faire remorquer par ses embarcations pour gagner le siège du vent.

Cette manœuvre fut aussi exécutée à bord du brick *l'Aigle-de-mer*; mais, avant qu'elle fût achevée, le pirate, qui précipitait sa fuite, ne voulant pas se battre contre un ennemi avec lequel il prévoyait bien n'avoir que des coups de canon à gagner, avait eu le temps de prendre une avance trop considérable pour que l'on pût espérer l'atteindre avant la fin du jour: car déjà il n'apparaissait plus à l'horizon que comme un point blanchâtre. Toutefois Henri, auquel la mort du capitaine avait laissé le commandement du brick, con-

tinuait à le poursuivre en forçant de voiles ; et lorsque toutes les dispositions furent prises pour assurer au navire une marche rapide , il fit rendre au capitaine les honneurs de la sépulture. D'après ses ordres , Leguel et le maître voilier furent chargés d'ensevelir le corps dans une voile de rechange ; ils amarèrent à ses pieds un boulet ramé , pour qu'il ne flottât pas sur les vagues lorsqu'il serait jeté à la mer. Cette triste opération achevée , tout l'équipage en armes s'avança lentement sur le gaillard d'arrière , et se rangea en triple haie à tribord. Alors Henri , accompagné des autres officiers du brick , vint se placer près de l'escalier ; quatre matelots sautèrent en dehors , prêts à recevoir le corps de leur capitaine , que portaient les quatre principaux maîtres. Aussitôt qu'il s'éleva au dessus du bastingage , le premier lieutenant tira la lame de son poignard , les officiers se découvrirent avec respect , des coups de canon frappèrent l'air de leurs roulements majestueux , et les quatre

maîtres abandonnèrent aux vagues le corps de leur infortuné capitaine , tandis que l'équipage, divisé en trois pelotons , fit entendre une triple décharge de mousqueterie.

Rien de plus simple et rien de plus solennel cependant que ces derniers adieux d'un équipage à son capitaine : c'est le canon qui lui a donné la mort , et c'est par le canon qu'ils célèbrent ses funérailles. Et ils les célèbrent dignement : car le bruit du canon est noble et guerrier , et sa mort fut noble et guerrière. Et puis c'est la mer qui le reçoit dans son sein ; la mer, dont il brava le courroux , dont il rendit les vagues impuissantes , la mer est son dernier asyle. Elle fut le témoin de ses exploits et de sa gloire , lorsqu'il vivait ; elle lutta contre son courage , elle chercha à anéantir l'effet de son génie ; maintenant qu'il est mort , son courroux contre lui meurt aussi : ce n'est plus à un ennemi qu'elle ouvre ses vastes abymes, c'est au vainqueur , c'est au brave marin , qu'elle ac-

cueille pour le réunir au monde de héros que déjà elle a recueillis dans son sein.

Et le brick continuait sa course : son équipage silencieux ne pouvait détacher ses regards attristés de l'endroit où le corps avait disparu. Chacun savait bien qu'il ne reparaitrait pas, et toutefois on eût dit à l'expression de leurs traits qu'ils s'attendaient à revoir les restes de leur capitaine, qu'ils aimaient parce qu'il était bon, et qu'ils respectaient parce qu'il était brave et instruit.

Henri les laissa un instant dans cette sainte contemplation, et, s'avancant au milieu d'eux il leur parla ainsi : « Mes amis, notre capitaine n'est plus : j'aurais désiré le remplacer, suivre les traces de sa belle conduite et achever la mission qui lui avait été confiée, de protéger les bâtiments de commerce contre les brigandages des pirates ; mais cette gloire ne m'est pas réservée : je ne suis pas encore reçu capitaine au long-cours, et il est de mon devoir de ne prendre le

» commandement de ce brick que pour le
» reconduire à Marseille et le remettre à la
» disposition des armateurs, qui vous choisi-
» ront un autre capitaine. Espérons que leur
» choix tombera sur un marin aussi instruit
» que celui que nous venons de perdre , et
» que bientôt il vous conduira venger la mort
» de son prédécesseur : pour moi , je resterai
» à Marseille pour y subir mes examens ; et
» croyez bien, mes amis, que ce sera un beau
» jour pour moi que celui où j'aurai le bon-
» heur de me retrouver au milieu de vous,
» soit comme votre camarade , soit comme
» votre capitaine. »

Bien que tout l'équipage sentît la justesse de la détermination prise par leur jeune lieutenant , ils furent cependant consternés de ses paroles : car, d'un côté, ils étaient impatients de venger la mort de leur capitaine , et , de l'autre , ils voyaient s'éloigner avec peine pour long-temps peut-être l'occasion de s'emparer d'un vaisseau chargé de riches dépouilles.

— Mille canons! répondit Leguel, capitaine Henri, ça n'est pas une raison pour laisser ce paria filer tranquillement son nœud! Les armateurs ne pourront qu'être enchantés, si nous leur apportons les oreilles de tout son équipage, et surtout son butin, s'il en a, le scélérat! Mille bombes! notre capitaine est mort; mais nous en avons un autre, mille noms d'une chaloupe! et, quoique jeune, il n'en est pas moins brave ni moins solide sur le fait des connaissances. Et qu'importe un morceau de parchemin de plus ou de moins! Dans la circonstance actuelle, c'est du courage et de l'instruction qu'il faut, et, par saint George, ça ne te manque pas, mon garçon... Pardon, capitaine, je voulais dire que vous n'êtes pas plus embarrassé de l'un que de l'autre.

— Vive notre capitaine Henri! s'écria spontanément tout l'équipage. Poursuite au pirate! Mort au pirate!

Vivement attendri par les marques de con-

fiance que l'équipage lui témoignait , à la sortie toute d'effusion de son vieil ami , Henri lui pressa affectueusement la main , et , après avoir fait un signe pour obtenir le silence , il continua : « Mes amis , ma position est très » délicate ; de tout ce que je vais ordonner » il pèsera sur moi une responsabilité d'au- » tant plus grande que , je vous le répète , il » serait de mon devoir de gouverner de suite » vers les côtes de Marseille ; mais , ainsi que » vous , je crois que les armateurs ne feront » qu'applaudir à notre expédition , si nous » pouvons nous emparer de ce pirate. Votre » courage et ces élans qui manifestent votre » impatience de vous venger me sont un sûr » garant que ces forbans deviendront notre » proie, si nous pouvons les atteindre... Nous » ne pouvons y parvenir aujourd'hui : la nuit » s'approche , et ils sont encore à une très » grande distance ; mais si demain , à la » pointe du jour , ils ne se sont pas entièrement » dérobés à notre vue , alors demain , mes

» amis , la mort de notre capitaine sera ven-
» gée, et , en débarquant à Marseille , le na-
» vire et ses pirates pourront témoigner aux
» armateurs de votre courage et de votre
» ardeur à suivre leurs volontés. »

Cette allocution du jeune capitaine fut accueillie par des acclamations de joie unanimes. L'équipage rompit ses rangs et alla poser ses armes.

Henri , ayant inspecté tout le gréement , s'assura que toutes les voiles et les vergues étaient bien orientées ; il donna les instructions à l'officier de quart , et descendit dans sa chambre , où il écrivit sur son journal tous les événements importants de la journée.

et amis, la mort de notre capitaine sera ven-
due, et, en débarquant à Marseille, le ma-
trac et ses parties pourront témoigner aux
marins de votre courage et de votre
désir de suivre leurs volontés.

Cette attention du jeune capitaine fut ac-
cueillie par des acclamations de joie universelles.
L'équipage rompit ses rangs et alla poser ses

armes sur le pont.

IV. Henri, ayant tout le gréement
passé que toutes les voiles et les verges
étaient bien orientées, il donna les instruc-
tions à l'officier de quart, et descendit dans

Cinq voiles.

Le jour suivant, à peine le crépuscule du
matin commençait-il à éclairer l'atmosphère
de sa lumière incertaine, que déjà l'équipage
du brick *l'Aigle-de-mer*, répandu dans les
hunes et sur les parties les plus élevées du

pont, cherchait à travers l'immense voile grisâtre formé par la brume à découvrir le navire objet de sa poursuite. L'inquiétude se peignait sur tous les visages, tant chacun craignait que l'on eût perdu ses traces, et tous attendaient avec la plus grande impatience que les rayons du soleil levant, dissipant le brouillard, leur découvrirent l'horizon : car la brume était si épaisse, qu'à peine aurait-on pu découvrir un navire à vingt brasses de distance.

Le jeune capitaine se promenait à grands pas sur les gaillards, du côté du vent, agité par ses pensées, qui se succédaient dans son âme avec la rapidité de l'éclair. De temps à autre il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil sur la mer, et il reprenait aussitôt sa promenade en hochant la tête comme un homme qui craint de voir ses désirs trompés.

Tout à coup un roulement longuement prolongé dans les airs jette la stupéfaction parmi tout l'équipage : le capitaine s'arrête

spontanément ; un silence profond règne pendant quelques secondes.

— Par sainte Barbe , notre patronne , c'est un coup de canon , crie le maître d'équipage en frémissant de plaisir.

— Silence ! écoutez , répond le capitaine d'une voix forte.

Tous les officiers et matelots restent attentifs , cherchant à étouffer jusqu'au bruit de leur respiration. Une minute ne s'est pas écoulée qu'une nouvelle détonation se fait entendre.

— Branle-bas de combat ! s'écrie le jeune capitaine d'une voix qui trahissait l'émotion de sa joie.

Et soudain les canonniers se précipitent à leurs pièces , et le reste de l'équipage court s'armer de fusils , de haches et de sabres. Un coup de sifflet du maître , donné pour rétablir le silence , interrompt leur rumeur belliqueuse. Ils portèrent tous leur vue sous le vent , d'où le canon paraissait avoir été tiré , mais ils ne

virent rien encore : le brouillard ne s'était pas dissipé.

Henri, ayant pris le commandement de la manœuvre, monta sur son banc de quart, et les officiers et le maître d'équipage l'entourèrent aussitôt.

— A quoi attribuez-vous les coups de canon, capitaine ? lui dit un des officiers.

— Comme aucune puissance n'est en guerre, répondit Henri, ce ne peut être qu'un bâtiment de guerre qui poursuit un pirate, ou bien un pirate qui chasse un bâtiment marchand. Ainsi, dans l'un ou l'autre cas, nous devons nous attendre à faire feu, soit pour prêter assistance au navire de guerre, soit pour secourir le bâtiment marchand, de quelque nation qu'il soit, et nous emparer du pirate.

— Cinq voiles sous le vent ! cria l'homme en vigie sur les barres de cacaoua.

Et au même instant on entendit encore quelques coups de canon.

— Combien dis-tu ? cria Henri dans son portevoix, qu'il dirigea vers l'homme en vigie.

Il avait bien entendu le nombre cinq ; mais, pensant que ses oreilles l'avaient mal servi , il voulait se le faire répéter.

— Cinq voiles sous le vent, répéta la même voix , mais avec plus de force que la première fois.

— Cinq voiles ! redirent les officiers avec étonnement.

Qu'est-ce que cela peut être, pensa Henri ? et presque aussitôt ses yeux se convainquirent eux-mêmes de la vérité du rapport de l'homme en vigie : car le soleil, en s'élevant au dessus de l'horizon , dissipa les vapeurs qui l'obscurcissaient , et découvrit effectivement cinq navires.

L'œil exercé du maître d'équipage eut bientôt reconnu trois bâtimens de commerce que deux pirates se préparaient à visiter.

— Mille tonnerres ! cria-t-il en frappant le bastingage de son poing vigoureux , que je

ne boive un verre de rhum de ma vie si ce ne sont pas des pirates s'apprêtant à tomber sur ces trois bricks, qui, pour des marchands, ont vraiment bonne façon ; et, Dieu m'entende ! je crois que le coquin qui se trouve le plus sous le vent est précisément le flibustier qui a décapité notre capitaine ! Oh ! c'est bien lui, ou du moins il a toute son allure de brigand.

— Et je crois reconnaître l'autre pour le fameux pirate algérien Mersa-el-Kebir, ajouta l'officier de quart ; c'est tout à fait son gabari et son allure. Je le puis reconnaître d'autant mieux que je me suis trouvé sur trois navires différents auxquels il a fait la chasse.

Henri prit des mains d'un jeune mousse la longue-vue qu'il l'avait envoyé chercher, et il la dirigea sur les navires.

— Oui, messieurs, dit-il presque aussitôt, ce sont bien deux pirates, et le pavillon français flotte sur les navires qu'ils pillent sans doute, car déjà leurs embarcations lon-

gent leurs bords. Messieurs, il n'y a pas de temps à perdre! — Qu'on hisse le pavillon, et qu'on fasse entendre le canon. — Timonier, laisse arriver. — Canonniers, préparez-vous à faire feu des deux bords; et que chacun se tienne prêt pour la manœuvre.

Tous ces ordres du nouveau capitaine, dictés d'un ton ferme, furent exécutés avec enthousiasme par l'équipage du brick *l'Aigle-de-mer*, et il ne s'écoula pas un long espace de temps avant qu'ils ne reçussent leur effet : car, aussitôt que les pirates, qui effectivement étaient déjà à bord des trois bâtiments de commerce, eurent entendu les coups de canon partis du brick, ils se hâtèrent d'embarquer dans leurs chaloupes pour regagner leurs navires et s'apprêter à combattre l'ennemi qui se présentait. Comme ils pouvaient lui opposer des forces doubles, ils espéraient le vaincre et l'ajouter à la riche capture qu'ils venaient de faire.

Leguel et l'officier de quart ne s'étaient pas

trompés dans leurs conjectures : l'un de ces pirates était bien celui dont le feu avait donné la mort à leur capitaine, et l'autre était le fameux pirate algérien *Mersa-el-Kebir*, dont le seul nom rappelait les brigandages et les cruautés de son équipage. Tous deux de la régence d'Alger, ils s'étaient rencontrés la nuit lorsque le pirate *El-Nar* cherchait à se dérober à la poursuite de *l'Aigle-de-mer*; s'étant reconnus, ils convinrent de naviguer ensemble pour se prêter un mutuel secours en cas d'attaque.

Cette même nuit, la fatalité voulut que trois bâtimens de commerce français, chargés de marchandises précieuses, se trouvassent directement sur la route des pirates, qui, les atteignant, cherchèrent à s'en emparer.

Les navires de commerce ne tentèrent même pas de fuir; ils l'eussent d'ailleurs fait en vain à cause de la pesanteur de leur chargement. Au premier coup de canon des pirates, les matelots français s'étaient donc préparés à

une vigoureuse défense , préférant la mort au sort qui leur eût été réservé si, pour prix de leur vie, ils se fussent rendus sans combattre : non contents du riche butin dont ils se seraient emparés, les pirates, pour assouvir leur soif insatiable de rapine , les eussent infailliblement vendus à leurs compatriotes, qui leur auraient sans doute fait endurer toutes les horreurs de l'esclavage.

Déjà les chaloupes des agresseurs s'étaient précipitées sur leur proie avec cette barbare impétuosité que donne l'avidité du pillage , déjà une lutte terrible s'était engagée entre eux et les infortunés matelots français ; mais l'issue de cette lutte ne pouvait être douteuse : car les pirates , armés jusqu'aux dents , en nombre cinq fois supérieur , devaient nécessairement écraser leurs ennemis , quelque grandes que fussent d'ailleurs la bravoure et l'adresse de ceux-ci. Et si même les Français eussent obtenu quelque avantage dans cette lutte corps à corps , les goëlettes algériennes

n'étaient-elles pas là à quelques brasses de distance, avec leurs canons tout prêts à les foudroyer, tandis qu'eux n'avaient même pas une pièce d'artillerie à leur opposer ?

Ce fut dans cette conjoncture critique , où les Français n'avaient plus qu'à opter entre la mort et l'esclavage, que l'apparition du brick *l'Aigle-de-mer* fit changer de face à la scène.

Si le bruit des canons du brick força les pirates à regagner leurs goëlettes pour se préparer au combat , il fortifia le courage des Français en leur apportant l'espérance. Une acclamation de joie partit des ponts lorsqu'ils virent le pavillon national flotter à la corne de leur libérateur.

V.

Combat à la voile.

L'Aigle-de-mer s'était assez approché des goëlettes pour que son équipage pût considérer à son aise leurs ponts couverts de matelots. En examinant les forces de ses ennemis, le jeune capitaine comprit facilement qu'il de-

vait éviter l'abordage , et que , dans cette circonstance, il lui serait plus avantageux de ne se servir que de ses canons : car si, à l'abordage les pirates ne devaient pas avoir l'avantage de la bravoure, ils auraient du moins celui du nombre ; tandis que , combattant à la voile , les forces devenaient presque égales de part et d'autre. Et en effet, bien que le brick eût affaire à deux navires , le feu de son artillerie mieux montée, soutenu par des manœuvres habiles, pouvait faire pencher l'avantage en sa faveur. Il ordonna donc un combat à la voile, pour lequel il fit tout disposer.

Malgré la vive impatience de l'équipage du brick de voir le combat s'engager , il régnait à bord le plus profond silence. Tous les marins , à leur poste de combat , suivaient attentivement les mouvements de leur jeune capitaine , dans un continuel espoir de l'entendre commander le feu ; et au milieu de cette attente héroïque , ils admiraient avec quelle noble fierté ce jeune homme faisait planer ses

regards sur la mer, cherchant à deviner les manœuvres des pirates pour en détruire l'effet, ou, mieux encore, pour les tourner contre eux-mêmes.

Elle était effectivement digne d'un haut intérêt la position du jeune Henri dans cette grande circonstance. Appelé à commander pour la première fois par suite d'un événement cruel, il se trouve tout à coup avoir besoin de toute l'expérience et de toute l'habileté d'un vieux capitaine pour assurer la victoire à son navire : car, pour vaincre, ces qualités dans celui qui commande à bord sont plus nécessaires encore que la bravoure de l'équipage. En mer surtout, le plus courageux n'est pas toujours le vainqueur ; et, si cela n'était une grande vérité, notre marine aurait-elle à déplorer de si grands désastres ? Bruys à Aboukir, Villeneuve à Trafalgar, auraient ils été si complètement défaits ? Car ce n'était pas le courage qui manquait ni à eux ni à leur flotte ; mais, si grand qu'il fût, ce

courage, guidé par l'inhabileté, devait succomber devant la tactique savante du grand Nelson. Et cette expérience, cette habileté, qui ne s'acquièrent qu'après de nombreuses remarques, de profondes connaissances recueillies dans de longs et périlleux voyages, le jeune Henri pouvait-il se flatter de les posséder, lui qui ne commandait son quart que depuis quelques mois? Il n'ignorait pas, il est vrai, que l'audace était la seule qualité des pirates algériens, entièrement inhabiles dans la tactique navale; mais leur nombre, d'une part, et de l'autre l'habitude d'affronter les dangers, devaient suppléer à cette inhabileté, et ils devaient infailliblement sortir vainqueurs de la lutte qui allait s'engager, si leur ennemi, plus faible, n'était pas plus expérimenté.

Quoique assailli par toutes ces pensées, Henri cependant était calme, plein d'assurance, et conservait toute sa présence d'esprit. C'est qu'il est des marins chez lesquels, au début de leur carrière, le génie tient lieu

d'expérience. Ce génie sans doute est appelé à se développer et à grandir au milieu d'une longue suite d'événements d'une navigation offensive et défensive, mais il est déjà capable de grandes choses à la première occasion où il lui est permis de se développer. Tel fut le génie des Tourville, des Duquesne, des Ruiter, des Tromp et des Nelson. A peine ces grands hommes avaient-ils posé le pied sur un navire, que déjà ils contemplaient d'un oeil calme les violentes secousses et les horribles convulsions des vents et des flots; à peine le bruit majestueux du canon avait-il frappé leur oreille, que déjà ils se sentaient assez forts pour foudroyer leurs ennemis, et balancer à eux seuls le destin de leur navire; à peine le danger s'était-il présenté, qu'ils s'offraient à lui, tranquilles au milieu de la destruction et de la mort, confiants dans leur génie et dans leurs inspirations.

Et cette confiance, le jeune capitaine de *l'Aigle-de-mer* la puisait dans son génie,

qui devait, en quelque sorte, lui faire prévoir les manœuvres des pirates et lui inspirer au même instant les moyens de les leur rendre fatales.

L'Aigle-de-mer, ainsi que nous l'avons dit, était à peu de distance des goëlettes; la brise frappait faiblement ses voiles, mais assez cependant pour les faire servir aux évolutions d'un combat.

Le jeune capitaine, monté sur son banc de quart, surveillait attentivement les moindres mouvements des pirates. Il lui fut facile de s'apercevoir qu'ils cherchaient à le placer entre deux feux. Loin de s'opposer à cette manœuvre, il sembla d'abord la favoriser, tandis que son but était d'éloigner l'un de l'autre les deux pirates; et lorsqu'il les vit séparés par une assez bonne distance, il gouverna directement sur la goëlette *El-Nar*, en ayant soin toutefois de conserver l'avantage du vent.

— Tenez-vous prêts, mes amis, dit-il

d'une voix ferme et en jetant un regard de confiance sur son équipage : le moment approche. Canonniers, à vos pièces !

Le silence fut si profond à bord de *l'Aigle-de-mer* lorsque le capitaine eut prononcé ces paroles, que chaque marin aurait pu entendre le mugissement plaintif des faibles vagues qui venaient mourir sous l'étrave.

La brise ayant heureusement fraîchi, en quelques instants le brick s'était approché du pirate *El-Nar*.

Celui-ci, surpris par cette manœuvre adroite, à laquelle il était loin de s'attendre, vit *l'Aigle-de-mer* lui présenter le travers, et le menacer d'un feu terrible, avant seulement qu'il songeât à réparer la faute qu'il avait commise en s'éloignant de la goëlette *Mersa-El-Kébir*.

Aussitôt que Henri se fut assuré d'une position favorable, il fit un geste de la main, qu'il accompagna du mot terrible : Feu ! et soudain les flancs de *l'Aigle-de-mer* vomirent une

décharge qui fit un grand ravage sur le pont du pirate , à en juger par les cris effroyables qui parvinrent jusqu'au brick.

Cependant les canons de *El-Nar* ripostèrent presque aussitôt ; mais déjà *l'Aigle-de-mer* s'était mis à l'abri des boulets. La sagacité peu ordinaire de Henri lui avait conseillé de placer des hommes aux cargues et aux écoutes des voiles , tenues carguées depuis qu'il se trouvait à portée des canons des pirates. Au même moment de l'explosion de son feu , ces mêmes voiles furent bordées comme par enchantement ; en sorte que , cédant au mouvement spontané de vitesse que cette manœuvre lui imprima, *l'Aigle-de-mer* s'élança rapidement hors de la direction des boulets , et évita, par cette manœuvre, le feu de son ennemi.

En s'apercevant que *l'Aigle-de-mer* avait profité de leur fausse manœuvre pour les combattre séparément , la goëlette *Mersa-El-Kébir* gouverna aussitôt sur le brick pour le

rejoindre ; mais son mouvement n'avait pas échappé au capitaine de *l'Aigle-de-mer* : il abandonna donc la goëlette *El-Nar* pour aller à sa rencontre , et lui faire essuyer son feu avant que son compagnon eût pu réparer le désordre que ses boulets avaient mis dans son grément. Les deux navires s'avancèrent l'un sur l'autre dans le plus profond silence , et bientôt ils furent en position de se présenter mutuellement leurs travers.

— Canonniers, préparez-vous à faire feu , disait Henri à demi-voix , et visez bien à démâter !

Déjà les cordons des platines s'agitaient , lorsque , par une manœuvre assez adroite , le *Mersa-El-Kébir* , venant dans le lit du vent , se trouva placé de manière à prendre son ennemi en enfilade , de l'avant à l'arrière , tout en étant presque entièrement à l'abri de son feu ; mais , par une évolution plus prompte et plus habile encore , *l'Aigle-de-mer* tourna contre le vent , et au moment

où l'ennemi déchargeait sa bordée, il lui envoyait la sienne.

Pendant quelques minutes, des torrents de feu s'échappèrent des flancs des deux navires, qui se trouvèrent enveloppés dans des nuages de fumée.

Durant ce feu meurtrier, le jeune capitaine, courant rapidement d'une pièce à l'autre pour la visiter, doublait le courage de son équipage par la fermeté de ses paroles et le calme de son maintien ; mais, au moment où il remontait sur le banc de quart pour reprendre son poste, un bruit sec se fit entendre près de lui : il détourna précipitamment la tête, et des éclats de vaigrages lui indiquèrent l'ouverture par laquelle un boulet venait de se frayer un passage. Prolongeant ses regards pour reconnaître la destruction qu'il avait faite, il vit avec douleur le pont souillé de larges taches de sang, et non loin de là un homme étendu sans mouvement. Ses yeux se détournèrent presque subitement de ce triste

spectacle , car il avait reconnu dans le blessé son vieil ami Leguel, tout ensanglanté. Presque instantanément , un autre boulet, arrivant avec plus de fracas encore , et ricochant sur une des pièces de l'arrière , brisa le bras d'un servant de droite au moment où il se disposait à faire agir son refouloir dans l'âme du canon , et alla couper en deux le chef de timonerie, qui tomba sans vie sous la roue du gouvernail, confiée à sa direction. D'un saut rapide , Henri s'élança du banc de quart pour s'assurer que ni la roue ni la drosse du gouvernail n'étaient endommagées. S'étant aussitôt convaincu qu'il n'existait aucune avarie , il appela le second maître de timonerie pour remplacer son supérieur à la barre , où il venait d'être tué ; et , malgré ces pénibles incidents, *l'Aigle-de-Mer* continuait à vomir un feu meurtrier.

VI.

Abordage.

Cependant le pirate *El-Nar* avait eu le temps de rejoindre le théâtre du combat ; mais il faisait de vains efforts pour gagner le vent : car le jeune capitaine , voyant bien qu'il allait avoir à soutenir le feu de ses deux ennemis ,

manœuvrait de manière à ne pas abandonner l'avantage de sa position.

Appuyé par ce renfort, le feu de la goëlette *Mersa-El-Kebir*, qui s'était ralenti, redoubla tout à coup, et une double volée de projectiles meurtriers couvrit le pont de l'*Aigle-de-mer*. La vue du sang ruisselant à bord de tous côtés ne faisait qu'augmenter l'ardeur des matelots épargnés par le feu.

Henri jetait un coup d'œil inquiet sur la voile du grand hunier, qu'un boulet venait de traverser, lorsqu'une grosse rumeur, mêlée de cris, partie du pont du *Mersa-El-Kébir*, détourna son attention pour la reporter de ce côté. Ses yeux aussitôt brillèrent d'un vif éclat : il avait vu le grand mât du pirate chanceler un instant, puis aussitôt il l'entendit tomber avec fracas dans la mer.

— Courage ! mes amis, dit-il à son équipage. Maintenant visez à fleur d'eau..., à couler bas..., surtout ne ménagez pas le pirate *El-Nar* : c'est le moins avarié...

Il n'avait pas achevé ces mots , qu'un boulet déchira en deux le petit hunier du brick ; et soudain l'équipage fut saisi de terreur en voyant ses lambeaux battus par la brise : car, privé de ses deux huniers, il devenait impossible au brick d'exécuter aucune manœuvre. Déjà des gabiers agiles venaient de recevoir l'ordre d'aller remplacer ces deux voiles ; et Henri faisait prendre toutes les dispositions nécessaires pour préserver son navire des conséquences funestes que la perte de sa principale voilure pouvait lui attirer , lorsque le feu des pirates cessa tout à coup.

Quelles furent la surprise et la joie générales à bord de *l'Aigle-de-mer* lorsqu'en cherchant à en connaître la cause , on vit les pirates lancer leurs chaloupes à la mer , et s'y précipiter ensuite avec leurs armes , et dans la plus grande confusion ! Bientôt, la brise ayant entièrement dissipé la fumée des dernières bordées , chacun put voir en même temps la terrible position des deux navires ennemis :



la goëlette *Mersa-El-Kébir*, presque entièrement désemparée , enfonçait sa carène dans l'eau , qui déjà pénétrait par les sabords ; et le pirate *El-Nar* n'était pas dans un bien meilleur état : toutes ses voiles déchirées volaient en lambeaux ; ses haubans , les bras , les drisses et les balancines de ses vergues, hachés par la mitraille , pendaient en désordre le long des mâts , et ses bordages démantelés découvraient le pont , chargé de cadavres et de débris.

A cette vue tout l'équipage de l'*Aigle-de-mer* fit entendre des hourras et des acclamations de l'enthousiasme porté à son comble. Les pirates y répondirent par des cris de rage , et ils dirigèrent toutes leurs chaloupes sur le brick, en poussant des hurlements affreux.

Et pourtant ce moment pouvait devenir bien critique pour le brick : car, malgré le nombre des morts et des blessés ennemis , les six embarcations des deux navires que l'on

abandonnait pouvaient se remplir de pirates armés, dont le nombre surpassait encore le double des marins de l'*Aigle-de-mer* propres à soutenir l'abordage. Si donc, en se précipitant avec fougue sur tous les points du brick, les pirates réussissaient à monter à l'abordage, la victoire pouvait encore se déclarer en leur faveur. Cette réflexion n'échappa point à Henri, et, tandis que l'équipage se livrait à la joie, éloigné de l'idée des dangers qu'il pouvait encore courir, leur capitaine se disposait à ordonner tous les préparatifs pour s'assurer de nouveaux succès. En même temps que l'on chargeait les canons à mitraille, il fit garnir les hunes d'armes et de munitions, et il envoya dans chacune d'elles un nombre suffisant de matelots expérimentés. Il veilla lui-même à ce que les hommes armés de mousquets se plaçassent aux postes les plus favorables, et il rappela rapidement aux hommes armés de piques et de haches la manière la plus propice de se



servir de ces armes contre les assaillants.

Quelques minutes suffirent pour donner et exécuter ces ordres; et lorsque toutes les précautions nécessaires furent prises, le second maître d'équipage, sur un geste de Henri, fit entendre le son aigu de son sifflet, et tout aussitôt le plus grand silence régna de nouveau.

Toutefois, malgré tous ces préparatifs, le feu n'avait pas cessé à bord de l'*Aigle-de-mer*; et, quoique l'embarquement des pirates dans leurs chaloupes s'effectuât par le bord le moins exposé à son feu, il y eut cependant un grand nombre d'Algériens qui tombèrent dans les embarcations, morts ou mutilés par la mitraille; et cependant les chaloupes réussirent à s'écarter des goëlettes. Alors elles forcèrent de rames et de voiles vers le brick. Certes on ne peut accuser leur courage en ce moment terrible, où des charges entières de mitrailles, tombant sur les masses épaisses qu'ils formaient, resserrés les uns contre les



autres dans les embarcations, en faisaient un carnage affreux : car au feu du brick ils ripostaient vivement avec les pierriers placés aux extrémités et au centre des chaloupes.

Toujours au poste où les dangers appelaient sa présence, Henri examinait avec une sorte d'ivresse le désastre terrible provenant des dispositions qu'il avait fait prendre ; et, bien que les vives émotions de son âme ne se manifestassent par aucun signe extérieur, elle se soulevait avec transport lorsqu'il voyait le désordre causé par la mitraille au milieu des chaloupes ennemies.

Déjà cependant, malgré le feu terrible du brick, les pirates n'étaient plus éloignés de lui qu'à la distance de deux longueurs de gaffe. Alors une vive décharge de mousqueterie partit des hunes et des passavants, et presque instantanément une foudroyante détonation retentit avec un fracas épouvantable. Quelques instants les chaloupes furent cachées aux yeux de l'équipage du brick par les

nuages de fumée qui les enveloppèrent ; et, lorsqu'ils se dissipèrent, emportés par la brise, les marins de *l'Aigle-de-mer* virent une des chaloupes qui coulait à fond, laissant après elle une large traînée de pirates se débattant au milieu des vagues, et cherchant à s'accrocher soit aux autres chaloupes, soit le long des bords du brick lui-même. Les gabiers placés dans les hunes dirigèrent leur feu contre eux, et presque tous périrent, tués ou noyés. Animés par la crainte du même sort, les pirates poussèrent avec furie leurs embarcations sous le beaupré du brick, et, tous écumant de rage, ils tentèrent l'abordage. Mais la poulaine et le beaupré du navire abordé s'étaient instantanément garnis d'une nuée de matelots armés de haches, de piques et de pistolets.

Les bras des ennemis qui les premiers tentèrent de se cramponner aux parties saillantes de l'avant roulèrent dans les flots, séparés de leurs troncs par les haches d'armes ; les têtes qui

les premières s'élevèrent au dessus des bordages furent brisées par les pistolets d'arçon ; les poitrines des plus intrépides qui les premiers cherchèrent à se précipiter sur le pont furent percées de part en part par les piques et les lances : les vagues rougies emportèrent au large ces cadavres ensanglantés.

Le carnage ne fit qu'augmenter la fureur des pirates. Trois fois repoussés avec une perte considérable , à une quatrième tentative ils réussirent enfin à se frayer un passage sur le pont. Alors eut lieu un de ces combats que le Ciel ne semble permettre que pour attester cette grande et triste vérité, qu'il n'est point de fléau qui serve plus à la destruction de l'espèce humaine que les passions des hommes. Que l'on se figure cette étroite surface du pont d'un brick couverte par près de six cents hommes armés jusqu'aux dents. Ici les haches et les sabres étincelant aux rayons du soleil tombent en faisant rouler des têtes qui grimacent encore sur le pont, en abattant des

membres qui palpitent encore après leur chute; et ces armes se relèvent fumantes de sang, prêtes à trancher de nouvelles victimes; là, le cliquetis des armes, le frottement aigu des poignards qui fouillent dans les poitrines; de toutes parts les détonations des armes à feu. Près du grand mât, une poignée de marins français se précipitent sur un groupe de pirates hérissé d'armes, et, dans leur choc impétueux, ils donnent et trouvent la mort. A tribord de ce mât, un Français et un Algérien luttent corps à corps; bientôt le plus faible succombe; le poignard de son vainqueur s'est plongé dans ses flancs, et soudain, avec son dernier soupir, le sourire atroce de la vengeance satisfaite contracte ses lèvres: c'est que la tête de ce vainqueur lui-même, frappé par un autre ennemi, est venue tout ensanglantée heurter la sienne, et que son sang ruisselle avec le sien. A bâbord, un matelot d'une force athlétique, brandissant son sabre avec une main de fer, tronçonne les en-

nemis qui l'entourent. Les cadavres s'amoncellent autour de lui, et, lui-même frappé par le feu d'un pirate qui s'est glissé derrière lui, il tombe sur le monceau fumant de ses victimes. A l'arrière le carnage n'est pas moins terrible. Des grenades enflammées voltigent au dessus des têtes des combattants, éclatent au milieu d'eux et les renversent ; et comme si tous ces bras armés d'instruments de mort ne suffisaient pas, une pluie de fer ruisselle encore sur eux du haut des hunes. Partout des clameurs affreuses, du sang et des cadavres ; et pourtant la nature semblait sourire à cette scène de désastre : car elle était riante et calme, le ciel était pur, le soleil brillait de tous ses rayons, les vents se taisaient, la mer ne s'agitait pas.

Au commencement de l'action, le capitaine de *l'Aigle-de-mer*, à l'aide d'un grand porte-voix, avait enjoint aux navires de commerce de s'éloigner et de continuer leur route, en forçant de voiles, pour ne pas s'exposer à retomber entre les mains des pirates, dans le

cas où la victoire se déciderait en leur faveur. Ces bâtiments, croyant qu'il était de leur honneur de ne pas se rendre à cette injonction, mirent en panne, et restèrent d'abord paisibles spectateurs du combat à la voile : car, n'ayant pas d'artillerie, ils ne pouvaient être d'aucun secours à *l'Aigle-de-mer*; mais aussitôt qu'ils virent les chaloupes des pirates s'élancer à l'abordage, eux-mêmes jetèrent leurs embarcations à la mer, et leurs équipages peu nombreux, saisissant toutes les armes qu'ils trouvèrent à bord, s'y précipitèrent et coururent seconder les efforts de leurs libérateurs.

La distance qui les séparait du brick était assez forte, et lorsqu'ils s'élancèrent sur son pont, le combat était dans toute sa fureur. Plus faibles en nombre, mais plus forts en courage et en adresse, les matelots de *l'Aigle-de-mer* avaient déjà pris un avantage marqué sur les assaillants, et l'arrivée de leurs compatriotes assura leur victoire.

Un homme d'une haute stature, franchissant les bastingages en même temps que les marins des navires de commerce , se précipita là où le jeune capitaine combattait : c'était où le danger était le plus imminent. Son costume, d'une élégance presque recherchée, indiquait qu'il n'était point marin; toutefois il se battait avec une vigueur et un acharnement héroïques; ses coups meurtriers portaient la mort autour de lui. Entouré de pirates, il allait succomber au nombre; déjà un large yatagan était levé sur sa tête, lorsque le jeune capitaine, voyant son danger, vola à son secours, et sa hache abattit le bras qui le tenait suspendu. L'inconnu ne put exprimer sa reconnaissance que par un regard : car de nouveaux ennemis se présentèrent, et tous deux alors unirent leurs efforts pour les renverser.

Les assaillants, affaiblis par le nombre considérable de leurs tués ou blessés, commençaient à fléchir, leurs clameurs n'étaient plus

si bruyantes. Le jeune capitaine, à qui rien n'échappait, voulant en profiter, rallia autour de lui et de l'inconnu les matelots que son regard appelait ; à leur tête il s'élança sur les ennemis avec l'impétuosité du lion. Ebranlés par ce choc terrible, ces derniers, effrayés, furent subitement refoulés sur l'avant. Exaltés par ce nouveau succès, les Français les massacrèrent sans pitié. Ceux qui voulaient fuir dans leurs embarcations tombèrent morts ou blessés dans la mer ; le plus petit nombre jetèrent leurs armes et implorèrent la vie. Le capitaine de *l'Aigle-de-mer* ordonna qu'elle fût épargnée : alors les armes se reposèrent et le carnage cessa.

Quelques instants après on n'entendait plus d'autre bruit à bord du brick que les cris de douleur et les gémissements des blessés.

VII.

Après le combat.

Tous les incidents des différents combats que nous venons de décrire s'étaient passés en moins d'une heure, et encore cette heure n'avait paru qu'un instant aux acteurs de ce drame de sang.

Le premier soin du jeune capitaine, après le combat, fut de faire transporter les blessés dans l'entrepont. Une partie des hommes que les blessures avaient épargnés s'empresèrent de prodiguer tous leurs soins à leurs camarades, et les autres s'occupèrent à ensevelir ceux qui étaient morts, pour jeter ensuite leurs cadavres à la mer. Henri présidait à tous ces travaux pénibles, l'air abattu ; son regard était loin d'exprimer l'exaltation d'un vainqueur, car le nombre des cadavres et celui plus considérable des blessés lui démontraient trop clairement combien sa victoire lui avait coûté cher. Enfin, lorsque ces tristes devoirs furent remplis, il envoya quelques matelots chercher les barres de justice, et il fit mettre aux fers les pirates auxquels on avait épargné la vie. Il descendit ensuite dans l'entrepont pour visiter les blessés. A peine avait-il posé son pied sur la dernière marche du grand escalier, qu'il tressaillit fortement : car le premier blessé qu'il aperçut fut son vieil ami

Jérôme Leguel. Son corps était entièrement enveloppé de bandes; il était couché sur un matelas étendu sur un large caisson. L'émotion que cette vue fit éprouver à Henri fut loin d'être pénible : car en voyant tomber son ami couvert de sang et privé de mouvement il l'avait cru mort. Le chirurgien qui l'avait pansé n'était qu'à deux pas, occupé à visiter d'autres blessures. Le jeune capitaine s'en approcha, et lui demanda, avec le ton d'un homme qui craint une funeste réponse, si les blessures du maître d'équipage étaient mortelles.

— J'espère qu'il en sera quitte pour un mois de souffrances, répondit le chirurgien sans détourner la tête, quoiqu'il eût reconnu la voix du jeune capitaine, pensant avec raison qu'en continuant ses soins aux blessés il ne manquait pas à la déférence qu'il lui devait. — Le boulet ne l'a pas atteint, ajouta-t-il, les éclats de vaigrages ont seuls attaqué les chairs; ils y ont fait, il est vrai, de larges plaies, mais aucune d'elles ne présente de symptômes dangereux.

La poitrine du jeune marin fut comme soulagée d'un poids énorme. Il s'en tint à cette réponse, dans la crainte que, s'il continuait ses questions, une observation du chirurgien ne diminuât la joie qu'il éprouvait. A la voix de son jeune ami, l'ex-patron de chaloupe du *Scipion* avait entr'ouvert ses yeux, tenus fermés par l'état de faiblesse où l'avait mis la perte d'une grande quantité de sang. Il fit un effort pour lui tendre la main : Henri s'empressa de le retenir.

— Repose-toi, mon ami, lui dit-il d'une voix émue. Nous sommes vainqueurs, et le chirurgien m'assure qu'il n'y a pas de danger pour tes jours : vois comme je suis heureux !

Et, après avoir déposé un baiser sur le front pâle du vieux matelot, il continua de visiter les autres blessés. Et les yeux de Jérôme Leguel se refermèrent, laissant une larme de joie captive sous ses paupières.

Le résultat de la visite de Henri dans l'entrepont et de l'appel des marins qu'il fit faire

sur le pont fut la cruelle assurance que, sur deux cents hommes d'équipage il avait à déplorer la perte de trente-cinq marins, et les blessures de quarante, dont dix étaient atteints mortellement, non compris huit matelots tués et quatre blessés, provenant des trente hommes des trois équipages des navires marchands.

Ceux d'entre ces derniers qui avaient survécu étaient restés à bord de *l'Aigle-de-mer* pour aider l'équipage dans les tristes devoirs qu'ils avaient eus à remplir ; et lorsque leurs secours furent devenus inutiles, ils se réunirent sur le gaillard d'arrière, et attendirent que les occupations impérieuses du jeune capitaine leur permissent de lui témoigner leur reconnaissance. Les trois capitaines et l'inconnu conversaient ensemble, se tenant sur une ligne plus avancée que les hommes de l'équipage. Aussitôt après l'appel, Henri les aborda le premier avec cet air noble et gracieux qui lui était naturel.

— Messieurs , dit-il , en leur pressant affectueusement la main , vous m'excuserez si je ne vous ai pas témoigné plus tôt ma reconnaissance pour l'appui....

— Votre reconnaissance ! interrompit aussitôt l'inconnu en portant la main à son cœur. Ah ! monsieur , si vous nous devez de la reconnaissance pour le faible secours que nous vous avons prêté , au moment où vous étiez déjà victorieux dans un combat que vous n'avez engagé que pour nous sauver , comment donc qualifier le sentiment dont nous devons être animés à votre égard , vous qui vous êtes exposé si généreusement pour nous arracher au sort le plus affreux. Car , sans vous , sans votre audacieuse habileté , sans le courage de votre équipage , ne devenions-nous pas les esclaves de ces infâmes écumeurs de mer. Oh ! quant à moi , vous ne savez pas tout ce que je vous dois. C'est peu que vous ayez sauvé mes navires , en comparaison du salut de ma liberté. Que m'eût importé leur perte , si j'eusse dû

retourner en France ! Mais non , en les perdant j'étais destiné à devenir esclave. O mon Dieu ! moi dans les fers avec les pensées qui m'y eussent assiégé sans cesse. Mais, à chaque heure , à chaque minute , c'eût été un supplice moral plus terrible que les tortures les plus inouïes. Ah ! monsieur , mon jeune ami (laissez-moi vous donner ce titre, que je veux mériter), oh non ! jamais, jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous.

— Quoi ! Monsieur , dit Henri , qu'embarassait l'épanchement de reconnaissance de l'inconnu , ces trois bricks vous appartiennent ?

— Oui , ils m'appartiennent , reprit l'inconnu : ils sont chargés d'or et de marchandises précieuses que je rapporte de Smyrne ; mais , je vous l'assure , la conservation de ces richesses n'entre pour rien dans la reconnaissance que je vous témoigne. C'est que, voyez-vous , j'avais si besoin de la vie et de la liberté ! et c'est à vous que je dois de vivre et d'être

tre libre... Monsieur, continua-t-il en s'emparant d'une des mains du jeune capitaine, j'ai de grandes richesses, j'ai quelque crédit : je vous en supplie, disposez-en ; ne me refusez pas.

— La générosité de vos sentiments, répondit Henri, exalte sans doute, Monsieur, la reconnaissance dont vous croyez m'être redevable, car je n'ai fait que mon devoir ; mais, puisque vous mettez votre fortune et votre crédit à ma disposition, je vous en remercie, et j'accepte l'un et l'autre sans hésiter, non pour moi, mais pour ces malheureux matelots dont les plaintes douloureuses parviennent jusqu'à nous. Peut-être leurs blessures les forceront-elles à abandonner leur glorieuse carrière : et que deviendraient-ils alors ? Et les familles de ceux que le feu a moissonnés, que deviendraient-elles aussi, privées d'un père ou d'un fils qui était peut-être leur seul soutien ? Ah ! oui, Monsieur, j'accepte votre offre. Qu'une faible partie de votre fortune et que

vosre crédit assurent des moyens d'existence à tous ces infortunés ; et c'est alors moi qui aurai besoin de vous exprimer toute ma gratitude.

Ces paroles, Henri les avait prononcées avec une chaleureuse inspiration, et l'admiration qu'elles produisirent chez l'homme à qui elles étaient adressées est impossible à décrire. Aussi lui promit-il que celui de ses trois navires qui était le plus richement chargé serait employé selon ses nobles désirs ; et il le pria de l'aider au partage de ces richesses, afin qu'il fût fait aux marins selon la gravité de leurs blessures, et aux familles selon l'importance de leurs besoins.

Depuis quelques minutes une brise favorable s'était élevée : Henri, désirant en profiter pour reprendre sa route vers Marseille, où il allait accompagner les navires de commerce, annonça ses intentions au riche armateur et à ses trois capitaines, les engageant à regagner leur bord. Ceux-ci s'empressèrent de s'y conformer, en renouvelant à leur libé-

rateur l'expression de leur reconnaissance.

La goëlette *El-Nar*, qui restait seule à flot, étant incapable de se servir de ses voiles, à cause du mauvais état de ses mâts et de ses vergues, entièrement criblés, le jeune capitaine envoya à son bord quelques marins, sous les ordres d'un officier, et il la remorqua; ensuite, lorsqu'il eut fait réparer toutes les avaries, suites inévitables d'un combat aussi opiniâtre, lorsque les calfats et les charpentiers eurent visité toutes les parties endommagées de la carène et des bordages; lorsqu'on eut remplacé par d'autres cordages les manoeuvres hachées, que les mâts furent calés et les haubans ridés; que l'on eut sondé les pompes et envergué les voiles de rechange, on fit disparaître du pont les larges taches de sang dont il était couvert. Alors *l'Aigle-de-mer* tendit ses voiles, que la brise gonfla, et il poursuivit sa route, se faisant précéder par les navires de commerce, pour régler sa marche sur le moins bon voilier d'entre eux.

A le voir s'incliner lentement vers les vagues, lui dont les mouvements étaient ordinairement si rapides, on l'eût dit sensible à la perte de ses amis, dont la mer venait de recevoir les cadavres mutilés.

VIII.

Quarantaine.

Malgré la lenteur de la marche des navires marchands, les vents furent si favorables qu'après cinq jours de navigation les quatre bricks et leur capture étaient mouillés dans la rade de Marseille, où ils furent admis à purger

leur quarantaine, que la commission sanitaire fixa à quinze jours. Les blessés furent transportés dans les hôpitaux du Lazaret. Trois étaient morts, pendant la traversée, des suites de leurs blessures ; deux étaient à l'extrémité. Ceux-ci furent laissés à bord : leur état trop désespéré faisait craindre au chirurgien que le trajet de la rade au Lazaret ne hâtât leurs derniers moments. Tous les autres, y compris Jérôme Leguel, étaient déjà hors de tout danger.

Aussitôt que le mouillage fut achevé, Henri s'empressa d'adresser au commissaire de la marine et aux armateurs de *l'Aigle-de-mer* un rapport détaillé de tous les grands événements survenus depuis le départ du brick. M. de Germiny, car le lecteur l'a déjà sans doute reconnu dans le riche propriétaire des trois navires marchands, écrivit de son côté à ses principaux amis, les plus riches et les plus considérables négociants de la ville. L'enthousiasme et la reconnaissance dictèrent

ses lettres : aussi, dès le lendemain, on ne parlait dans tout Marseille que du beau combat de *l'Aigle-de-mer*, de la bravoure de son équipage, et de l'habileté de son jeune capitaine.

Quel surcroît de bonheur pour M. de Germiny s'il eût su que le jeune marin à qui il devait la vie et une partie de ses richesses n'était autre que le frère d'Angèle, de cette jeune fille qu'il aimait si passionnément ! Mais pouvait-il s'en douter ? car les marins ne désignaient jamais leur jeune capitaine que par le nom de Henri, et jamais celui de Fromentin n'avait été prononcé par l'équipage de *l'Aigle-de-mer*.

Cependant, un matin que le garde de santé chargé de la distribution des lettres se présenta à la chambre que M. de Germiny occupait au Lazaret, il lui remit une lettre qu'il croyait être celle qu'un des amis de M. de Germiny lui adressait effectivement. Celui-ci porta subitement ses regards sur la suscrip-

tion, et il lut : « Monsieur Fromentin, commandant le brick *l'Aigle-de-mer*. » Le garde s'était trompé, et lui avait remis une lettre adressée à Henri par le commissaire de marine. M. de Germiny lui fit apercevoir son erreur. Le garde s'empressa de la réparer, et il s'éloigna.

Mais ce nom de Fromentin avait vivement frappé M. de Germiny. Il se rappela que souvent Angèle parlait d'un frère qu'elle aimait beaucoup ; que ce frère, dont elle se plaisait à vanter les brillantes qualités, était parti depuis plusieurs années pour servir sur les vaisseaux du roi. Ce frère si tendrement aimé, serait-ce le capitaine de *l'Aigle-de-mer* ? Angèle, l'âme de toutes ses pensées, la jeune fille à qui il doit bientôt donner son nom, serait-elle la sœur de ce marin plein de génie, qu'il aime et qu'il admire ? Cette pensée traverse rapidement son esprit ; et, cédant spontanément au vif désir de s'assurer si les jouissances que cet homonymie lui promet-

tait n'étaient qu'illusoires, il courut à la chambre de Henri. Ce dernier était occupé aux études préparatoires de l'examen qu'il devait bientôt subir.

— Etes-vous de Paris ? lui dit M. de Germiny d'un ton excessivement ému.

— Oui, monsieur, répondit Henri, surpris et en se retournant subitement.

— Et il y a cinq ans que vous avez quitté votre famille pour vous faire marin ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez qu'une sœur, et cette sœur vous aime bien tendrement ?

— Oui, monsieur ; mais comment... ?

— Cette sœur se nomme....

— Angèle...

Ce nom était à peine prononcé, que M. de Germiny se précipita dans les bras du jeune marin.

— Mon ami, mon libérateur, lui dit-il, oh ! de grâce, cessez un instant vos travaux et veuillez m'entendre.

Henri , de plus en plus étonné , ne répondit point ; mais ses regards exprimaient combien il était impatient de connaître la communication qui , sans doute , allait lui être faite.

— Vous vous rappelez , lui dit M. de Germiny après s'être assis auprès de lui , que , le jour du combat , en vous exprimant ma reconnaissance , je vous dis qu'il était impossible que vous vous fissiez une idée de tout ce que je vous devais. Vous vous rappelez ces mots que je prononçai avec une sorte d'enthousiasme : « J'avais si besoin de la vie et de la liberté ! et c'est à vous que je dois de vivre et d'être libre ! »

— Oui , monsieur , répondit Henri , et je vous avouerai même que ces paroles m'ont trop frappé pour que le souvenir en soit déjà effacé.

— Je le comprends parfaitement , reprit M. de Germiny , et vous aussi , mon ami , vous comprendrez que j'ai dû les pro-

noncer, lorsque vous saurez que ce voyage où je vous ai si heureusement rencontré était le dernier que je me proposais de faire. Je voulais réaliser toute la fortune que je possédais dans le Levant, et me hâter de retourner en France, où j'avais laissé une jeune fille que j'adore, et qui, je me plais à le croire, partage mon amour. Sa main m'est promise, et elle attend mon retour pour que nous soyons unis pour jamais. Cette jeune fille, Henri, c'est votre sœur !

— Ma sœur !

— Oui, votre sœur. N'est-ce pas que maintenant vous ne vous étonnez plus de ma reconnaissance. Mais laissez-moi vous expliquer les circonstances qui ont donné lieu à cet amour.

Et M. de Germiny expliqua rapidement à Henri tous les détails que nous connaissons déjà relativement à l'infortunée Euphrasie, et à l'amitié de sa pupille avec Angèle, qui avait donné naissance à son amour.

— Vous concevez , ajouta-t-il , quel doit être mon bonheur de rencontrer dans mon libérateur le frère de celle qui doit bientôt porter mon nom. Le Ciel a donc eu pitié de mes souffrances ! Il y a peu de temps encore j'éprouvais toutes les tortures d'une âme brisée , chaque jour elle se trempait dans l'amertume de mes souvenirs ; et voici que ces souvenirs cruels s'effacent devant la réalité toute d'enchantement, et qui se déroule à mes yeux de plus en plus pleine de charmes et de délices. Cette âme si abattue , si décrépité en quelque sorte par ses douleurs, se relève subitement , vive de tout ce que l'amour a de pur et de passionné ; et puis encore, voici qu'à ce sentiment d'amour vient s'unir celui de la reconnaissance : l'amour, c'est pour la sœur, et la reconnaissance pour le frère. Oh ! jamais ni l'un ni l'autre ne s'éteindront ; unis ensemble ils forment un faisceau qui double leur force.

IX.

Partage.

Depuis cet entretien , l'amitié que M. de Germiny et le jeune capitaine s'étaient vouée mutuellement s'accrut rapidement , et , quoiqu'ils ne se connussent que depuis huit jours , ils passèrent le temps de la quarantaine dans

une intimité d'autant plus douce, qu'elle naissait d'une affection ennoblie par son origine.

Tous les moments que Henri n'employait pas à ses études, il les passait avec M. de Germiny à s'occuper des intérêts des matelots de l'équipage ; ils examinaient ensemble, et avec la plus grande impartialité, la position de chacun d'eux.

Les richesses destinées à soulager et à récompenser l'équipage de *l'Aigle-de-mer* s'élevaient à une valeur de huit cent mille francs. Cette somme fut répartie entre eux selon la gravité de leurs blessures ; la part de chaque famille de ceux qui étaient morts fut proportionnée au nombre de ses membres : car l'état de fortune de chacune était à peu près semblable. Les marins qui n'étaient pas blessés, quoique ayant vaillamment combattu, car, dans un combat, le fer et le feu épargnent souvent ceux qui s'exposent le plus à leurs coups, eurent aussi leur part ; mais elle fut moins forte.

Le commissaire de la marine, auquel Henri avait fait part des intentions généreuses de M. de Germiny, voulut s'y associer en les aidant dans le travail de cette répartition. Il leur donna tous les renseignements qu'il avait pu se procurer sur la famille de chaque marin.

Henri, avec l'assentiment de M. de Germiny, avait choisi le jour même de la sortie de quarantaine pour faire cette distribution. Le matin de ce jour, à peine les dernières ombres grisâtres de la nuit venaient-elles de se dissiper, que déjà les matelots valides étaient rassemblés sur un plateau voisin du bâtiment où ils couchaient. Peu de temps après, on vit sortir de l'une des salles de l'hôpital une quinzaine de marins qui s'avancèrent clopin clopant vers le plateau : ils furent aussitôt entourés de leurs camarades, qui les accueillirent avec ces élans impétueux de bienveillance et d'intérêt qui caractérisent si bien la brusque franchise et la bonté de cœur du marin.

Des groupes furent tout aussitôt formés ; à celui-ci on s'entretenait du combat et de toutes ses particularités ; à celui-là on déplorait la mort de tel et tel camarade , en faisant l'énumération de ses bonnes qualités ; et , à ces regrets , à ces expressions de douleur , succédaient ensuite de plus joyeux propos. Bientôt on en vint à parler dans tous les groupes du bonheur que l'on se promettait à terre jusqu'au départ pour une nouvelle course. Chacun décrivit une partie de plaisir selon la richesse de son imagination ; et celles-ci obtenaient le plus de suffrages qui offraient la perspective des plus belles orgies. Aux éclats de rire , aux jurons énergiques exprimant la joie , succéda tout à coup un profond silence : le jeune capitaine venait d'être aperçu s'avancant vers le plateau , accompagné de monsieur de Germiny et de Jérôme Leguel , entièrement guéri de ses blessures. Un instant après , les groupes s'étaient dispersés pour se former en cercle autour d'eux.

« Mes camarades , leur dit le jeune capi-
» taine , nous allons nous séparer : je vous ai
» fait assembler pour vous faire mes adieux ,
» et vous adresser de nouveau mes remerci-
» ments pour votre courage et votre habileté ,
» qui m'ont si vaillamment secondé dans notre
» combat. M. de Germiny , propriétaire des
» navires que vous avez arrachés à la rapa-
» cité des pirates , a voulu m'accompagner ,
» pour vous exprimer toute sa reconnaissance ;
» mais il est trop généreux pour que sa gra-
» titude se borne à des éloges. Il a décidé
» que la somme considérable de huit cent
» mille francs serait partagée entre vous , et
» il a voulu que je l'aidasse à faire ce partage.
» Son avis et le mien ont été que les portions
» les plus fortes seraient données à ceux qui
» ont le plus souffert, et aux familles les plus
» nombreuses de ceux qui sont morts. Les
» distinctions de grade n'ont pas été obser-
» vées : j'aime à croire que vous ne murmu-
» rerez pas contre cette mesure. »

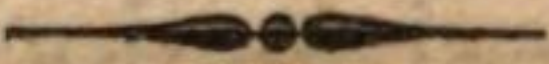
— Non ! non ! Vive notre brave capitaine !
Vive M. de Germiny ! s'écria-t-on de toutes
les parties du cercle.

« Je dois aussi vous dire , ajouta Henri ,
» que les armateurs de l'*Aigle-de-mer*, jaloux
» de s'associer à la générosité de M. de Ger-
» miny , vous abandonnent la part qui leur
» revient dans la prise de la goëlette *El-Nar*.
» Je vous prie aussi d'accepter la mienne. Les
» autres vous sont données pour soulager vo-
» tre famille : celle-ci , recevez-la pour vous
» réjouir et boire à la prospérité de la ma-
» rine française. »

De nouvelles acclamations accueillirent la
fin de cette expressive allocution , et les ma-
telots s'approchèrent un à un de M. de Ger-
miny , pour que chacun reçût de lui un man-
dat sur son banquier de Marseille. Il y avait
vraiment plaisir à considérer l'expression de
leur physionomie en chiffonnant dans leur
main le chétif papier qui leur était donné à
titre de récompense. Il ne fallait rien moins

que la confiance qu'ils avaient dans leur jeune capitaine pour qu'ils crussent que quelques lignes d'écriture eussent une valeur aussi considérable.

Et le soir même de ce jour, les matelots de l'*Aigle-de-mer* et ceux des trois navires de commerce s'installaient dans les auberges du port ; Henri et Leguel dînaient à l'hôtel de M. de Germiny.



X.

Retour.

Destiné à de nouvelles expéditions, le brick *l'Aigle-de-mer* ne fut pas désarmé. Du consentement unanime des armateurs, le commandement en fut offert à Henri, bien qu'il ne fût pas encore reçu capitaine au long-cours.

Le temps de l'examen qu'il devait subir avant d'en obtenir le brevet n'était pas éloigné : les armateurs, qui en étaient instruits, lui firent connaître qu'ils s'estimeraient fort heureux de laisser leur brick encore un mois en rade, s'il le fallait, afin d'attendre que son brevet lui fût expédié, pour qu'il en prît le commandement. Certes cette offre était bien séduisante pour Henri : commander un beau brick armé en guerre, et destiné à poursuivre et combattre les pirates, c'était plus qu'il n'en fallait pour agiter son âme, si violemment éprise de tout ce qui offrait des dangers et de la gloire. Et pourtant ce commandement, si beau qu'il fût, Henri le refusa : et d'abord parce qu'il pensa au bonheur qu'il éprouverait à revoir son père et sa mère, et aussi parce qu'il ne put résister à la joie qu'il se promettait en pressant contre son cœur sa jeune sœur, qu'il avait laissée si jolie et si enfant, et qu'il allait revoir jeune et belle fille, prête à se marier. Pour tout au monde le jeune marin n'aurait pas voulu être

éloigné de sa sœur le jour de son mariage, qui lui semblait un songe : car son Angèle apparaissait toujours à son imagination avec ses grâces enfantines et ses cheveux d'un blond d'or folâtrant sur ses épaules. Il refusa encore parce que M. de Germiny lui avait dit : « Pour que mon bonheur soit complet, il faut que bientôt vous soyez au sein de votre famille ; là et par vous seulement peut s'effectuer un projet à l'exécution duquel j'aspire comme l'honnête homme aspire à s'acquitter d'une dette sacrée. » C'est qu'enfin, en refusant, Henri céda à cette naturelle impulsion du guerrier qui s'échappe des bras de la victoire et court au toit paternel se jeter dans les bras d'un père et d'une mère chéris, déposer un baiser sur le front virginal d'une sœur, et qui revole ensuite à de nouveaux combats où l'attend une nouvelle gloire.

Le jour où le jeune marin devait subir son examen arriva. La manière brillante avec laquelle il le passa ne lui laissa aucun doute sur

sa nomination. Son brevet de capitaine au long-cours pouvant lui être expédié plus facilement à Paris qu'à Marseille, il résolut de partir de suite pour la capitale, sans attendre M. de Germiny, dont les affaires devaient retarder encore quelque temps le départ. D'ailleurs il se promettait les plus vives jouissances à se présenter tout à coup au milieu de sa famille sans qu'elle fût prévenue de son arrivée; et, dans ce but, il avait précédemment prié M. de Germiny de ne parler nullement de lui dans ses lettres. Celui-ci s'était rendu d'autant plus volontiers à ses désirs qu'ils favorisaient parfaitement un projet où tendaient tous ses vœux; et ce projet, l'oncle de mademoiselle de Fréville avait de puissants motifs pour ne pas le révéler à Henri. Or, dans les lettres qu'il adressait à la famille Fromentin et à sa pupille, M. de Germiny, tout en détaillant le combat qui l'avait si miraculeusement sauvé, avait soin de taire le nom du brick et celui de son capitaine.

Le soir du jour même où ses examens venaient d'être terminés, Henri fit part à M. de Germiny de son désir de le précéder à Paris. Celui-ci le trouva trop naturel pour qu'il le combattît par la moindre objection : il fut donc convenu que Henri partirait le lendemain. Toutefois, avant de se séparer, M. de Germiny lui fit promettre de ne rien rapporter à ses parents des circonstances qui les avaient amenés à se connaître : « J'exige sans doute beaucoup de vous, dit-il en lui faisant cette demande : forcer un fils à cacher ses belles actions à ses parents, c'est lui en ravir la plus belle récompense. Mais pardonnez à mon égoïsme, ajouta-t-il, laissez-moi le bonheur d'apprendre moi-même à votre famille tout ce que je vous dois, et ayez la générosité de sacrifier votre joie pour augmenter la mienne. »

Mais ce désir n'était qu'un prétexte dont M. de Germiny se servait pour cacher le véritable motif de sa demande : ce motif était certainement plus important et mieux en rapport

avec son beau caractère. Henri, tout entier à sa joie, promit sans se livrer à aucune réflexion.

Lorsqu'il eut fait ses adieux à son nouvel ami, le jeune marin se rendit à une taverne que Leguel avait prise en singulière affection depuis sa sortie de quarantaine : il y avait été conduit par deux vieux loups de mer, ses anciens camarades, et, depuis ce moment, il y passait joyeusement toutes ses soirées à boire et à fumer avec eux. On doit bien penser que le débarquement de Henri de *l'Aigle-de-mer* avait entraîné celui de son ami. Le vieux matelot regrettait beaucoup son beau brick, mais il s'était consolé bien vite en caressant l'idée de ne jamais se séparer de son jeune ami ; et puis il se promettait une véritable jouissance à revoir Pantin (c'est ainsi qu'il appelait Paris), car il n'y était jamais retourné depuis près de quarante ans qu'il l'avait quitté.

— Mon ami, lui dit Henri lorsqu'il l'eut arraché du théâtre de ses libations, pardonne-moi si je t'ai interrompu dans tes plaisirs ;

mais cela était de toute nécessité : nous partons demain.

— Demain ! s'écria Leguel stupéfié, en retirant sa pipe de sa bouche et s'arrêtant tout court.

— Oui, demain, reprit Henri, si toutefois il y a encore des places à la diligence. Viens, nous allons nous en assurer de suite au bureau.

— Oh ! nom d'une chaloupe ! murmurait Leguel tout en suivant Henri, qui précipitait ses pas vers la Cannebière, où était situé le bureau des diligences ! Quoi, mille sabords ! à la voile demain pour Pantin ! Pantin, mon vrai pays, où je suis né ! Je vais donc la revoir cette petite rue, que je me la rappelle encore toute étroite et toute sale, et au milieu de laquelle je me patinais tant à sauter les ruisseaux, que je m'éclaboussais toute la figure de boue, et à me hisser derrière les voitures des fringants, que j'en recevais des coups de fouets qui me sabraient les fesses ! Et puis cette maison où mes parents étaient por-

tiers ! je la reverrai donc aussi ; et puis la chambre où ils ont pris leur feuille de route pour l'autre monde..... sans que je fusse là pour leur fermer les yeux... Pauvres vieux, va !

En achevant cette dernière réflexion, Leguel passa le revers de sa main calleuse sur ses yeux tout humides.

— Mille tonnerres ! ajouta-t-il au moment où il s'arrêtait devant la porte du bureau où Henri venait d'entrer, ce n'est qu'une traversée de deux cents lieues pour mouiller à ce Pantin, et rien que l'idée d'y penser me chatouille plus l'estomac que s'il s'agissait d'appareiller pour aller encore me chauffer la tête sous la ligne du soleil.....

A cet instant Henri, sortant tout joyeux du bureau des messageries, s'empara du bras de Leguel.

— Nos places sont retenues, lui dit-il ; ainsi demain à neuf heures nous serons en route, et dans six jours nous arriverons à Paris.

— Ah ça ! c'est donc bien décidé que nous

partons? dit Leguel, qui avait peine à se le persuader. Il me semblait que M. de Germiny n'était pas encore entièrement paré; ses navires...

— Non, sans doute, interrompit Henri, il ne l'est pas, et c'est tout au plus si ses comptes seront terminés dans un mois. Mon impatience de revoir ma famille ne me permet pas de l'attendre tout ce temps.

— Et tes parents, sont-ils prévenus de ton arrivée?

— Non pas : je me promets trop de plaisir à les surprendre... Ah! écoute, Leguel : j'ai une importante recommandation à te faire. M. de Germiny désire beaucoup apprendre lui-même à ma famille le combat de *l'Aigle-de-mer*, et le service signalé que sa victoire lui a rendu. Je lui ai donc fait la promesse de ne parler à qui que ce soit ni de lui ni des rapports que nous avons eus ensemble : ainsi tu observeras le même silence. Je sais que cela te coûtera, car

tu aimes à conter, mais à son arrivée tu t'en dédommageras.

— Sans doute que le conte et l'histoire des combats où ça chauffait comme à bord de *l'Aigle-de-mer* ne me sont pas indifférents, répondit le patron de chaloupe, consterné de l'obligation que lui imposait son jeune ami ; mais du moment qu'il s'agit d'une promesse que tu as faite, j'aurai soin de faire virer de bord à ma langue chaque fois qu'elle s'élancera dans la narration à ce sujet.

— Très bien ! mon ami ; et, pour t'y habituer, commence dès ce soir à n'en plus parler. Maintenant tu peux retourner auprès de tes vieux camarades. Fais-leur tes adieux ; bois encore un coup ou deux, s'il le faut ; gouverne-toi enfin comme tu voudras, pourvu que demain à cinq heures tu sois sur pied pour m'aider à préparer nos malles.

— Eh bien ! oui, c'est entendu. Je vais donc boire la dernière bouteille avec mes vieux matelots, et dans quelques heures je suis à toi.

—Allons, à revoir : je compte sur toi.

Toute cette nuit qui précéda son départ fut une nuit d'insomnie pour notre jeune Henri. Les épisodes de sa jeunesse se retracèrent en foule dans son esprit : il soupira au souvenir des reproches de sa mère, si souvent et si injustement réitérés ; il s'attendrit à celui des bontés de son père ; il fut surtout ému en se reportant aux moments où il recevait avec tant de bonheur les caresses enfantines de son aimable petite sœur. De là embrassant dans le même cercle de pensées tous les principaux événements qui lui étaient survenus depuis son départ de la maison paternelle, plus d'une fois son cœur bondit avec force au tableau que lui esquissa sa mémoire des scènes grandes et majestueuses où il avait assisté sur mer. Et son imagination, le transportant de nouveau au sein de sa famille, lui représenta les traits pleins de bonhomie de son père, émerveillé de le voir si grand et si fort ; l'accueil bienveillant de sa mère, lui par-

donnant sa désobéissance. Elle l'arrêta plus long-temps peut-être encore sur un portrait plus séduisant, celui d'Angèle l'écoutant avec sa figure d'ange, son regard de sollicitude inquiète, lorsqu'il raconterait sa vie de marin, sa gloire et ses dangers. Et alors pour la première fois il se surprit à penser à l'amie de sa sœur, à cette jeune pupille dont M. de Germiny lui avait à peine parlé ; et, pour achever le tableau, son imagination ne manqua pas de la lui retracer belle et gracieuse comme son Angèle : il lui sembla les voir toutes deux sourire avec une expression divine en l'écoutant. Portant alors la main à son cœur, il le sentit battre avec force, et un nouveau soupir s'échappa de sa poitrine.

Le lendemain, à neuf heures, la diligence qui emportait les deux marins roulait sur la route royale. Henri, dans un coin du coupé, se livrait au sommeil, qui l'avait fui la nuit ; Jérôme Leguel s'était placé auprès du conducteur, qu'il appelait le pilote, et tous

deux déposaient de temps à autre leur énorme pipe pour faire fonctionner une dame-jeanne d'eau-de-vie dont Leguel avait eu soin de se précautionner. Le postillon n'était pas oublié : aussi les chevaux brûlaient-ils le pavé !



XI.

Conversation intime.

Ce jour-là tout était en activité dans la petite maison de la rue Saint-Maur , car il s'agissait d'un grand dîner donné en l'honneur du grand-vicaire de l'archevêque de Sens, arrivé depuis peu de jours à Paris pour solli-

citer un évêché qu'il espérait obtenir avec le secours des bontés et de la protection dont l'honorait l'archevêque de Paris.

Madame Fromentin n'ignorait pas l'inclination prononcée de son beau-frère pour les bons dîners. Elle avait appris par son exemple que, si les devoirs et les préceptes sacerdotaux excluent, anathématisent les soirées, les bals, les spectacles, et généralement toutes les réunions dont les arts et le génie font les frais, en compensation ils s'arrangent parfaitement d'un bon dîner : il n'y a anathème contre lui qu'alors seulement que les vins ne sont pas assez fins ni les mets assez recherchés. Aussi le grand-vicaire ayant accepté avec une satisfaction visible l'invitation de sa belle-sœur, celle-ci se mit-elle en devoir de recevoir dignement l'illustre convive de la famille Bernard et toutes les personnes du cercle resserré des connaissances intimes de madame Fromentin que celle-ci jugea dignes de s'asseoir à la table du grand-vicaire et qui avaient reçu une in-

visitation. Tout le monde, du reste, dans la maison, était enchanté de ce dîner, le bon papa Fromentin surtout, non seulement parce qu'ainsi que son frère il était très sensible aux charmes d'un bon repas, mais encore parce qu'il n'ignorait pas que les jours, rares il est vrai, où sa femme donnait à dîner, elle prenait, même à son égard, un air de gracieuseté tout à fait en dehors de sa nature. Quant aux deux jeunes filles, ce repas devait faire diversion à la vie uniforme et triste qu'elles menaient depuis le départ de M. de Germiny : elles étaient donc au comble de la joie. Mais laissons le papa Fromentin suer à grosses gouttes en retirant des buffets la vaisselle de porcelaine et les ornements de table qui n'apparaissaient que dans les cas extraordinaires ; laissons aussi madame Fromentin tout disposer et mettre en ordre dans la salle à manger, de là courir à l'office pour recevoir les succulents comestibles qu'elle a commandés chez Chevet, revenir

ensuite à la cuisine , stimuler l'ardeur de sa vieille domestique et du cordon bleu qu'elle lui a adjoint , et, tandis que tout se prépare à grands frais pour le repas , pénétrons un instant dans la chambre de mademoiselle de Fréville , où Angèle s'est rendue pour que les deux amies puissent disposer et examiner ensemble leur fraîche et simple toilette , et initiions-nous un instant à l'intérieur de ces deux jeunes filles si jolies et si aimantes.

Angèle , étendue dans une bergère , laisse tomber son beau front sur une main , tandis que de l'autre elle chiffonne quelques nœuds de rubans épars sur ses genoux. Quelque pensée amère s'est sans doute emparée de son âme , ordinairement si heureuse : car son sein est agité et quelques faibles soupirs entr'ouvrent légèrement ses lèvres. Eugénie , elle , riante et folâtre , semble partager toute son attention entre plusieurs robes posées sur le lit , et quelques broderies étendues sur un divan ; elle sautille en allant des unes aux autres , et

ne paraît préoccupée que du soin de sa toilette. Voici qu'elle prend une écharpe et se retourne vers Angèle, sans doute pour lui en faire remarquer la beauté; mais soudain l'écharpe s'échappe de ses mains, ses grands yeux noirs brillants de gaieté deviennent inquiets, et le sourire meurt sur ses lèvres en apercevant son amie l'air triste et rêveur.

— Angèle, qu'as-tu donc? lui dit-elle après quelques moments d'une pénible contemplation.

A ces mots d'Eugénie, Angèle releva languissamment sa tête: il y avait quelque chose d'ineffable dans l'expression de son regard. Comme elle hésitait à répondre, Eugénie s'élança vers elle, et saisit une de ses mains, qu'elle pressa fortement dans les siennes.

— Angèle, qu'as-tu? lui répéta-t-elle.

— Rien, rien, je t'assure, répondit Angèle. Et une larme tomba de ses yeux.

— Mon amie, tu me trompes; tu as quelque peine que tu me caches, reprit Eugénie;

oh ! j'en suis bien certaine. Vois-tu, depuis quelque temps surtout, je te surprends à tous moments triste et plongée dans de profondes réflexions. Mais quelle en peut donc être la cause ? Je veux la connaître, Angèle. Oh ! dis-la-moi, je t'en conjure. Mais ne suis-je donc plus ton amie ?

En prononçant ces derniers mots, mademoiselle de Fréville pressait Angèle dans ses bras.

— Oh ! toujours, toujours, répondit celle-ci avec une sorte d'exaltation. Mais toi, tu m'aimes donc encore.... ?

— Et pourquoi ne t'aimerais-je plus ? Angèle, que signifie ce doute ?

— Pardonne, Eugénie, oh ! pardonne. J'ai tort, je l'avoue ; mais, que veux-tu ! je m'étais figuré que tu ne devais plus m'aimer.

— Mon Dieu ! Et pourquoi donc cela ?

— Oh ! ne me le demande pas, je t'en supplie. Tu m'aimes toujours : eh bien, cela me suffit, je suis heureuse.

— Quoi ! ce doute contre mon amitié était seul cause de ta tristesse ?

— Oui , mais j'avais bien tort , n'est-ce pas, Eugénie ? Répète-moi, je t'en conjure, que tu m'aimes toujours, que tu ne m'en veux pas.

— Enfant que tu es, à quelles idées t'abandonnes-tu ? Soupçonner mon amitié ! oh ! c'est affreux. Et en quoi, mademoiselle, ai-je donné lieu à cet injuste soupçon ?

— C'est vrai, je suis bien coupable ; mais tu me pardonnes , n'est-ce pas ?

— De grand cœur....., mais à condition que vous n'aurez plus de pareils doutes.., et surtout que tu ne seras plus triste.

— Excellente amie !

— Allons, ma jolie petite tante, car vous le serez bientôt, ajouta Eugénie en souriant avec finesse, essuyez ces larmes... et embrassez-moi.

Angèle tressaillit sans répondre.

— Qu'as-tu donc ? s'écria Eugénie, effrayée

de l'altération des traits de son amie ; d'où vient cette pâleur subite, Angèle ? Est-ce que ce titre te déplairait... ?

— Oh ! non, non ; bien au contraire, s'écria Angèle en serrant fortement la main d'Eugénie , et cherchant à dominer son émotion.

Il se fit un moment de silence.

Eugénie regarda attentivement son amie , comme si elle eût cherché à scruter le fond de son âme.

— Mon amie , dit-elle ensuite d'un ton de reproche, en approchant un siège et s'asseyant près d'elle , tu m'as trompée.... Ne m'interromps pas, je te prie... Oui, tu m'as trompée, et à l'instant même encore lorsque tu me donnais pour prétexte de tes chagrins la crainte que mon amitié pour toi ne se fût affaiblie. Ce n'est pas à cause de moi que tu souffres, Angèle ; je crois en connaître la véritable cause , et la personne qui excite tes peines...., avoue-le franchement, mon amie , cette personne c'est mon tuteur.

— Qu'oses-tu penser ? s'écria Angèle en faisant un mouvement en arrière.

— Oui, c'est lui-même, reprit Eugénie avec assurance. C'est que, vois-tu, j'avais déjà remarqué depuis quelque temps que, chaque fois que je te parlais de ton prochain mariage avec lui, tu paraissais m'écouter avec peine ; oui ! tu souffrais de m'entendre ; et, tout à l'heure, lorsqu'en plaisantant je t'appelais ma tante, tu as pâli. Et pourquoi donc cela, Angèle ? Jen'ose en deviner le motif. Serait-ce ?... Mais non, c'est impossible : car, lorsque tes parents, après le départ de mon oncle, nous apprirent la demande qu'il avait faite de ta main, tu m'avouas la joie que tu en éprouvais ; tu me confias même avec une sorte de bonheur les détails de cette scène où vous vous êtes mutuellement fait l'aveu de votre amour. Réponds-moi, Angèle, aurais-tu cessé d'aimer mon tuteur ?

— Cesser de l'aimer, lui ! oh ! plus que jamais il a tout mon amour !

— Tant mieux ! oh ! tant mieux pour mon pauvre oncle , s'écria mademoiselle de Fréville en élevant ses mains et ses regards vers le ciel !

Toutes deux en ce moment offraient un tableau ravissant d'expression !

En reportant sur Angèle ses regards pleins de tendresse inquiète Eugénie continua :

— Pourquoi donc alors tes soupirs , ta tristesse , au seul nom de mon oncle , pourquoi , Angèle ?

— Eugénie, interrompit Angèle en se précipitant dans ses bras, de grâce, ne me fais plus de questions. Crois-moi, je t'ai dit la vérité : ce n'était que pour toi que j'éprouvais de la peine ! Mais maintenant , puisque tu m'assures que tu m'aimes , je ne ressens plus rien , rien que l'émotion du bonheur. Mais, encore une fois, de grâce, ne m'interroge plus : cela me fait mal.

Mademoiselle de Fréville ne répondit pas ; elle pressa affectueusement Angèle dans ses bras ;

et toutefois elle resta persuadée qu'elle lui dissimulait une partie de la vérité, et la crainte d'avoir perdu la confiance de son amie l'affligea sensiblement.

Angèle, sans doute pour dissiper les soupçons que mademoiselle de Fréville venait de manifester à l'égard de son amour pour monsieur de Germiny, prit un air plus gai, et fut la première à lui parler de son tuteur. A sa prière Eugénie relut sa dernière lettre, où il parlait de ses dangers, du combat du brick qui l'avait sauvé, et de la conduite héroïque de son jeune capitaine. Et toutes deux étaient en cet instant bien éloignées de penser que ce marin n'était autre que Henri lui-même. Ensuite Angèle vint naturellement à parler de son frère, et alors effectivement sa tristesse se dissipa.

— Oh ! c'est très mal à lui, disait Eugénie, avec cet épanchement de jeune fille qui a tant de charmes : pourquoi - reste t-il si long-temps éloigné de sa famille ? pourquoi surtout ne lui donne-t-il pas de ses nouvelles.... car il y a, je

crois , plus de cinq mois que vous n'avez reçu de ses lettres.

— Oui , c'est vrai , répondit Angèle : cinq mois sans recevoir des nouvelles de mon frère , c'est bien long ; mais ne l'accuse pas , Eugénie. Je connais son bon cœur , son amitié pour sa famille : si Henri ne nous écrit pas plus souvent , c'est que bien certainement il ne se présente pas d'occasion pour faire parvenir ses lettres en France.

— Oui , mais qu'a-t-il besoin de rester près de six ans sur mer sans venir une seule fois embrasser ses parents ? Après son débarquement du vaisseau *le Scipion* , ne pouvait-il pas revenir à Paris ? pourquoi s'est-il embarqué sur ce maudit brick *l'Aigle-de-mer* ? qui sait le temps qu'il doit encore y rester ?

— Tu dois te le rappeler , Eugénie , à l'époque de son embarquement sur ce brick , Henri nous avait écrit pour nous annoncer son arrivée , et , ainsi qu'il le disait , en revenant

près de nous il cédaît au besoin impérieux qu'il éprouvait de nous presser contre son cœur, et ce besoin, j'en suis sûre, il l'éprouvait avec force ; et alors il a fallu un motif bien puissant pour le décider à s'embarquer de nouveau sans avoir accompli sa promesse. Ce motif, je crois le deviner. Quoique je fusse bien jeune encore lorsque mon frère partit, je me rappelle que souvent, en l'absence de ma mère, il parlait de la gloire qu'il voulait acquérir sur mer et de la carrière brillante qu'il espérait se créer par son courage et ses talents. Dans son enthousiasme, il répétait souvent ces discours en présence de ses amis et de plusieurs personnes formant la société intime de sa famille ; et, lorsqu'il débarqua du *Scipion*, je ne sais d'où cela provient, il n'était encore que simple matelot. Je connais trop la fierté de son âme pour n'être pas convaincue que la joie de nous revoir devait être vivement altérée par l'idée de revenir près de nous sans rien qui pût lui faire pardonner son

départ malgré l'opposition de ma mère, ni rien qui justifiât ce qu'il avait si souvent répété. Ce fut alors qu'on lui offrit une place avantageuse sur un brick. Cette place sans doute lui promettait de réaliser ses projets de gloire et d'avenir; il se sentait la force de l'occuper: devait-il donc la refuser, quelle que fut d'ailleurs son impatience de revoir ses parents? Non, sans doute; et pour moi, quelque plaisir que j'aurais éprouvé à le revoir, j'aime bien mieux qu'il en ait agi ainsi.

Angèle avait exprimé son sentiment sur son frère avec tout l'enthousiasme de la tendresse qu'elle avait pour lui. A l'expression de physionomie de mademoiselle de Fréville on pouvait voir combien elle était heureuse d'entendre la sœur du jeune marin parler de lui aussi favorablement.

— Si ton frère est tel que tu le dépeins, répondit-elle en prenant les mains de son amie, il a un bien beau caractère.

— Puisses-tu bientôt juger par toi-même,

reprit Angèle , que le portrait est au dessous de la réalité !

— Je t'avoue , reprit Eugénie , que je le désire on ne peut plus vivement. D'abord c'est qu'il écrit fort bien , ton frère.....

— N'est-ce pas ?

— Oui, certainement : ses lettres sont remplies d'une délicatesse de sentiments qui inspire on ne peut plus d'intérêt ; ses récits respirent la bravoure , quoique cependant ils parlent à peine de lui ; ensuite...

A cet instant , madame Fromentin parut à la porte pour inviter les deux jeunes filles à descendre au salon, où quelques invités attendaient déjà. Toutes deux se hâtèrent de réparer le temps qu'elles avaient perdu dans leur conversation si intéressante pour elles , et , quelques minutes après, l'escalier qui conduisait au salon craquait légèrement sous les pas des deux amies.

XII.

Grand bonheur.

Toutes les personnes invitées étant réunies dans le salon , on ne tarda pas à passer à la salle à manger. Nous n'essaierons pas de faire la description de ce dîner : ce serait donner à nos lecteurs une répétition fort ennuyeuse de

tout ce qui a déjà été dit et écrit si longuement au sujet des réunions des personnes qui composent la classe dite *bourgeoise*. Dans toutes, en effet, on rencontre, à peu de différence près, les mêmes originaux, les mêmes types de ridicules. Nous ne nous arrêterons donc que très peu aux détails qui serviront à développer notre sujet et à peindre les caractères que nous nous sommes proposé de tracer.

Au milieu des visages des convives ébahis de la beauté du service ressortait encore celui du grand-vicaire, resplendissant d'une joie toute gastronomique, causée par la vue des mets dont la table était chargée. La physionomie du papa Fromentin rayonnait d'une joie plus humble, mais non moins vive, car la propension des deux frères pour les productions culinaires était au moins égale. Madame Fromentin ne pouvait s'empêcher de contempler avec ravissement la mine radieuse de son cher beau-frère; mais celle dont la joie était surtout grande et expansive, c'était

madame Bernard, qui, plus que jamais, nourrissait le projet d'union entre son fils et mademoiselle de Fréville : car sa bonne sœur, par une attention toute délicate, ainsi qu'elle le pensait avait eu soin de placer son cher fils auprès de la riche héritière. Dans l'épanchement de sa reconnaissance, l'heureuse mère ne tarissait pas d'éloges sur le bon goût et la somptuosité de son excellente sœur.

Loin de chercher à plaire à Eugénie par une conversation vive et spirituelle, et à l'entourer de ces soins empreints d'une gracieuse délicatesse qui plaît aux jeunes personnes, l'officier Bernard ne cessait de l'accabler du récit ennuyeux de ses prouesses dans le service militaire, et de l'énumération plus ennuyeuse encore des éloges qu'il recevait chaque jour de son colonel. Sa verve de narration se détendait d'autant mieux que le présomptueux jeune homme ne manquait pas d'interpréter en sa faveur le sourire malicieux de made-

moiselle de Fréville, qu'excitaient sa forfanterie et son orgueil.

Angèle, absorbée par de mélancoliques et profondes pensées, était étrangère à tout ce qui se disait autour d'elle.

Le dîner était parvenu à ce point où les estomacs, déjà satisfaits, laissent à chacun le loisir de se livrer à la conversation.

On commença d'abord généralement, pour payer un tribut au héros de la fête, par accabler d'éloges respectueux le bienheureux grand-vicaire, qui les recevait avec une grave indifférence, toute patriarcale, et sans cesser le jeu de sa fourchette.

— Voici un animal admirable, se disait-il en jetant un regard luxurieux sur une superbe dinde truffée qui exhalait un arôme délicieux.

Ma belle-sœur a vraiment une manière de me complaire tout à fait gracieuse et expressive.

— *Gloria tibi!* murmurait le papa Fromentin, dont les yeux suivaient la même direction que ceux de son frère!

— Mon beau-frère paraît enchanté, pensait madame Fromentin ; il ne m'oubliera pas ce soir dans ses prières.

— Mon fils est tout à fait en faveur au ministère de la guerre, s'écriait madame Bernard, de manière à être entendue de mademoiselle de Fréville ; il ne tardera pas à recevoir son brevet de capitaine ; il a un mérite si supérieur ! et alors je songerai à *l'établir*.

— Oui, mademoiselle, continuait l'officier en souriant d'un sourire estropié par un mouvement involontaire d'orgueil, je suis très bien auprès du ministre, qui a su m'apprécier, et je compte user de sa protection en faveur du fils de ma tante, qui a fait la folie de s'engager comme mousse.

— Que ce jeune homme est rempli d'une sottise vanité ! pensait Eugénie en détournant ses regards avec dédain, et sans répondre un seul mot ; oh ! j'en suis certaine, le frère de mon Angèle doit être bien différent !

Henri ! mon frère ! O Ciel ! peut-être en ce moment sa vie est-elle en danger ! pensait Angèle ; et lui !... oh ! lui, il est sauvé maintenant ! Dieu ! je vous remercie. Et des larmes de douleur et de reconnaissance glissaient ensemble sous les paupières de la pauvre enfant.

— Oui, mademoiselle, avait repris d'un ton plus élevé l'officier, à qui le silence d'Eugénie faisait croire qu'elle ne l'avait pas entendu ; oui, j'emploierai mon crédit auprès du ministre pour faire sortir de sa position humiliante le frère de ma cousine germaine, car il est vraiment honteux pour notre famille qu'elle compte parmi ses membres un simple matelot.

Oh ! si en ce moment le jeune officier n'eût été aveuglé par son excessif amour-propre, et qu'il eût compris tout ce qu'il y avait d'indignation et de mépris dans le regard que mademoiselle de Fréville lui lança, dès lors il eût cessé de chercher à lui plaire, persuadé qu'il eût été de l'inutilité de ses efforts.

— L'infâme ! pensa Angèle en pâlisant de colère ; et la force de son émotion fit expirer sur ses lèvres les timides paroles qui voulaient sortir pour venger l'insulte faite à son frère , et conséquemment à elle-même.

Mais un négociant , homme sage , éclairé , qui avait long-temps navigué pour des opérations commerciales , comprit ce qui se passait dans le cœur des deux jeunes filles , et se chargea de venger le jeune marin.

— Monsieur , dit-il d'une voix forte , en s'adressant à Ernest Bernard , si le désir de sauver votre famille de la honte de compter parmi ses membres un simple marin est le seul motif qui vous engage à user en faveur de votre cousin de votre protection auprès du ministre , vous pouvez , je pense , vous en dispenser : car , croyez-moi , il y a gloire et honneur pour vous et votre famille à être uni par les liens du sang même à un simple matelot. Ne savez-vous donc pas , monsieur , tout ce qu'il faut de courage et d'intelligence pour

suivre même dans les rangs les moins élevés la noble et belle profession de marin ? ne savez-vous donc pas tout ce qu'il faut de force d'âme pour supporter avec résignation toutes les privations auxquelles le marin est soumis ? Eh ! dites-le-moi , monsieur , à qui donnerez-vous la préférence , au simple matelot, qui passe sur mer une vie laborieuse et humble au milieu des dangers qui l'entourent sans cesse , ou à l'officier qui sur terre se livre à toutes les jouissances d'une vie oiseuse en se pavanant d'une épulette qu'il a et d'un mérite qu'il n'a pas.

Oh ! certes , en ce moment si les deux jeunes filles eussent pu suivre l'impulsion de leur cœur , avec quelle joie elles se seraient précipitées dans les bras du bon négociant, pour lui exprimer toute leur reconnaissance.

Les paroles prononcées en faveur des marins avaient été accueillies avec la plus vive approbation par tous les convives ; Ernest Bernard, confus, cherchait à s'excuser en

donnant maladroitement une interprétation différente à ses paroles, lorsque tout à coup, la porte de la salle à manger s'ouvrant avec bruit, apparut toute tremblante la vieille servante, obligée de s'appuyer contre les boiseries, pour ne pas céder à son émotion.

— Madame !... madame !... s'écria-t-elle d'une voix haletante, deux matelots !... M. Henri !...

Soudainement Angèle se leva en poussant un cri, et au même instant deux matelots se précipitèrent dans la salle à manger : l'un d'eux tomba dans ses bras, c'était son frère ; l'autre, c'était l'ex-patron de la chaloupe du vaisseau *le Scipion*.

En reconnaissant son fils, le papa Fromentin lui tendit les bras, sans toutefois se dessaisir du couteau qu'il tenait d'une main, et de la fourchette qu'il tenait de l'autre.

A la vue de son fils, madame Fromentin se sentit attendrie, et elle ne put s'empêcher de

le recevoir dans ses bras en versant des larmes de bonheur.

Jusqu'à ce moment, Jérôme Leguel s'était tenu à la porte, son chapeau à la main. C'était un contraste fort drôle que celui que formait sa position embarrassée en présence de tout ce monde, avec ses traits enjoués et audacieux. Il eût, je crois, préféré se trouver face à face de dix corsaires.

Henri, venant à lui, le prit par la main et le présenta à sa famille comme un homme qui avait généreusement exposé sa vie pour sauver la sienne. Alors la jeune Angèle, en jetant sur le vieux marin des regards où se peignait toute sa gratitude, s'approcha de lui, et, le prenant par la main, elle le conduisit à une place près du négociant, où l'on venait de disposer un nouveau couvert.

L'audacieux marin se laissait conduire comme un enfant, et se disait en lui-même, en regardant la belle jeune fille :

— Mille sabords! avec une douzaine de petits mousses comme cela à bord de chaque frégate, je préférerais le grade d'un simple marin à celui du roi de France!

XIII.

Orgueil et sottise.

Il paraîtra sans doute extraordinaire à nos lecteurs étrangers aux usages et réglemens de la marine que le jeune Fromentin, qui commandait en second le brick *l'Aigle-de-mer*, se soit présenté dans sa famille avec

l'uniforme de simple marin. Nous devons donc leur dire que ceux-là seuls qui ont obtenu un grade dans la marine de l'état ont le droit d'en porter les insignes ; un capitaine au long cours, lui-même, ne peut prendre l'uniforme d'officier de marine qu'autant qu'il est appelé à servir sur les bâtimens de l'état en qualité d'officier auxiliaire. Le brick *l'Aigle-de-mer* n'étant pas armé par l'état, tous ses officiers, qui n'occupaient aucun rang dans la marine militaire, n'avaient le droit de porter les insignes d'aucun grade ; et Henri, en débarquant comme simple timonnier du vaisseau *le Scipion*, était dans cette position, et ne pouvait conséquemment porter d'autre uniforme que celui de matelot. Mais, sous cet uniforme simple et sévère, la mâle beauté de ses traits ressortait avec plus d'éclat encore que la physionomie et la démarche hautaine de son cousin sous le brillant costume d'officier de hussards. Cette observation n'échappa pas à mademoiselle de Fréville, dont les re-

gards ne pouvaient se détacher du jeune marin.

La joie des parents de Henri ne fit qu'augmenter les bonnes dispositions des convives à la gaité. Les flacons des meilleurs vins de France coulaient à flots, au grand ravissement du patron de chaloupe, qui s'était emparé de la dinde aux truffes, qu'il *dégréait* avec la plus grande habileté, malgré les regards fulminants que lui lançait le grand vicaire.

Après le dîner, on passa au salon pour prendre le café; ensuite tout le monde se forma en cercle pour entendre les récits de Jérôme Leguel, que chacun réclamait à grandes prières : car son jeune ami, en énumérant à sa famille les qualités de son vieux camarade, avait surtout vanté sa prodigieuse faconde de bord.

C'était un spectacle curieux et intéressant que celui de cette bonne figure de matelot aux traits hardis et brunis par l'intempérie, au milieu d'une société parisienne, qui écoutait

la bouche béante les récits de ses combats, de sa gloire et de sa vie de marin, si belle et si variée. Les plus timidesse sentaient enthousiasmés à l'exposé simple et cependant bien dramatique que le brave marin fit de toutes les épisodes de la campagne du vaisseau *le Scipion*. Il inspira un intérêt d'autant plus grand qu'il prenait lui-même un plaisir extrême à s'étendre longuement sur tous les détails des événements où le jeune pilotin s'était surtout distingué; et, alors, comme Angèle pressait la main de son frère avec amour! Et Eugénie, si belle avec sa noire chevelure, dont les tresses couronnaient si gracieusement sa tête, avec ses joues légèrement colorées, ses yeux brillants et spirituels, comme elle écoutait avec intérêt, comme son cœur tressaillait au récit des grands dangers qui avaient menacé les jours du frère de son amie au combat de Navarin! Il n'était pas jusqu'à madame Fromentin elle-même qui n'éprouvât autant de plaisir à entendre cette brusque et franche

narration que si c'eût été un sermon du prédicateur le plus renommé.

— Il vaut encore mieux commander dans une église que sur un vaisseau, pensait le grand vicaire en caressant son triple menton.

— Quand bien même il y aurait les meilleurs chapons du Mans à bord des navires, se disait le papa Fromentin, jamais je ne me déciderais à hasarder un seul pied sur le pont d'aucun d'eux.

— Tout cela est mensonge, murmurait l'officier de hussards ; s'il en était ainsi, le fils de ma tante ne serait pas un simple matelot.

— Messieurs ! mademoiselle Eugénie ! s'évertuait à dire madame Bernard, désolée de ce que chacun paraissait ne faire attention ni à elle ni à son fils, tout cela est fort beau, mais ne peut cependant se comparer à l'action admirable qui a illustré mon fils à jamais.

Mais en vain l'aveugle mère provoquait-elle avec opiniâtreté à ce qu'on réclamât d'elle le récit de l'action admirable de son fils, tout le

monde se taisait, et paraissait bien plus disposé à écouter le jeune marin, prié instamment de raconter quelques particularités de ses voyages par le même négociant qui avait pris si vivement sa défense avant son arrivée.

Et, pour céder à ce désir, devenu général, Henri, avec une aisance et une modestie qui rehaussaient encore son mérite, dépeignit la scène terrible où lui et Jérôme Leguel se jetèrent successivement à la mer pour sauver le malheureux Dupuis. Chacun l'écoutait avec le plus vif intérêt ; les traits des deux jeunes filles surtout exprimaient tout ce que leur âme éprouvait d'émotion.

— Et l'action admirable de mon fils..., mademoiselle, Ernest ne vous l'a donc pas racontée?... s'empressa de dire madame Bernard aussitôt après ce récit.

— Non, madame.

— Mille sabords!... interrompit Leguel, le plus beau c'est le combat du brick...

Un regard du jeune marin arrêta aussitôt le

patron de chaloupe, que son désir de publier les hauts faits de son petit matelot allait entraîner à violer la consigne qu'il en avait reçue de ne rien dire qui pût faire soupçonner leurs rapports avec M. de Germiny.

— Par le racage du petit hunier, pensa-t-il en soupirant, le plus beau combat de corsaire qui se soit jamais vu...! être obligé d'entendre l'histoire à fond de cale sans filer quelques brasses de son câble!.. Mieux vaudrait!.. Mais non : mon petit matelot me l'a recommandé, et, mille bombes ! je veillerai au stoppeur de ma langue tant qu'il ne m'aura pas permis de la larguer en bande à cet égard ; mais alors, que le papa éternel me décapite la boussole si, lorsque je pourrai parler, je n'en attrape une soif à vider un tierçon de ce vin que ce curé qui est là avec sa trogne de moine paraissait trouver si bon à dîner. En attendant, silence et en panne.

— Monsieur le marin, oh ! de grâce, monsieur le marin, racontez-nous le combat de ce

brick, s'écriaient les deux jeunes filles, en joignant leurs mains vers le patron de chaloupe, tandis que ce dernier se grattait le front en se livrant à ses réflexions.

— Mille millions de bordées ! se voir prier par deux petites goëlettes aussi belles, et ne pouvoir leur accorder ce qu'elles me demandent !... Maudite consigne, va !... Mesdemoiselles, ce combat... c'est que, voyez-vous.... Allons, nom d'une chaloupe ! je perds entièrement la boussole, je suis décidément à la cape !

— Messieurs, mon frère, vous ne connaissez donc pas l'action admirable de mon fils ? Mademoiselle, Ernest ne vous a donc pas raconté... Oh ! mais alors il faut que je vous le dise... il est si modeste mon Ernest !... Oui, Ernest, tu as tort : tu ne devrais pas, par excès de modestie, cacher à tes parents et amis un fait connu dans toute la première division militaire et qui t'a fait tant d'honneur. Mais il appartient à une mère de mettre au jour les belles actions de son enfant, et je vais... A-

lons, Ernest, ne rougis donc pas ; il faut que tes parents, et surtout mademoiselle de Fréville, n'ignorent pas la belle conduite que tu as tenue. Figurez-vous...

— En voici une, par l'épissoir d'un gabier de misaine ! qui tient joliment à filer son câble, murmura Leguel, en introduisant une énorme chique dans sa bouche.

Par son opiniâtreté à vouloir faire connaître la belle action de son fils, madame Bernard avait effectivement réussi à piquer la curiosité. Henri, qui se rappelait la pusillanimité de son cousin dans son jeune âge, espéra que le récit de sa tante allait le convaincre qu'il l'avait mal jugé ; mais mademoiselle de Fréville avait su trop justement apprécier l'officier de hussards pour qu'elle ne soupçonnât pas que ce récit allait révéler un nouvel acte de forfanterie de sa part.

Pendant ce temps, Ernest Bernard, bouffi d'orgueil, cherchait à prendre l'attitude d'un homme modeste, menacé d'entendre en sa

présence le récit de l'un de ses exploits; cependant il ne fut pas assez maître de sa vanité pour dissimuler le sourire qu'elle imprima à ses lèvres.

— Avant tout, mademoiselle de Fréville, ajouta madame Bernard, je dois vous dire que mon fils est le modèle des officiers de son régiment. Supérieurs et inférieurs, tout le monde s'accorde à lui rendre cette justice.

— Dans tous les cas, pensa Leguel, en donnant un coup de dent au bout de bitord qu'il avait réussi à introduire dans sa bouche, ce n'est pas lui que je prendrais pour modèle, si j'étais dans l'intention de faire construire un brick ou une corvette, et que je voulusse mettre une belle tête à sa proue ou à sa poupe.

— Mais, comme vous le savez, continua madame Bernard, il y a des mauvais sujets partout. Le maréchal-des-logis-chef de l'escadron que mon fils commandait en qualité de premier lieutenant le mécontentait depuis fort long-temps; il avait à son égard

un air de fierté qu'il ne pouvait et ne devait supporter. Un jour, pour le rappeler à la bonne voie, mon Ernest, fut contraint de lui reprocher sa conduite en présence de tout l'escadron rassemblé, et, pour rendre ses remontrances plus sensibles, il reprocha à ce sous-officier de porter des galons qu'il n'avait pas mérités. Le soir même, nous venions de nous mettre à table, ce maréchal-des-logis-chef eut l'audace de se présenter chez mon fils, et l'impertinence de lui dire que, puisqu'il n'avait pas craint de l'insulter, il ne devait pas craindre de lui donner satisfaction de son insulte; et le misérable, furieux du noble dédain avec lequel mon fils lui répondit, employa les grands mots, parla de son honneur, du sang français qui coulait dans ses veines, qui lui faisait un devoir d'exiger à tout prix une juste réparation; si bien que mon fils se vit forcé de le mettre à la porte en le menaçant du conseil de guerre.

— Espèce de blanc-bec, murmura Leguel,

dont le sang bouillonnait, si c'eût été moi que tu eusses voulu faire virer de bord, je t'aurais fait sentir si mes grapins crochent bien ce qu'ils attrapent.

— Comprenez-vous cela, mademoiselle Elisa, continua madame Bernard, un sous-officier oser demander à se battre avec un officier aussi distingué que mon fils ? Oh ! j'étais furieuse ; je devins surtout hors de moi lorsque je vis le misérable, qu'Ernest repoussait violemment pour le jeter dehors, pousser son crime jusqu'à le frapper violemment sur l'épaule, en lui disant : « Monsieur, rappelez-vous que, tôt ou tard, il faudra bien que vous me fassiez raison de votre lâche insulte. » Heureusement en ce moment deux officiers, amis de mon fils, car, mademoiselle, tous les officiers sont ses amis, montaient l'escalier pour venir le voir. Il y avait des témoins ; le crime de voies de fait devenait donc patent. Il était du devoir de mon fils de porter plainte : il est trop jaloux, mon Ernest, de faire tout ce

qui peut contribuer au maintien de la discipline militaire pour y avoir manqué. Or, par suite de sa plainte, le maréchal-des-logis-chef fut traduit au conseil de guerre sous la prévention de voies de fait envers son supérieur. Jugez tous de la bonté d'âme de mon Ernest : quelque temps après sa plainte il avait reçu une lettre de la mère du misérable qui l'avait insulté, et dans laquelle, en lui demandant grâce pour son fils, elle le conjurait de ne pas priver une malheureuse mère de son fils unique. Ne pouvant résister à sa trop grande sensibilité, Ernest, appelé comme témoin devant le conseil de guerre, tout en s'exprimant avec force et éloquence contre la conduite de cet impertinent, atténua à tel point son crime par la modération de sa déposition, que l'accusation de voies de fait fut écartée ; et, grâce à lui, ce sous-officier ne fut pas condamné à mort, contrairement à l'opinion de tous les assistants.

--Et sans doute il fut entièrement acquitté? dit Henri, que ce récit avait ému au plus haut point.

— Acquitté ! y pensez-vous ? On voit bien, mon neveu, que vous n'êtes pas un chef ; autrement vous ne parleriez pas ainsi : il a été bien heureux d'en être quitte pour cinq ans de fers. Aussi, depuis ce jour, mon fils n'a cessé de recevoir des félicitations sur sa générosité et sa grandeur d'âme.

— Mille bombes ! dit Leguel à demi-voix, s'il m'était permis, pour lui exprimer mes félicitations, je lui expédierais, à l'officier de terre, un connaissement en bonne forme pour qu'il aille prendre la place de ce pauvre diable, qui m'a tout l'air d'un garçon d'honneur.

— Eh bien ! mademoiselle Elisa, ne trouvez-vous pas admirable la conduite de mon Ernest ? et vous, ma sœur ? et vous...

Mais, aussitôt la fin de ce récit, mademoiselle de Fréville s'était éloignée pour cacher ses larmes ! Pauvre mère ! malheureux jeune homme ! pensait-elle. Toutes les autres personnes gardaient le plus profond silence.

Grandement désappointée du peu de suc-

cès qu'elle venait d'obtenir, madame Bernard prit le parti de se retirer avec son fils. Lorsqu'ils furent éloignés, on se crut comme délivré d'un poids énorme, et l'on respira plus librement. Chacun se regarda sans dire un mot sur l'impression qui lui restait de ce récit; mais, dans ce langage muet, tous comprirent de quelle nature était cette impression et le motif de bienséance qui la faisait renfermer en soi.

Lorsque, par les ordres de madame Fromentin, on eut enlevé le plateau aux liqueurs, le grand-vicaire se retira, ne pensant plus que sa présence fût nécessaire. Alors les conversations particulières s'engagèrent. Leguel se mit en devoir de répéter aux parents de son jeune ami toutes les aventures de leur fils, et, malgré les jurons énergiques qui lui échappaient au milieu de ses récits, madame Fromentin se sentait toute disposée à accueillir le vieux marin avec la bienveillance que son fils avait réclamée pour lui.

Angèle, restée seule avec son amie et son

frère près d'un angle de la cheminée , se livrait à toute l'effusion de sa joie.

— Oh ! mon Henri, disait-elle en pressant de ses petites mains blanches la main brune du jeune marin , quel beau jour pour moi ! que je suis heureuse de te revoir ! J'étais bien jeune quand tu nous a quittés ; mais, crois-moi, mon ami, il ne s'est pas passé un seul jour sans que je ne pensasse à toi, un seul soir sans que je ne priasse pour toi : je t'aimais tant déjà ! Tu ne te doutais pas de tout mon bonheur lorsque nous recevions une de tes lettres : car sans cela , méchant , tu nous aurais écrit plus souvent... Mais j'ai tort de t'accuser : sans doute que les occasions ne se présentaient pas pour nous faire parvenir tes lettres..... Pourquoi cependant ne pas nous avoir prévenus de ton arrivée ? Sais-tu que c'est bien terrible ce que j'ai éprouvé lorsque tu es entré. Oh ! mon Dieu ! je n'aurais jamais cru que la joie fît tant de mal !

— Pardonne-moi , Angèle , ma bonne

sœur ; j'ai eu tort : je devais me rappeler combien tu m'aimes, et t'éviter une émotion trop forte. Mais, que veux-tu ! je me représentais votre bonheur à tous et mon ivresse à moi-même en apparaissant subitement au milieu de vous au moment où vous me croiriez encore bien éloigné de vous, et je n'ai pu résister à cette perspective de bonheur. Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, je te pardonne ; je t'avouerai même que tu as eu raison, car j'ai été bien heureuse ; peut-être ne l'eussé-je pas été autant si je t'avais attendu. Ce matin encore, j'étais si loin de l'espoir même de te revoir bientôt ! je parlais de toi avec Elisa un instant avant qu'on ne se mît à table. Oh ! je te l'avoue, Elisa n'était pas contente de toi, et trouvait fort mal que tu restasses si longtemps absent de ta famille.

— Vous aussi, mademoiselle, dit Henri en souriant et portant ses regards sur Elisa, vous aviez la bonté de vous occuper de moi ?

— Mais je crois, répondit en riant mademoiselle de Fréville, que vous n'avez pas lieu de m'en remercier, puisque, vous le voyez, c'était pour porter une accusation contre vous.

— Que je ne méritais pas, mademoiselle. Oh! croyez bien que, si de puissants motifs dans l'intérêt de mon avenir ne m'eussent engagé à m'embarquer de nouveau, je serais accouru me précipiter dans les bras de ma famille.

— Telle était la pensée d'Angèle, monsieur. Je suis donc seule coupable de vous avoir injustement accusé. Le désir que j'avais de connaître...

Elisa baissa les yeux sans achever d'exprimer sa pensée.

— Pourquoi rougis-tu et n'achèves-tu pas? dit Angèle en souriant; faut-il que je sois l'interprète de tes pensées?.... Le désir que tu avais de connaître... Allons, décidément tu ne veux pas achever? Eh bien, moi je vais le faire pour toi : le désir que tu avais de connaître le frère de ton amie est ton excuse.

N'ai-je pas deviné ? Allons, voilà que tu rougis encore davantage. Pourtant y a-t-il rien de si naturel ? (s'adressant à Henri) nous parlions si souvent de toi..... Elisa savait combien j'étais heureuse lorsque j'entendais seulement prononcer ton nom, et ce bonheur, elle avait soin de me le procurer souvent : mais cela est tout naturel. Elle connaissait toute ma joie lorsque je relisais tes lettres, et, pour l'augmenter, elle paraissait éprouver le plus grand plaisir à en entendre la lecture : mais cela n'est-il pas encore tout simple ? Et puis, vois-tu, mon Henri, lorsque je lisais cette lettre que tu as écrite quelques instants avant le combat de Navarin, et celle encore où tu nous donnais les détails de ce combat, et nous apprenais que tu avais été blessé, moi je tremblais de tous mes membres, mon cœur se resserrait au point que je ne pouvais plus respirer ; elle aussi tremblait ; à elle aussi le cœur se resserrait. Mais cela se comprend. Et puis lors

que après la lecture de ces lettres j'eus la certitude que ta vie ne courait plus aucun danger, je me précipitai dans ses bras en pleurant de cette joie si forte que les larmes peuvent seules l'exprimer. Dis-moi, mon Henri, n'était-il pas naturel qu'elle aussi pleurât en me recevant dans ses bras et en me pressant contre son cœur ?

Quelquefois notre émotion est si pleine qu'elle s'empare de tous nos organes et qu'aucune expression n'arrive pour exprimer nos pensées ; et alors c'est un seul regard ou un seul mouvement qui les découvre ; mais qu'il a d'énergie , ou ce mouvement ou ce regard , interprète d'une âme vivement frappée ! Cette peinture si naïve du puissant intérêt qu'il avait inspiré à une jeune fille qui l'aimait sans le connaître, par cela seul qu'il était le frère de son amie ; la vue de cette jeune fille , rouge et tremblante devant lui , donnèrent à Henri une de ces fortes émotions : aussi sa voix resta muette. Mais que son regard fut expressif ! Elisa le comprit , car elle baissa

de nouveau les yeux, et son sein se souleva avec force.

— Oh! continuait Angèle, Elisa, avant de te connaître, t'aimait à cause de moi, et maintenant qu'elle pourra t'apprécier, elle t'aimera pour tes excellentes qualités; et toi aussi, n'est-ce pas, tu auras beaucoup d'amitié pour elle? Si tu savais comme elle en est digne! Oh! oui, tous trois nous nous aimerons toujours : il faut nous le promettre.

Et tout en disant ces mots, Angèle s'était saisie d'une main d'Elisa et l'avait placée sur celle de son frère... Enfant qu'elle était!.... elle aimait, et d'un amour violent, et pourtant elle ne se doutait pas que chacune de ses paroles soufflait avec force sur le brasier que sa naïveté venait d'allumer. Tout à son amour de sœur, elle ne s'aperçut pas qu'en les pressant entre les deux siennes, la main de son amie et celle de son frère tremblaient; elle ne vit pas l'expression de leurs traits et ne se douta pas de ce qui se passait dans leur âme.

XIV.

Rêves et pensées.

Comment s'était passée cette nuit de ce jour où chacun prit sa part de bonheur selon qu'il y était appelé d'après les passions ou les sentiments plus ou moins véhéments qui l'agitaient ? Eh bien , nous allons le dire , malgré notre crainte de nous exposer au repro-

che que trop souvent nous sommes conduits à scruter l'âme de nos personnages lorsqu'ils se sont retirés pour donner à leur corps le repos que sa faiblesse rend nécessaire. Mais pour nous défendre de ce reproche contre ceux qui seraient tentés de nous l'adresser, nous leur demanderons si, comme nous, ils ne reconnaissent pas pour vérité incontestable que c'est alors que le corps reste dans l'inaction que l'âme se sent le plus disposée à déployer toute son activité ; nous leur demanderons si quelquefois eux-mêmes, mollement accoudés sur un divan soyeux, dans un salon faiblement éclairé par la lueur mourante d'un jour qui s'évanouit, ou bien assis sous le frais ombrage d'un berceau où le jasmin, le rosier et le chèvrefeuille confondent et leurs fleurs et leurs parfums ; soit étendus aux pieds du saule pleureur aux branches silencieusement prosternées vers le lit d'un ruisseau limpide, ils n'ont pas surpris leur âme s'élancer avec énergie, avide de se sai-

sir des pensées et des souvenirs qui tendaient à l'envahir. Nous leur demanderons encore si, comme nous, ils n'ont point remarqué que les instants où le corps s'active, où les organes agissent, sont ceux que l'âme choisit de préférence pour son temps de calme et de repos. Et alors, s'il est vrai que les pensées, ce travail de l'âme, grandissent et se multiplient généralement dans toutes les positions où le corps se repose, pourra-t-on nous reprocher de choisir toujours les heures de la nuit pour pénétrer dans toutes les sinuosités de l'âme. En ce moment où tout est silence et ténèbres autour d'elle, où rien ne la distrait, où tout vient d'elle et se rapporte à elle, ne sommes nous pas certains de nous trouver face à face avec les pensées qui expriment son véritable état. Mais si, par exemple, nous la surprenions sous un berceau de fleurs, n'aurions-nous pas à craindre de la trouver sous l'influence des sens, se réjouissant de la douceur des parfums et de la vivacité des couleurs; et peut-être

alors ces pensées nées des sens, appartenant aux sens plutôt qu'à elle-même, ne serviraient-elles qu'à déguiser son véritable état, et sans doute nous risquerions que cette âme nous restât inconnue. Mais, nous le répétons, les pensées qui naissent au milieu du silence et des ténèbres nous la découvriront à nu, parce que ces pensées, toutes d'intuition, n'appartiennent qu'à elle seule.

Ainsi donc le papa Fromentin, excellent homme, mais tout à fait matériel, se prit à penser à son fils, qu'il aimait comme un bon père, mais comme un bon père dont la volonté est nulle, l'imagination froide et toutes les affections méthodiques. Aussi à ces pensées d'amitié paternelle vint naturellement s'unir le souvenir de l'excellent dîner qu'il avait fait, et ce groupe de pensées et de souvenirs s'accrut bientôt de l'impression des récits du patron de chaloupe; mais, d'un naturel très somnolent et incapable de soutenir long-temps un tel assaut d'idées, il

s'endormit et rêva. Les rêves , avons-nous lu quelque part , sont les enfants de l'imagination. S'il en est ainsi , l'imagination du papa Fromentin était singulièrement fantasque , car elle créa un rêve bien bizarre : il est vrai que nous en connaissons peu qui ne le soient pas. Nous n'avons jamais fait un songe , nous n'avons jamais entendu le récit d'aucun qui eût le sens commun ; toutefois , à travers cette fantasmagorie burlesque des folies que l'imagination enfante dans le sommeil , il serait facile de reconnaître le fond de nos goûts et de nos passions : ces rêves sont comme un miroir qui renverrait notre image dans des proportions difformes et grotesques , mais assez ressemblantes cependant pour que nous puissions nous reconnaître. Ils sont , en un mot , la caricature des sentiments qui nous dominent et des souvenirs des choses qui nous ont le plus vivement frappés.

Or le côté faible du papa Fromentin , ou , plus logiquement , le sentiment prédominant

chez lui, était une prédilection très prononcée pour les productions culinaires; il s'était en outre endormi l'imagination encore frappée des pensées suscitées par l'arrivée de son fils, et la mémoire agitée de tout ce que le vieux matelot lui avait raconté sur la marine.

Tout cela forma la base sur laquelle s'éleva le plus beau rêve qu'il eût fait de sa vie. Leguel lui avait fait la description d'une frégate, et il rêva qu'il était transporté sur une frégate; non pas sur un de ces navires semblables à ceux que décrit si gracieusement le spirituel auteur de *la Salamandre*; ce n'était pas un de ces bâtiments à la coque élancée, aux mâts et aux vergues effilées, se jouant coquettement au milieu de vagues écumantes; il se trouvait sur un navire créé par son intelligence massive, à lui, qui n'avait jamais vu de vaisseau, c'est-à-dire un bâtiment monstrueux, dans lequel son imagination avait fait entrer un pont semblable à celui d'Austerlitz, avec ses arches et ses parapets; elle y avait

planté des mâts où les matelots montaient comme on grimpe aux mâts de cocagne. Henri en était le capitaine et Leguel le timonier ; quant à lui, ses fonctions se bornaient à s'extasier sur tout ce qu'il voyait de miraculeux. Mais voici que subitement cette imagination enfante un second navire, entièrement construit sur le même modèle que le premier. Soudain, un combat s'engage, les boulets et la mitraille pleuvent à bord. La peur le fait évanouir, et presque aussitôt une odeur exquise rappelle ses sens ; il ouvre les yeux, et quel est le comble de sa joie en voyant que les boulets ne sont autres que d'énormes pâtés de Pithiviers, et chaque grain de mitraille un ortolan rôti ! Successivement, le navire se transforme en une vaste salle de festin. Alors son fils le prend par la main, l'aide à se relever et le conduit à un siège placé directement en face d'un superbe chapon aux olives. Déjà sa main joyeuse s'est emparée du couteau avec lequel il s'apprête à découper le suc-

culent animal, lorsqu'un fantôme lui apparaît : ce fantôme c'est sa femme , tenant d'une main un calendrier où il lit en gros caractères : *Vendredi*, et de l'autre le commandement de l'Eglise : *Vendredi chair ne mangeras ni le samedi mémement*. Subitement la table s'écroule, avec elle disparaissent tous les mets dont elle est chargée. Resté seul au milieu de vastes ténèbres, le malheureux papa Fromentin pousse un cri , se frotte les yeux , et se réveille en sursaut.

Le rêve de madame Fromentin , endormie peu de temps après son mari , fut aussi en rapport avec ses penchants et les souvenirs des événements de la journée. Son imagination empreinte de dévotion la transporta dans le chœur d'une église magnifiquement ornée, où elle contemplait avec ravissement son beau-frère officiant solennellement sous les habits pontificaux. Tandis qu'elle sourit avec délices à la vue de la crosse et de la mitre , dont l'or étincelant éblouit ses yeux, son fils lui apparaît

tout à coup en costume de prêtre, foulant à ses pieds l'uniforme de marin. L'excès de son émotion la réveille aussi en sursaut; et, lorsqu'elle s'aperçoit que ce n'est qu'un songe, elle est tentée d'aller trouver dans son lit son malheureux époux pour l'accabler de tout le poids de sa mauvaise humeur.

Quant à Jérôme Leguel, il fut le premier à s'endormir et le dernier à rêver; cependant son imagination finit par s'égarer au milieu de combats, de cabarets et de bouteilles d'eau-de-vie.

Etendue sur son lit, le front gracieusement appuyé sur une de ses jolies mains, Angèle restait en contemplation devant un groupe idéal au dessus duquel planaient avec ivresse ses pensées les plus intimes. Ce groupe s'était subitement formé, dans son esprit, de la tête belle et souffrante de M. de Germiny, de la noble figure de son frère et des traits charmants de son amie, dont la physionomie enchanteuse ressortait au milieu d'eux comme

une perle fine au milieu de deux diamants ; et voici, faiblement exprimées, quelles étaient alors les pensées de cette charmante enfant : Oh ! il m'aime ! oui, j'ai bien la conviction de tout ce qu'il a d'amour pour moi ! Et moi ! oh ! moi , je l'aime comme il est impossible d'aimer. Mais quel sera donc le bonheur qui pourra se comparer au mien , lorsque , unie à lui , je pourrai effacer jusqu'aux plus légères traces des douleurs qui ont brisé son âme ! Et mon Henri, mon frère, qu'il est devenu grand et beau ! Pauvre ami ! si jeune encore et avoir couru déjà tant de dangers ! Mais le voici de retour, et il ne s'en ira pas de si tôt, car lui, si bon, pourra-t-il résister à mes prières ? Et toi, Elisa , mon excellente amie , que j'aime ton esprit et ta gaiété !...

Et soudain une autre pensée , amère , la même qui souvent la rendait rêveuse et finissait quelquefois par briser son âme si délicate , cette même pensée qui l'avait fait pâlir en présence de son amie, lorsque toutes

deux elles préparaient leur toilette pour le dîner, vint de nouveau l'assiéger et avec plus de force encore ; et alors ce groupe tout d'amour disparut ; avec lui s'évanouirent les douces illusions qu'il avait fait naître, et la pauvre enfant versa des larmes aussi amères que la pensée qui les faisait répandre. Oh ! que ne pouvait-elle en ce moment lire dans le cœur de son amie ! Si seulement elle eût pu saisir quelques unes de ses nobles pensées, le sourire du bonheur, en agitant ses lèvres, eût bientôt séché ses larmes.

Enfin je l'ai donc vu, pensait Elisa, lui que sans raison je désirais tant connaître ! Qu'il est noble et beau sous le costume de simple marin ! Que j'aime son regard lorsqu'il se repose avec tendresse sur sa sœur ! Oh ! Angèle !.... Angèle ! que tu es heureuse !.... Oui , cela est trop évident pour que je ne m'en sois pas aperçue, madame Bernard se dispose à demander ma main pour son fils, et pour me séduire elle vante sa fortune et son avenir. Eh !



que m'importe à moi les richesses, les épaulettes de cet Ernest! Serait-il général et six fois millionnaire que je n'en voudrais pas. Oh! non : car ce n'est point une haute position que je veux en me mariant, c'est une union avec un homme grand et généreux à qui je donnerais toute mon âme, toute ma vie... Et cet Ernest, à quelque dignité qu'il soit élevé, ne sera-t-il pas toujours aussi fat et aussi ridicule n'aurait-il pas toujours un aussi mauvais cœur! Car il a un mauvais cœur : ce malheureux événement que sa mère nous a raconté ne me l'a-t-il pas assez prouvé! En vain a-t-elle exposé ce récit sous le jour le plus favorable à son fils : malgré ses efforts, j'ai bien compris qu'il avait blessé au cœur un sous-officier plein d'honneur. Sans doute que, dans son désespoir, celui-ci voulut à tout prix réparation de l'insulte qu'il avait reçue. Ernest, sot, orgueilleux, lâche peut-être, pour s'en débarrasser, l'a traduit impitoyablement au conseil de guerre. Oh! la vérité de cette histoire doit être affreuse!

Non, jamais un tel homme ne sera mon mari. Je riais avant, je m'amusais de sa forfanterie et de ses ridicules; mais aujourd'hui que je le connais mieux, je le hais, il me fait horreur. Cette affreuse vérité, Henri aussi l'a comprise; ne me suis-je point aperçu de sa noble indignation pendant tout ce récit! Oh! lui, bien certainement il n'eût pas agi ainsi. Loin d'attirer une condamnation infamante sur la tête de celui qu'il aurait insulté, n'eût-il pas fait tous ses efforts pour le consoler et mériter de lui le pardon de son insulte! Et d'ailleurs, jamais Henri ne se serait abaissé à l'injure, surtout envers un homme qui n'eût pas été son égal. Qu'il me plaît donc avec sa veste ronde aux boutons de marine et son large pantalon de matelot! J'ai tressailli bien fortement lorsque je l'ai vu entrer et se précipiter dans les bras de sa sœur. Pourquoi donc cela? Je ne le connaissais cependant pas. Il est vrai que c'est le frère d'Angèle: elle m'en avait parlé si souvent!.. Et puis, ses lettres..., oh!

ce sont ses lettres qui m'ont le plus disposée en sa faveur ! Comme chacune de ses phrases exprime une belle pensée ! Oh mon Dieu ! à table je n'osais le regarder ; et pourtant , quel en était mon désir !... Aussi quelquefois mes regards ont rencontré les siens : je suis sûre qu'en ce moment je devais être bien rouge !... Mais peut-être s'en est-il aperçu... Lui-même, après le dîner , lorsque sa sœur lui rapportait tous nos entretiens, quels regards il jetait sur moi ! et comme je tremblais alors ! Et sa main, lorsqu'elle a touché la mienne..... Oh ! c'est en ce moment que j'ai senti une émotion que je n'avais jamais éprouvée. Si c'était..., oui , si c'était de l'amour... Oh ! bien certainement je l'aime : car en ce moment , où toutes mes pensées sont vers lui, comme je brûle, comme mon cœur bat avec violence ! Et lui , m'aimera-t-il ? serais-je assez heureuse pour lui plaire ?... Et pourquoi non ?... N'ai-je pas souvent entendu dire que je suis jolie ; et d'ailleurs, ne m'en suis-je pas aperçue moi-même.

Oh ! s'il m'aimait, que je serais heureuse de partager ma fortune avec lui ! Que m'importe qu'il soit simple marin ? Il abandonnera sa profession s'il le faut ; ou plutôt, non, il poursuivra cette belle carrière , si convenable à sa nature. Je ne sais, mais j'ai comme la prescience de la gloire dont il s'y couvrira. S'il m'aimait, ô Angèle, ma bonne petite amie, quel bonheur ! quel avenir pour nous ! toi l'épouse de mon oncle, et moi la femme de ton frère !.... toi ma sœur !... nos deux familles unies à jamais l'une à l'autre ! Oh ! je ne puis supporter l'excès de bonheur que me donne cette espérance ! O mon Dieu, faites donc qu'il m'aime !

L'âme du jeune marin était une de celles vigoureusement trempées qui ne temporisent pas avec leurs sentiments : la gloire les enthousiasme, le danger les grandit, un seul regard les enflamme. Jusqu'à ce jour Henri, tout entier à sa passion pour son état, et à sa tendresse pour ses parents, n'avait pas encore

aimé d'amour ; et cependant , dès ce soir même il s'avouait qu'il aimait déjà avec force. Elisa , dont il s'était d'abord contenté d'admirer la beauté , avait produit sur lui une impression d'autant plus forte qu'elle émanait d'une noble cause : car lui aussi, pendant le récit de madame Bernard , il avait surpris l'indignation sur la physionomie ordinairement si riante de mademoiselle de Fréville , et, dès ce moment, elle lui parut plus belle encore, et il se sentit entraîné vers elle : ainsi que l'on est frappé d'abord par les vives couleurs d'un beau tableau et séduit ensuite par sa touche fine et gracieuse. Et lorsque , après, Angèle lui exprima toutes ses émotions de chaque jour ; lorsqu'elle lui dit toutes ses sensations délicieuses en recevant ses lettres , sensations que son amie partageait si vivement ; lorsqu'elle lui apprit l'amitié que lui vouait cette jeune fille par cela seul qu'il était le frère de son amie , et lorsque ainsi elle lui eut fait voir toute la sensibilité de l'âme

d'Elisa, cet entraînement devint bientôt un sentiment profond : car il suffisait que ce sentiment effleurât son âme impressionnable, pour qu'il s'y creusât aussitôt de profondes racines.

Aussi, à peine retiré dans sa chambre, s'abandonna-t-il ardemment à toutes les pensées qu'il recevait de ce nouveau sentiment. En présence de ces pensées, les émotions qu'il avait éprouvées en se retrouvant au milieu de sa famille s'effacèrent, ou du moins sommeillèrent au fond de son âme.

— Je l'aime donc bien ! se dit-il, s'adressant comme un reproche, puisque pour penser à elle, pour sourire à mon imagination, qui me représente sans cesse ses traits, j'éloigne tout sentiment qui ne se rapporte pas à elle ; puisque, pour elle, je ne pense pas à mon père, lui si bon ! ni à ma mère, dont les tendres embrassements m'ont appris mon pardon ; puisque, pour m'enivrer plus librement au souvenir de sa voix enchanteresse, il sem-

ble que j'aie expulsé de mon âme celui de la voix si douce de ma sœur. — Mais si je l'aime à ce point maintenant que je ne l'ai vue qu'une fois encore, que sera-ce donc lorsque chaque jour je me consumerai au feu de ses regards, et que je savourerai le parfum de ses paroles? que sera-ce donc lorsqu'à chaque instant sa belle âme se découvrira à moi avec tous les trésors qu'elle renferme sans doute? Et que deviendrai-je avec cette puissance d'amour qui me dominera? Pourrai-je la vaincre alors qu'elle se sera emparée de tout mon être? Et, si je ne la vaincs pas, ô mon Dieu, que deviendrai-je? car je n'ai point de fortune, point de position dans le monde qui me permette d'oser aspirer à sa main; d'ailleurs, si même j'en possédais, pourrais-je espérer lui plaire? Elle, si jolie, si gracieuse, aimerait, j'en suis certain, à sourire amoureusement à la douce physionomie, aux manières sduisantes d'un amant; et est-ce à moi de faire naître ce sourire? Est-ce au milieu des événements de la

mer, est-ce aux rudes exercices du bord, que j'ai pu acquérir cette gracieuseté qui séduit d'abord les yeux pour nous aider ensuite à pénétrer jusqu'au cœur... — Mais j'ai sauvé la vie et les richesses de son oncle : lorsqu'elle l'apprendra, peut-être sa reconnaissance.... Quelle pensée ! ô Ciel ! l'amour me rendrait-il déjà insensé ? Quoi ! parce que je ne possède rien, que je ne suis rien, et que conséquemment je ne puis prétendre à sa main, parce qu'aussi je ne pourrais en être aimé d'amour, j'irais lui dire : Vous êtes immensément riche, et moi je ne le suis pas ; votre fortune, vos charmes surtout peuvent vous élever au rang le plus élevé, et moi je n'ai aucun titre à vous offrir ; je vous aime avec passion, et vous n'éprouvez pour moi que de l'indifférence : mais j'ai rendu un service important à celui qui vous tient lieu de père, et pour prix de ce service je demande, avec votre main, le partage de vos richesses, le sacrifice d'une position brillante ; j'exige que vous

vous donniez corps et âme à moi , que vous n'aimez pas. Ce serait affreux ! Loin de moi, oh ! bien loin de moi cette pensée ! Et cependant, lorsque M. de Germiny viendra , il ne manquera pas de me désigner comme celui qui commandait le brick au moment où il a sauvé ses navires, menacés de devenir la proie des pirates ; et alors , si je lui ai laissé apercevoir que je l'aime , ne sera-ce pas absolument comme si je lui avais tenu ce langage ?.. Et la pauvre enfant sans doute n'oserait me repousser , elle souffrirait , elle se sacrifierait peut-être. Oh ! non , non , cela serait trop affreux : jamais elle ne se doutera que je l'aime. Ma mère , mon père , mon Angèle , oh ! remplissez donc à vous seuls toute mon âme , et que mon amour pour cette jeune fille n'en vienne jamais troubler le bonheur !....

XV.

Propos.

— Vous voyez ce jeune homme en habit de matelot, disait-on dans toutes les rues avoisinant la demeure du jeune marin, lorsque celui-ci passait : c'est ce petit mauvais sujet de Fromentin. Il y a près de six ans qu'il fut

obligé de s'embarquer comme mousse, par suite de mauvaise conduite.

— Mais c'est un fort beau jeune homme, répondait ordinairement la personne à qui cette question était adressée ; il est vraiment fâcheux que ce soit un mauvais sujet, car, selon toute probabilité, il n'a pas changé, puisque après six ans de service il n'est encore que simple matelot.

— Cela est juste, ajoutait une troisième personne. Voyez donc à quoi sert de donner de l'éducation aux enfants lorsqu'ils n'ont pas un bon naturel.

Et cette qualification de mauvais sujet, donnée si injustement à Henri, naissait de cette facilité avec laquelle le peuple juge ordinairement sur de fausses apparences, et puis encore de cette vérité, presque passée en proverbe, dans les villes éloignées de la mer, que les enfants vicieux prennent seuls du service dans la marine. Peu de gens en effet sont capables de comprendre cette noble impul-

sion d'un enfant vers un avenir de dangers et de glorieuses aventures qui, très souvent aussi, l'entraîne sur les bâtiments de l'état. Presque tous se refusent à cette pensée qu'il est des âmes qui, jeunes et ardentes, demandent à se développer au milieu des émotions d'une vie agitée et périlleuse ; et, ne pouvant apprécier leurs généreux élans vers la gloire, ils les mettent au même niveau que les autres enfants vicieux, d'autant mieux que le point de départ dans leur carrière est le même pour tous.

Ce n'est que plus tard, lorsque déjà le génie et le courage du noble enfant lui ont acquis une position élevée, que cette opinion qui les avait d'abord condamnés commence à se désavouer elle-même, et encore ne se rétracte-t-elle pas toujours entièrement. Il aura senti la nécessité de bien se conduire, dit-on alors, et il se sera corrigé. Et si, au début de sa carrière, il trouve une mort glorieuse, le sublime enfant, soit au milieu d'un combat, soit dans une révolution des élé-

ments, voici l'oraison funèbre qui se prononce sur son souvenir ! C'était un mauvais sujet, sa mort est un bonheur pour ses parents. Cruelle erreur, proclamée par la voix injuste du peuple, qui profane alors l'époque la plus sublime de l'homme illustre ! — Car, selon nous, cet enfant qui, posant la première fois son pied sur un navire, tressaille de joie en saluant d'un regard assuré les vagues s'élevant furieuses comme pour défier son courage ; cet enfant qui s'approche fièrement d'une pièce de canon, l'examine et la caresse de ses petites mains, avec le même délire de joie dont un autre accueillerait le présent d'un jouet superbe ; cet enfant qui relève sa tête et entend avec un étonnement généreux le premier coup de canon qui frappe ses oreilles, s'abandonne avec ivresse aux échos qui le répètent majestueusement, ce mousse enfin qui s'élance tout d'abord avec hardiesse sur ces cordages vacillants, pour s'élever jusqu'à la cime des mâts, de là contemple avec une sorte d'héroïsme

cette mer si terrible , où doivent se déployer ses facultés jeunes et puissantes ; ce mousse , disons-nous , est souvent plus admirable que l'amiral activant son génie dans l'exécution d'habiles manœuvres , et exposant sa vie au milieu des combats. Car lui , outre son expérience , le prisme des honneurs l'électrise et le soutient ; mais le pauvre mousse , qu'a-t-il pour affermir ses premiers pas , pour aider sa faiblesse dans cette pénible carrière ? Rien , si ce n'est lui-même , sa persévérance et son courage ; et n'est-ce pas en cela qu'il est surtout admirable !

Console-toi donc , ô enfant que de si nobles sentiments conduisent sur les vaisseaux , console-toi de cette inique opinion qui accueille tes pénibles débuts dans une carrière que tu dois illustrer , console-toi : car un jour , peut-être , tu t'élèveras si haut que ces mêmes voix qui t'accusaient se tairont confuses devant ta gloire ; console-toi surtout si , trop jeune encore , tu dois trouver une mort héroïque avant que cette gloire ne t'ait cou-

vert de son éclat : car celui qui , pour juger , pénètre jusqu'au fond des cœurs à ton dernier moment jettera sur toi un rayon lumineux qui conduira ta jeune âme sur les degrés de son trône , au même rang que les héros dont les exploits étonnent le monde.

Et cette qualification de mauvais sujet, en parlant du jeune marin , était surtout en vigueur dans le voisinage de la maison de madame Bernard. Celle-ci l'entendait toujours avec un plaisir d'autant plus grand , que tout aussitôt elle en profitait pour faire l'éloge de son fils aux dépens de son neveu.

— Concevez-vous mon embarras ? disait-elle à qui voulait l'entendre : dans quelques jours je donne un grand dîner à mon frère le grand-vicaire de l'archevêque de Sens, ainsi qu'au général de la division, au colonel de mon fils et à une grande partie des officiers de son régiment. Et je me vois forcée d'inviter ma sœur Fromentin, et conséquemment sa famille ; je ne puis m'en dispenser, d'autant que nous étions à son

dernier dîner. Mais *le matelot*, quelle figure fera-t-il, avec sa veste de marin, au milieu de tous ses officiers si richement habillés? Oh! il est décidément impossible qu'il vienne. Si encore il prenait des habits de ville, on pourrait le placer au bout d'une table, et personne ne ferait attention à lui. Mais, sous sa veste de marin, il sauterait de suite aux yeux. — Quel est ce matelot? diraient alors les officiers. — C'est le neveu de madame Bernard, serait-on obligé de répondre. — Oh! quel tort cela ferait à mon fils! Je suis effrayée d'y penser seulement. Bien certainement le ministre l'apprendrait, et mon pauvre Ernest pourrait attendre long-temps sa nomination au grade de capitaine... Le fait est qu'il aurait gravement compromis tout un corps d'officiers en admettant à leur table un simple matelot. — Ainsi, ma sœur se fâchera si elle veut, mais il faudra que son marin se décide à quitter la veste et le chapeau ciré pour ce jour-là, s'il prétend être admis à l'honneur de manger à ma table.

Ah ! si ce n'était pour mademoiselle de Fréville, je veux être damnée s'il paraissait.

Mais ces murmures désobligeants sur le jeune marin étaient ignorés dans la maison de ses parents : l'amour et l'amitié étaient les seuls sentiments qui animaient à son égard les personnes qui l'habitaient. Cependant, quelquefois encore madame Fromentin ne pouvait s'empêcher d'adresser des reproches à son fils sur l'acte de désobéissance qui lui avait ravi toute espérance de le voir prêtre ; mais il y avait dans ces reproches une sorte de douceur inaccoutumée chez elle, qui semblait exprimer que le regret de le voir dans une position inférieure était surtout ce qui les excitait. Henri en fut surtout persuadé lorsque sa mère, tout à fait ignorante des usages et du mode d'avancement dans le corps de la marine, lui manifesta son étonnement de le voir en simple marin quoiqu'il eût écrit qu'il était embarqué en qualité de second sur un brick. Alors Henri lui fit les mêmes explica-

tions que nous avons déjà données au lecteur sur la différence entre les grades de la marine de l'état et ceux de la marine marchande. Il lui apprit aussi qu'ayant passé avec succès les examens de capitaine au long cours, il avait tout lieu d'espérer d'en recevoir bientôt le brevet ; qu'alors il ferait des démarches auprès du ministre de la marine pour être employé sur un des bâtimens de l'état en qualité d'enseigne de vaisseau auxiliaire. — Madame Fromentin parut très satisfaite de ces explications : la pieuse femme avait autant de vanité que de dévotion, et l'espoir de voir bientôt son fils officier de marine diminua sensiblement son regret de n'avoir pu le décider à entrer dans l'état ecclésiastique.

XVI.

Epanchements.

Fidèle à sa résolution , Henri s'efforçait de renfermer en lui et de cacher à tous les regards son amour pour mademoiselle de Fréville ; mais combien il souffrait de cette contrainte , qu'il s'était imposée par excès de délicatesse ! Il

fallait toute l'énergie de sa volonté pour qu'il réussît à dissimuler sa violente passion : car en vain il s'était dit, Je ne dois pas l'aimer, chaque jour il aimait davantage, et chaque jour il redoublait d'efforts pour que son amour ne se révélât pas. Il se montrait si froid et si réservé dans toutes ses relations avec mademoiselle de Fréville que sa sœur elle-même était désespérée de l'indifférence que son frère témoignait à son amie. En vain cherchait-elle à en pénétrer la cause, elle n'y pouvait réussir, et ce nouveau chagrin acheva d'abattre son âme, déjà si fortement contristée.

L'espoir d'Elisa s'élaborait, pour ainsi dire, au milieu de ses soupirs et de ses larmes : car l'indifférence du jeune marin à son égard ne lui avait pas échappé ; et, persuadée qu'elle n'était pour lui qu'un sujet d'aversion, aucune distraction n'était capable de calmer sa douleur.

Un jour où tout le monde était allé passer la journée à une charmante propriété dont

M. de Germiny avait fait l'acquisition à Auteuil, charmant village aux environs de Paris, Elisa proposa une promenade dans les nombreuses allées du jardin anglais de cette propriété. Henri, qui évitait toutes les occasions de se rapprocher d'elle, refusa avec brusquerie, et courut s'enfermer à la bibliothèque, pour ne point succomber devant elle à la force de ses pénibles émotions. Elisa s'enfuit aussitôt dans le jardin pour dévorer ses larmes.

Quelques minutes après, Angèle, seule, en proie aux pensées les plus amères, traversait rapidement une allée ombragée par de superbes acacias.

— Elisa! Elisa! se disait-elle toute en pleurs, où es-tu? Oh! il faut absolument que devant toi je mette à nu mon âme entière, pour que tu voies toutes les tortures qui la déchirent, et que tu me pardonnes... Oh! non, je ne puis résister à cette idée affreuse que tu ne m'aimes plus... Où es-tu? Elisa, où es-tu donc, que j'implore mon pardon à tes genoux?

Soudain, au moment même où elle venait de franchir un talus qui cachait l'entrée d'un bouquet de bois, des sanglots frappent ses oreilles; inquiète, elle s'avance de quelques pas, et elle aperçoit Elisa, qui, surprise, porte sur elle ses yeux baignés de larmes.

— Pourquoi ces pleurs? Angèle.

— Pourquoi ces pleurs? Elisa.

Et chacune d'elles, instantanément distraite de sa propre douleur par celle de son amie, ne songea plus qu'à la consoler.

— Oh! disait Angèle, c'est moi qui fais couler tes pleurs. Mon Dieu! que je suis coupable! Mais, va, pardonne-moi, je suis bien punie par tout ce que j'endure de souffrances.

— Que veux-tu dire? s'écria Elisa.

— Ecoute-moi, mon Elisa, ajouta Angèle en serrant les mains de son amie dans les siennes : depuis quelque temps tu as dû t'apercevoir de ma tristesse ; eh bien ! si j'étais si triste, c'est que je me sentais bien coupable envers toi.

— Tu m'effraies ; explique-toi , de grâce !

— Oh ! oui , je suis bien coupable , reprit Angèle , mais involontairement , je te le jure ; et si tu l'exiges , pour te le prouver , je te sacrifierai tout le bonheur de ma vie , mon amour enfin , qui seul me rend si coupable envers toi. Moi , jeune et sans réflexion , je ne pensais pas , en me livrant à mon penchant pour M. de Germiny , qu'en devenant son épouse je te ravissais sa fortune. Mon Dieu ! comme j'aurais caché mon amour , si la pensée me fût venue qu'il devait te dépouiller d'un riche héritage... Mais peut-être n'est-il pas trop tard. Oh ! sèche donc tes larmes , Elisa , ma bonne amie ! car j'aurai la force de lui dire que je ne l'aime pas... J'en mourrai peut-être , mais au moins j'aurai regagné ton amitié.

— Angèle , Angèle , enfant que tu es , répondit Elisa en pressant son amie contre son cœur , était-ce donc là la cause de tes larmes , et as-tu pu me la cacher aussi long-temps ?

Toutes deux étaient si émues qu'elles restèrent quelques instants sans rien dire.

— Savez-vous, Mademoiselle, reprit ensuite Elisa, en cherchant en vain à donner à ses traits une expression de sévérité, que c'est bien mal à vous de m'avoir crue capable de vous retirer mon amitié par des motifs d'intérêt? Et d'ailleurs, quel droit ai-je sur la fortune de mon oncle? En supposant même que j'en aie, en quoi sa possession pourrait-elle contribuer à mon bonheur? Ne suis-je pas assez riche par les biens immenses que m'a laissés mon père? Oh oui! ton bonheur et celui de mon oncle me sont bien plus précieux que ses richesses. Tu as eu tort, Angèle, de me juger ainsi. Crois-le, ton union avec M. de Germiny sera pour moi le comble de la joie; et ces larmes que je verse, ne les attribue pas à une cause aussi indigne de moi.

— Que chacune de tes paroles me soulage! que je suis heureuse maintenant! Mais non, je ne le suis pas : car tu as des peines que

j'ignore ; il faut qu'elles soient bien amères pour faire coulertes pleurs , toi si gaie , si folâtre !

— Tu as dit vrai , Angèle , elles sont bien amères.

— Eh bien ! confie-les-moi , Elisa. Tu le vois , j'ai bien fait de te découvrir la plaie qui rongait mon âme , car tu l'as aussitôt guérie. Toi aussi , dis-moi donc tes souffrances , et peut-être sera-t-il de même en mon pouvoir de t'en délivrer.

— Quelle différence , Angèle ! Il m'était bien facile de détruire une chimère , mais que pourrais-tu contre la réalité ?

— Si ce que tu crois réalité n'allait être aussi qu'une chimère.

— J'aimerais à le croire , si chaque jour , chaque instant ne me prouvait le contraire. Mais écoute , Angèle : quoique tu me soupçonnes bien à tort de sentiments indignes de moi , au moins m'as-tu donné une grande preuve de confiance en me découvrant tout ce que

tu ressentais. A cause de cet aveu, qui, du reste, plaide en ta faveur, je te pardonne bien volontiers.

— Que tu es bonne !

— Et, bien plus, pour ne pas rester en arrière de la confiance que tu m'as témoignée, puisque tu le veux, je vais t'avouer la source de ces larmes que tu m'as surprise à répandre... J'aime !...

— N'est-ce que pour cela ? Oh ! alors que tu as tort de te chagriner ! Mais qui donc aimes-tu ?

— J'ai tort, dis-tu ! Oh ! je comprends que tu me tiennes ce langage, toi qui aimes et qui es aimée. Mais si avec ton amour, qui, certes, ne peut être plus violent que le mien, tu n'eusses rencontré dans celui que tu aimes que froideur et répugnance ; si, à mesure que tu te fusses sentie attirée vers lui par un attrait irrésistible, tu l'eusses vu s'éloigner de toi de plus en plus sans pouvoir en comprendre le motif, je te le demande, ne souffrirais-tu pas

aussi horriblement que je souffre , ne verserais-tu pas des larmes aussi amères que les larmes que je verse ?

— Oh ! sans doute , s'il en était ainsi , je serais bien malheureuse. — Mais qui donc aimes-tu , mon Elisa , qui donc aimes-tu , que ton amour ne comble pas de bonheur ?

— Angèle , si tes douleurs , nées de la crainte injuste que ton amour pour mon tuteur n'eût altéré mon amitié pour toi , si cet amour lui-même , n'eussent entièrement absorbé ton âme , ne te serais-tu pas aperçue mille fois que celui que j'aime , c'est ton frère !

— Mon frère !...

— N'aurais-tu pas aussi remarqué qu'il me fuit , qu'il évite jusqu'à mes regards , où sans doute se trahit malgré moi cet amour qui me brûle ? N'aurais-tu pas remarqué enfin que je l'aime et qu'il me hait.

— Quoi ! Elisa , tu aimes mon frère , mon Henri !...

— Oui , je l'aime , mais lui !... lui !...

— Il ne peut te haïr, c'est impossible. Cependant je te l'avoue, j'ai remarqué aussi qu'il évite toute occasion de se rapprocher de toi. En vain j'ai cherché à en pénétrer la cause ; mais maintenant, quelle qu'elle soit, il faut que je la connaisse.

— Oh ! ne va pas lui dire que je l'aime, vois-tu ! C'est un secret que j'ai déposé dans le sein de mon amie , et qui doit rester entre elle et moi : n'est-ce pas, Angèle, tu ne trahiras pas ma confiance ? Oh ! que je meure avant qu'il ne sache que j'ai fait l'aveu de mon amour pour lui. Je souffre déjà assez qu'il se sente autant d'éloignement pour moi, et tu ne voudrais pas qu'à cette souffrance qui me brise vñt s'allier l'humiliation cruelle de savoir mes sentiments connus de celui qui me repousse si impitoyablement. Oh ! si tu m'aimes, Angèle, tu te tairas... ; j'en exige le serment.

— Oui, je me tairai, puisque c'est ta volonté ; mais, pour ton bonheur, pour le sien peut-être, enfin pour celui de tous ceux qui

vous aiment, il faut absolument que ce mystère s'explique, et je.....

— Silence ! Angèle... : j'entends quelqu'un.

Au même instant une femme de chambre parut, apportant une lettre qu'elle remit à Elisa.

— C'est de mon oncle, dit celle-ci, aussitôt qu'elle vit la suscription, dont elle reconnut l'écriture. Sans doute il nous annonce le jour de son arrivée.

Ce peu de mots suffit pour faire monter le rouge au visage d'Angèle. Elisa brisa promptement le cachet de la lettre, et lut. Son cœur battait avec force. Angèle, debout devant elle, suivait avec une sorte d'anxiété tous les mouvements de sa physionomie ; elle semblait chercher à devenir sur ses traits le contenu de la lettre. Tout à coup elle la vit pâlir et chanceler. Effrayée, elle s'élança, et la reçut dans ses bras.

— Qu'est-ce donc, Elisa ? s'écria-t-elle, en devenant aussi pâle que son amie.

Elisa ne répondit d'abord que par des flots de larmes.

— Qu'est-ce donc ? dit de nouveau Angèle, de plus en plus effrayée. Que t'apprend cette lettre ?

— Rassure-toi, dit Elisa, d'une voix entrecoupée par ses sanglots, le malheur n'est que pour moi seule.

Et du doigt elle lui indiqua l'endroit de la lettre qui l'avait si subitement et si douloureusement impressionnée. Angèle s'en saisit avidement, et lut d'une voix altérée par son émotion :

« Dans quelques jours je serai donc près
» de vous ; dans quelques jours je ne devrai
» donc plus jamais m'éloigner de tout ce
» que j'aime au monde ! Oh ! mon Dieu ,
» comme elle commence à s'embellir
» cette existence jusque alors de douleurs et
» de deuil ! Elisa , ma bonne nièce , répète
» te bien à ton amie combien je l'aime ,
» et que l'idée seule que bientôt elle se-

» ra ma femme me rend fou de bonheur. »

La lecture de ce peu de lignes avait rassuré Angèle ; elle regarda Elisa comme pour lui demander si c'était cela qui avait causé ses douleurs. Celle-ci comprit son regard.

— Continue, lui dit-elle.

Angèle lut de nouveau :

« Et toi , chère Elisa , ne pense pas que cet
» amour si puissant pour Angèle ait cependant
» porté la plus légère atteinte à la tendresse
» que j'ai pour toi : il semblerait , au contrai-
» re , que depuis elle se soit augmentée. Mon
» cœur était brisé par tout ce qu'il avait souffert , frappé d'un coup mortel par l'amour ,
» il était incapable de comprendre tout le
» charme d'un sentiment paisible , et mainte-
» nant que cet amour l'a vivifié , il secoue
» toutes ses douloureuses émotions pour ne se
» livrer qu'à des sentiments heureux ; et toi ,
» ma nièce , tu occupes une grande place dans
» ces sentiments. Mon bonheur ne me sem-
» blerait donc pas parfait s'il n'était accompa-

» gné du tien. Aussi y ai-je songé : je veux
» que tu te maries, mon enfant; et celui que
» je te destine est digne de toi. Oh ! tu l'ai-
» meras, j'en suis bien certain : car il est
» beau, brave et généreux..., et il m'a sauvé
» la vie ! Puisse le même jour de mon maria-
» ge avec Angèle voir ton union avec lui !
» Pussions-nous tous quatre nous agenouiller
» au même autel ! Puisse le même prêtre, à la
» même heure, appeler sur ces deux unions
» la bénédiction de l'Être-Suprême, et tous
» mes vœux les plus chers seront comblés. »

Angèle s'arrêta : elle avait compris ce qui dans ce passage avait dû exciter la pâleur et ensuite les larmes de son amie.

— Angèle, dit Elisa en s'emparant d'une main de son amie, qu'elle plaça successivement sur sa tête et son cœur, sens comme il bat...; et ma tête... comme elle est brûlante ! Oh ! si tu savais ce qui se passe en moi, l'idée seule de mes souffrances te tuerait. Mon amie, que je suis à plaindre !... O mon oncle ! mon oncle ! quel coup votre lettre m'a porté ! Oh ! si

comme vous le dites , et comme je le pense , vous voulez mon bonheur, qu'il ne soit plus question de ce mariage. — Ce jeune marin a sauvé vos jours : eh bien ! je lui donnerai ma fortune, s'il le faut, pour lui témoigner ma reconnaissance... Mais m'unir à lui , c'est impossible ! Je puis lui donner toute mon admiration, toute mon amitié, mais il ne peut avoir mon cœur ; je ne suis plus libre d'en disposer : car, malgré l'aversion qu'éprouve pour moi celui que j'aime , en ce moment surtout je sens combien il m'est cher, et que me forcer à m'unir à un autre que lui ce serait me condamner à mourir !

— Calme-toi, Elisa. Bien certainement que, si cette union te déplaît, M. de Germiny y renoncera.

— Mais, Angèle , ce jeune marin, il va venir sans doute avec mon oncle. Que répondrai-je lorsqu'il me le présentera, et qu'il me dira : Elisa , je lui dois la vie ; seule, tu peux m'acquitter envers lui en l'acceptant pour époux. Lui dirai-je que cette union est im-

possible parce que j'en aime un autre, et que cet autre, lui, me déteste? Oh! tu le comprends, c'est impossible. Et pourtant, si j'accepte, que deviendrai-je? Si ton frère pouvait donc m'aimer! à cause de toi, mon oncle ne me refuserait pas de m'unir à lui. Henri! Henri! pourquoi ne m'aimes-tu pas?...

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés que, simultanément, les deux jeunes filles poussèrent un grand cri, et Elisa tomba évanouie dans les bras d'Angèle... Henri venait de s'élancer d'un taillis derrière lequel il s'était tenu caché, et d'où il avait entendu presque toute la conversation des deux jeunes filles.

XVII.

Aveu.

— Elisa, tu m'aimes ! avait dit Henri, en se précipitant à ses pieds. O bonheur inespéré ! Quoi ! tu as pu penser un seul instant que je te haïssais ? J'avais donc bien réussi à cacher le sentiment contre lequel je luttais en vain !

Ouvre tes beaux yeux, Elisa, reviens à toi, et écoute l'aveu de l'amour le plus pur et le plus passionné. Oh! pardonne-moi tout ce que je t'ai fait souffrir en détournant mes regards de tes regards où j'aurais dû lire tout mon bonheur! Mais, vois-tu, je devais craindre de laisser voir mon amour sans être assuré du tien; cette crainte, la délicatesse me l'imposait. Oh! crois-le, il m'en a bien coûté de m'éloigner de toi, tandis que je n'étais heureux que près de toi. Pardonne-moi donc, Elisa, pardonne-moi, car si tu as souffert, j'ai bien souffert aussi.

— Je le savais bien, moi, s'écria Angèle d'une voix triomphante, qu'il était impossible que mon frère ne t'aimât pas.

— Si tout cela est vrai, comme j'aime à le croire, répondit Elisa, avec un accent qui témoignait de toutes les joies de son âme, pourquoi donc, Henri, votre conduite à mon égard?

— Ne m'interrogez pas, Elisa : je ne pourrais vous répondre. Avant peu de temps sans doute

tout cela s'expliquera, mais jusqu'à ce moment je dois garder le silence : car, pour vous expliquer la cause de cette froideur que j'affectais et que j'étais si loin de ressentir, je serais obligé de vous dire ce que j'ai promis de taire. Puisque vous m'aimez, Elisa, qu'il vous suffise en ce moment de savoir que moi aussi je vous aime de toutes les forces de mon âme ; et, je vous le répète, dans peu de temps tout s'expliquera, et sans doute nous serons tous au faite du bonheur.

— Mais cette lettre, Henri, cette lettre dont sans doute vous connaissez une partie....., dit Elisa en poussant un soupir.

— Cette lettre, interrompit Henri en la saisissant et la portant vivement à ses lèvres, cette lettre est ce qui m'en donne la plus grande assurance.

Et comme s'il eût craint que ces paroles et son action ne fussent trop explicatives, il ajouta :

Car dans cette lettre, votre oncle ne vous

assure-t-il pas qu'il ne désire que votre bonheur, et me refusera-t-il votre main lorsqu'il saura que ce bonheur dépend de notre union...

— Mais ce marin...

— Serait assez généreux, je le pense, pour renoncer à votre possession, s'il apprenait que vous en aimez un autre.

— Puissiez vous dire vrai Henri ! Oh ! comme chacune de vos paroles me rassure ! Il n'y a qu'un instant j'étais si malheureuse, et maintenant !... Oh ! que mon oncle arrive donc bientôt !

— Oh oui, bientôt ! pensa Angèle.

Il est nécessaire, nous le croyons, d'expliquer la présence de Henri derrière le taillis pendant la lecture de la lettre de M. de Germiny. Ainsi qu'il a été dit plus haut, après le déjeuner il s'était renfermé dans la bibliothèque. Le facteur qui avait apporté la lettre de M. de Germiny en avait remis deux autres, portant le timbre du cabinet du ministre de la marine : l'une de ces lettres était à son adresse, l'autre

portait la suscription de Jérôme Leguel. Madame Fromentin, sans doute à cause de sa curiosité, qu'excitait le timbre du ministère de la marine, avait voulu se charger de lui remettre elle-même ces deux lettres.

— C'est du ministre, avait dit Henri à sa mère lorsqu'il l'eut parcourue; il m'annonce qu'il me recevra demain à midi.

— Tu lui as donc demandé une audience, lui avait dit madame Fromentin, enchantée de ce que son fils allait être reçu par le ministre lui-même.

— Non, ma mère, avait répondu Henri; je ne comprends rien à cette lettre d'audience, accordée sans être demandée. Celle-ci à l'adresse de Leguel est sans doute aussi pour le même motif. Il est bien fâcheux qu'il ait préféré se réunir à ses camarades d'enfance que de nous accompagner à cette campagne; mais j'espère qu'il rentrera ce soir, et si son audience est aussi pour demain, il pourra s'y rendre. — Il était écrit, avait-il ajouté en riant,

que j'irais demain au ministère de la marine : car, lors même que je n'aurais pas été mandé pour une audience, mon intention était de me rendre dans les bureaux pour m'informer si je suis admis capitaine au long cours, et pour en demander le brevet dans le cas d'une réponse affirmative.

Après que sa mère se fut retirée, Henri, distrait de sa lecture, était descendu dans le jardin, cherchant à pénétrer les motifs de cette audience. S'étant dirigé machinalement vers le bois où étaient les deux jeunes filles, bientôt il avait été frappé par la voix de sa sœur et les sanglots d'Elisa; inquiet, il s'était avancé, et, protégé par un taillis qui le dérobaît à leur vue, il lui avait été facile d'entendre leur conversation et la lecture d'une partie de la lettre de M. de Germiny; et n'étant plus capable de se maîtriser au moment où il avait entendu mademoiselle de Fréville avouer au milieu de ses larmes, son amour pour lui, il s'était précipité à ses pieds.

XVIII.

Audience.

Le même soir, on était de retour à Paris. A minuit, Leguel n'était pas encore rentré. Outre l'inquiétude que lui donnait cette absence inaccoutumée, car, jusqu'à ce jour, le patron de chaloupe n'était jamais rentré plus

tard que onze heures du soir, Henri éprouvait un vif déplaisir de ne pouvoir lui remettre la lettre qui, selon toute probabilité, lui enjoignait aussi de se rendre le lendemain auprès du ministre de la marine. Enfin, ennuyé d'attendre inutilement, il se coucha; le lendemain, son premier soin en se réveillant, fut de s'informer si son vieil ami était rentré : il reçut une réponse négative. A onze heures et demie Jérôme Leguel n'ayant pas encore paru, Henri, vivement contrarié, se vit forcé de se rendre seul au ministère de la marine.

Sa lettre d'audience fut un talisman qui lui ouvrit toutes les portes jusqu'à l'antichambre du ministre, et arrivé là, il la remit à un huissier, qui l'invita à s'asseoir jusqu'à ce que son tour fût arrivé de pénétrer dans le sanctuaire de l'homme d'état, car déjà l'antichambre était remplie d'officiers supérieurs, de pairs et de députés, se disposant à solliciter, les uns pour leur propre compte, les autres pour le *népotisme*.

C'était un tableau assez singulier que cet habit de simple matelot au milieu de ces uniformes chargés de broderies et d'épaulettes à grosses torsades ; il ressortait en quelque sorte plus qu'aucun d'eux : tant il est vrai que la rareté donne seule du prix aux objets.

Après une heure d'attente , le nom de Fromentin , prononcé près de la porte du cabinet du ministre par la voix chevrotante de l'huissier introducteur, fit lever la tête du secrétaire d'état , occupé à feuilleter des papiers ; et apercevant le jeune marin , il accueillit son entrée d'un sourire de bienveillance , et tout aussitôt il dit à l'huissier :

— Introduisez de suite le marin qui porte le nom de *Leguel*...

— Monseigneur, répondit aussitôt Henri, Jérôme Leguel , absent depuis hier matin , pour des raisons majeures, n'a pu recevoir la lettre qui l'appelait auprès de votre excellence.

— J'en suis fâché , répondit le ministre ,

car j'aurais été heureux de lui apprendre moi-même une nouvelle qui doit le combler de joie. Mais alors vous voudrez bien vous en charger.

— A vos ordres, monseigneur.

L'huissier se retira.

— Monsieur, reprit le ministre, j'ai mis sous les yeux du roi le rapport que le commandant du vaisseau *le Scipion* m'a adressé sur votre belle conduite pendant le combat de Navarin, et sa majesté, pour vous donner une preuve de sa haute satisfaction, vous a décoré de la croix de la Légion d'Honneur : voici cette croix et en voici le brevet. L'une et l'autre, je les avais envoyés au préfet maritime de Toulon, qui devait lui-même vous recevoir chevalier de la Légion d'honneur ; mais il me les renvoya en me faisant savoir que vous aviez déjà quitté ce port, porteur d'un congé illimité. Présument que vous vous étiez embarqué sur un navire de commerce, j'enjoignis aux commissaires de marine des dif-

férents ports de faire les recherches nécessaires pour connaître le bâtiment dont vous faisiez partie. Fort peu de temps après, le commissaire de marine du port de Marseille m'écrivit que vous étiez inscrit sur les rôles de l'équipage du brick *l'Aigle-de-Mer*, et que ce navire venait d'appareiller. Je connaissais la destination de ce brick et je crus devoir attendre son retour en France pour vous expédier votre brevet. J'allais le faire il y a un mois, lorsqu'un rapport circonstancié du commissaire de marine m'apprit le combat glorieux du brick *l'Aigle-de-Mer*. Le même jour, une lettre de M. de Germiny me fit connaître tout ce qu'il devait à votre courage et à votre habileté. Je fus heureux, monsieur, d'avoir à m'occuper de vous obtenir une nouvelle récompense; j'allais en faire la proposition au roi, lorsque les notes des examinateurs pour le brevet de capitaine au long cours me parvinrent : celles qui vous concernaient étaient toutes en faveur de votre capacité. Alors je crus de mon devoir d'acquérir

à la marine de l'état un marin si jeune , et qui déjà cependant avait donné de grandes preuves d'un mérite supérieur ; et sur ma demande, le roi, en échange du brevet de capitaine au long cours , vous a promu au grade de lieutenant de ses vaisseaux.

Le soldat décoré par son général sur le champ de bataille peut seul se rendre compte de la joie que Henri éprouva à ces mots du ministre de la marine.

Le ministre ajouta :

— Vous voudrez bien remettre au quartier-maître Leguel cette croix d'honneur et cette lettre de nomination au grade de premier maître de manœuvre : c'est la récompense de ses bons et nombreux services.

Henri était tellement ému qu'il ne trouva pas une seule parole pour répondre au ministre , et lorsqu'il prit de ses mains les deux croix destinées à lui et à son vieil ami, des larmes de joie s'échappant de ses yeux tombèrent sur le ruban rouge qui les ornait.

— Continuez à servir ainsi, mon jeune ami, ajouta le ministre, et un jour viendra, je l'espère, où le pavillon d'amiral flottera sur votre vaisseau. Ceux qui débudent comme vous doivent devenir la gloire de la marine française.

— Merci ! merci ! Monseigneur.

Et, ivre de bonheur, Henri courut vers la maison de ses parents, serrant religieusement contre sa poitrine les papiers précieux que le ministre venait de lui remettre.

— Elisa, Angèle, pensait-il, que vous allez être heureuses !

XIX.

Invitation.

La figure du jeune marin rayonnait de joie lorsqu'il entra dans le salon. Sa tante, madame Bernard, y était depuis un quart d'heure; elle était venue faire ses invitations à ses parents pour le grand dîner qu'elle se proposait de donner en l'honneur du grand-vicaire et de l'état-major du régiment de son fils.

— Ah ! voici mon neveu , dit-elle en voyant entrer Henri.

— Bonjour, ma tante.

— Bonjour, mon neveu. Après-demain , mon neveu , je donne un grand dîner , suivi d'une brillante soirée. Vos parents et mademoiselle de Fréville ont accepté mon invitation : j'espère que vous viendrez aussi.

— Volontiers, ma tante.

— Mon neveu , il y aura un grand nombre d'officiers du régiment de mon fils.

— Tant mieux, ma tante : j'aime beaucoup les uniformes militaires.

— Son colonel y sera aussi.

— Ma tante , je serai enchanté de le connaître.

— Peut-être même le général qui commande la division....

— C'est un officier général qui s'est couvert de gloire sous l'empire , et ce sera un grand honneur pour moi de me trouver son commensal.

— Sans doute ! sans doute ! mon neveu. Ce sera une superbe réunion d'officiers supérieurs. Voici pourquoi, au moment même où vous êtes entré, je priais ma sœur de vous décider à prendre un habit de ville pour ce jour : car vous comprenez, mon neveu, qu'il ne serait pas convenable que vous parussiez au milieu de tous ces officiers avec cette veste de matelot. Votre amour-propre lui-même souffrirait trop.

— Je vous comprends, interrompit vivement Henri : ce n'est point mon amour-propre qui souffrirait, c'est le vôtre. Pardonnez-moi, ma tante, les observations que votre langage me force à vous faire ; mais, veuillez me le dire, est-ce pour moi ou pour mon habit que vous m'invitez à ce dîner ? Si c'est pour moi, j'espère que vous voudrez bien me recevoir comme je me présenterai ; si c'est pour mon habit, croyez-moi, préférez celui-ci : il ferait plus d'honneur à vous et à vos invités que cet habit de ville dont vous voulez que je me pare. Sous cet habit de ville se ca-

chent souvent bon nombre de lâches et de fripons, tandis que cette veste ne couvre ordinairement que des hommes braves et généreux.

Henri venait d'être blessé au cœur par le sot orgueil de sa tante, dont il s'était déjà plus d'une fois aperçu : aussi avait-il prononcé ces paroles avec une sorte d'indignation, et madame Bernard, confuse, se sentait fort embarrassée pour y répondre, lorsque, heureusement pour elle, la femme de chambre, qui entra pour remettre un billet à Henri, vint interrompre la conversation.

— Mille pardons, s'écria Henri en se jetant sur un chapeau aussitôt qu'il eut parcouru ce billet ; mais il faut que je sorte à l'instant : un ami réclame mes services.

Madame Bernard, ne se dissimulant pas qu'en se brouillant avec la famille Fromentin elle porterait un coup terrible à ses projets sur M^{lle} de Fréville, préféra sacrifier son amour-propre. Aussi elle dit à Henri, au moment où il ouvrait la porte du salon pour sortir :

— J'espère, mon neveu, que, malgré notre conversation, vous acceptez mon invitation pour après-demain ?

— Oui, ma tante, répondit Henri, et croyez bien que l'uniforme avec lequel je me présenterai ne pourra que vous faire honneur.

Dans tous les cas, pensa madame Bernard, il est bien sûr que je le reléguerai au bout de la table... mon cher neveu le matelot !

— J'espère, mon neveu, que, malgré notre
conversion, vous accepterez mon invitation
pour après-déjeuner ?

— Oui, ma tante, répondit Henri, et croyez
bien que l'union avec lequel je me pré-
senterai ne pourra que vous faire hon-
neur.

Dans tous les cas, pensa madame Bernard,
il est bien sûr que **XX**
de la table... mon cher neveu le matelot !

La rue des Moineaux.

Cet ami qui réclamait les services de Henri
n'était autre que Leguel lui-même, et nous
allons maintenant expliquer les motifs de son
absence, et comment il se fit qu'il eut besoin
d'avoir recours à son jeune matelot.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée des deux marins. Jérôme Leguel les avait passées en grande partie chez les liquoristes du voisinage, où il s'étudiait joyeusement à déguster les spiritueux, jugeant impartialement du degré de force de chacun d'eux ; il s'était déjà acquis une fort belle réputation dans ce genre d'expertise, lorsque, fatigué de faire servir d'aréomètre à son palais, dans un quartier où il ne pouvait faire partager ses plaisirs à aucun ami de cœur, il s'avisa de se diriger vers la rue des Moineaux, Dans cette rue était située la maison où il était né, et qui avait reçu les derniers soupirs de ses parents. Leguel espérait y découvrir quelques camarades d'enfance, qui lui donneraient des détails sur leurs derniers moments. Parvenu au milieu de la rue, il s'arrêta subitement en portant ses regards vers une maison d'un aspect fort modeste.

— C'est bien là, se dit-il, que j'ai passé les premières années de ma vie. Mille sabords !

voici bien la loge où mon père était portier.....

Et , obéissant à une idée spontanée , le patron de chaloupe pénétra dans un corridor obscur , et frappa ensuite aux carreaux d'une porte vitrée qui fermait la loge du portier.

A ce bruit , un homme paraissant du même âge que le sien , occupé laborieusement à la réparation d'une chaussure , leva subitement la tête , laissant voir un nez gigantesque superbement orné d'une paire d'énormes lunettes.

— Que demandez-vous ? s'écria-t-il d'une voix fort peu harmonieuse.

— La permission de revoir encore une fois cette loge où j'ai tiré mes premières bordées , répondit Jérôme , et où le vieux père Leguel et ma pauvre mère ont définitivement levé le lof pour le grand voyage.

Aussitôt l'artiste savetier se leva précipitamment , jetant tire-pied et chaussure , et il s'élança vers la porte , qu'il faillit briser en l'ouvrant.

— Comment, c'est toi, mon pauvre Jérôme ! toi le fils du brave Leguel, mon honorable prédécesseur ! Mais viens donc que je t'embrasse ! — Ah ça ! voyons, est-ce que tu ne reconnais pas François Besson.

— Oui, François Besson... qui.... que... avec....

— Et c'est précisément ça, le petit François Besson, à qui tu appliquais de si vigoureux coups de poing, il y a de ça une bonne trentaine d'années.

— Ah ! je commence à me rappeler.

— Parbleu ! François, le cadet des enfants du père Besson, qui tenait une boutique d'allumettes à deux pas d'ici.

— Ah ! voilà qui m'éclaire tout à fait. Comment ! c'est toi, mon petit François. Aborde donc alors que je t'embrasse encore, mille tonnerres !

— Charlotte, dit à sa femme le savetier tout ému de l'accolade, donne-moi huit sous, que je paie chopine à mon vieux camarade

d'enfance. — Et toi , Jérôme , suis-moi au cabaret , c'est ici à deux pas.

Cette invitation était trop agréable au patron de chaloupe pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter.

— Te voici donc de retour à ton pays ! lui dit le savetier après s'être emparé de son bras. Ah dame ! tu y trouveras du changement. D'abord je suis marié.....

— C'est ce dont je me suis aperçu.

— Oui , par la grâce de Dieu , je suis marié depuis plus de vingt ans... Tiens , on fit la noce précisément quelques jours avant la mort de défunte ton excellente mère.

— Pauvre vieille !.... Et as-tu des enfants ?

— Avec le secours du Ciel , j'ai une femme qui connaît son devoir , mon bon Jérôme : elle a donné le jour à neuf *moutards* , rien que ça , six filles et trois garçons.

— Je vois que le Papa éternel a béni ton mariage.

— C'est une bénédiction dont je l'aurais bien dispensé ; mais enfin, puisque ça y est, que ça y reste... Ah ! nous voici au cabaret de Michel Guérin. Te rappelles-tu le petit Michel, avec qui tu te battais si souvent. Ah dame ! il a bien prospéré, son cabaret est un des meilleurs du quartier ; il faut avouer aussi qu'il en a furieusement de l'esprit. Oh ! comme vous allez causer marine ensemble ; c'est un gaillard qui s'y connaît : on assure qu'il a fait un voyage à Bordeaux, qui a duré près d'un mois.

Effectivement, lorsque tous deux furent entrés au cabaret de Michel Guérin, celui-ci fit apporter plusieurs bouteilles de son meilleur vin pour célébrer dignement le retour du patron de chaloupe, au milieu de ses anciens camarades d'enfance. Cette manière de procéder plaisait infiniment au vieux matelot. Aussi fut-il tout disposé à raconter ses prouesses et ses aventures de mer devant un auditoire qui l'écoutait la bouche béante et les yeux tout grands ouverts ; et successivement,

chacun évoqua avec passion ses souvenirs de jeunesse, ainsi que cela arrive ordinairement aux personnes qui se sont quittées ayant encore les blonds cheveux de l'enfance, et qui se revoient avec les cheveux gris et rares de la vieillesse. Aussi quelques heures ne suffirent-elles pas pour épuiser leur verve de réminiscence; mais, forcé par l'heure avancée de retourner à la maison de son jeune ami, Jérôme Leguel, avant de s'éloigner, avait promis de venir souvent visiter ses anciens camarades et le cabaret de Michel Guérin.

— Ne manque pas de venir bientôt, lui dit le maître du cabaret; à ta première visite j'inviterai tous ceux qui t'ont connu, et nous ferons rôtir une superbe dinde.

— Et moi, ajouta François Besson, je ferai disparaître un *œil-de-bœuf* du magot de ma femme, et je me charge d'arroser la bête.

— A revoir, à revoir, mes matelots, répondit Leguel, presque ému de la cordialité avec laquelle il avait été accueilli par ses camarades

d'enfance ; les vents sont trop alisés dans vos parages pour que je ne m'abandonne pas souvent à leur cours : ainsi, disposez-vous à me voir souvent.

Et, fidèle à une promesse qu'il lui était si agréable de remplir, Leguel avait en effet entièrement déserté les laboratoires des liquoristes de son quartier, consacrant exclusivement toute sa science à déguster les liquides de Michel Guérin.

XXI.

Le Café de Paris.

Mais, pour se rendre au cabaret de Michel Guérin, Leguel traversait ordinairement le boulevard des Italiens, ce rendez-vous obligé des élégants du jour, fashionables au teint pâle et aux regards éteints, qui, le soir, dépensent

leur or et leur santé au milieu des orgies, de la débauche et du jeu, et, le matin, viennent aux alentours de Tortoni et du café de Paris promener leur oisiveté et leurs dégoûts, étalant aux regards leur corps émacié, dont les vêtements rétrécis, sortis des ateliers de Schwartz ou de Pomadère, contribuent encore à en faire ressortir la maigreur.

Le costume de marin, l'allure du vieux patron de chaloupe, sa physionomie qui exprimait si bien la franchise et le courage, sa démarche insouciant, particulière aux matelots, avec *les bras largués en bande*, comme ils le disent, c'est-à-dire se balançant en sens inverse, tout cela avait fixé l'attention de ces jeunes habitués du boulevard Italien. Aux regards que ces jeunes gens jetaient sur le patron de chaloupe, on eût dit que leur âme séchée au milieu du luxe et de la mollesse se retrempait à la vue de ce matelot, dont chaque mouvement indiquait la souplesse, la force et l'audace.

Leguel n'avait pas été sans s'apercevoir de la curiosité qu'il excitait, et plus d'une fois son cœur avait bondi à la vue d'un lorgnon braqué sur lui. Malheur à l'imprudent fashionable, si alors le matelot robuste eût cédé à son mouvement de colère! Que serait devenue la frêle charpente des membres du dandy entre ses mains vigoureuses!

Un jour où les regards et les lorgnons étaient dirigés sur lui en plus grand nombre que jamais, Leguel, perdant toute patience, s'arrêta court, d'un coup de paume de la main affermit son chapeau sur sa tête, et se disposa à demander des explications sur l'inspection journalière à laquelle il était soumis. Mais un des dandys, se détachant aussitôt, l'aborda et lui fit un profond salut, comme s'il s'adressait à un noble personnage du faubourg Saint-Germain.

— Monsieur, lui dit-il en souriant fort gracieusement, voudrait-il nous faire l'honneur

d'accepter un bol de punch au champagne ou bien à la romaine.

A cette offre, que le vieux matelot avait prise pour une mystification, ses yeux jetèrent des flammes, ses nerfs se crispèrent.

— Mille noms d'une chaloupe! s'écria-t-il tout furibond, tas de moussaillons que vous êtes, gare dessous, si vous croyez rire de moi : je vais tomber sur vous comme un chien de mer sur un banc de harengs, et attention à votre boussole.

Le fashionable trembla de tous ses membres.

— Ah! monsieur, reprit-il en donnant à ses paroles toute l'expression possible de vérité, pouvez-vous nous supposer l'intention de vous offenser? Veuillez croire, je vous prie, que mon offre n'a d'autre but que de vous prouver toute notre amitié pour les marins, et vous ne voudriez pas nous mettre au désespoir en refusant un bol au champagne.

Le front de Jérôme Leguel s'éclaircissait sensiblement.

Le même qui avait parlé continua vivement.

— Vous acceptez, n'est-ce pas? Eh bien! veuillez me suivre au café de Paris.... Mille pardon si je vous précède..... : je vais faire servir.

Mais le patron de chaloupe restait toujours à la même place, incertain de ce qu'il devait faire. D'un côté, ce langage musqué auquel il n'était pas accoutumé lui semblait être une impertinence qu'il se sentait tout disposé à châtier; de l'autre, la proposition d'un bol au vin de Champagne était assez séduisante pour retenir son bras prêt à exécuter ses menaces.

Le fashionable orateur était effectivement entré au café de Paris pour y commander le punch. Ses amis, en voyant l'indécision du marin, redoublèrent d'efforts pour le décider à accepter l'invitation qui lui avait été faite.

Eufin, ils remportèrent la victoire.

— J'y vais, s'était dit Leguel en cédant à leurs instances : car je sens qu'un bol au champagne, que je n'ai pas l'honneur de con-

naître, mais dont j'ai entendu dire tout le bien possible, ne me serait nullement désagréable; cependant malheur au grément de ces hironnelles de tamisaille, s'ils ont voulu rire aux dépens de Jérôme Leguel.

— Garçon ! garçon ! cria avec un air de triomphe le jeune homme qui avait commandé le punch, lorsqu'il vit Leguel entrant escorté par sept ou huit élégants, allons, le punch ! que l'on se dépêche ! Donnez un siège à monsieur.

Et s'adressant à Leguel :

— Veuillez, je vous prie, vous donner la peine de vous asseoir.

— Tout cela c'est de la brise au mouillage, murmurait Leguel en s'asseyant lentement sur le tabouret qui lui fut offert ; il s'agit de voir surgir le punch, sans quoi le grain va tomber.

Cependant le délicieux liquide n'était pas encore servi ; les dandys qui entouraient la table dont Leguel occupait le milieu l'accu-

blaient en vain de mille questions : ils n'obtenaient de lui que des jurons fort énergiques. Avant de fraterniser avec eux, Leguel voulait absolument voir apparaître le punch, et ses mouvements oscillatoires exprimaient son impatience. Soudain trois bols contenant le précieux liquide, portés prétentieusement par autant de garçons, vinrent orner la table de leur aspect festoyant, et embaumer l'air d'un parfum aromatisé. Alors les traits irrités du vieux matelot se détendirent comme par enchantement ; il passa sa main sur sa figure en signe de joie ; ses lèvres se placèrent en forme de sourire, et, jetant un regard de côté sur les trois vases argentés, il s'écria :

— Allons, par sainte Barbe ! je vois, mes enfants, que vous êtes de bons lurons, et que la navigation ne serait pas mauvaise avec vous. Mille sabords ! voilà ce qui s'appelle de vrais matelots.

— Pardon, Monsieur, répondit un des jeunes gens, je suis confus d'être obligé de rele-

ver une erreur qui vient de sortir de votre bouche : nous ne sommes pas matelots , nous...

Leguel partit d'un grand éclat de rire, sans toutefois se dessaisir d'un verre que l'on venait de remplir du précieux liquide.

— Cela est assez visible, que vous n'êtes pas marins. Nom d'un sabord ! dites-moi , mes garçons , ce que la marine ferait de gaillards taillés dans votre genre et affublés comme vous l'êtes... Ah ! mille tonnerres ! combien en faudrait-il de douzaines comme vous pour hisser seulement le mât de perroquet de fougue...

— Pardon , reprit le même , si je prends la liberté de vous interrompre , mais il me semblait que vous nous aviez adressé la qualification de matelots , et alors je croyais...

— Oui, certes, interrompit Leguel, je vous ai appelés mes matelots : c'est que, voyez-vous, chez nous, dans notre langage , matelot signifie un ami, un camarade, un brave garçon

qui boit sec et se bat bien ; et lorsque je vous ai appelés de braves matelots , je voulais seulement vous exprimer que vous me paraissiez de bons enfants.

— Veuillez alors m'excuser si je n'ai pas saisi de suite le fond de votre pensée, et n'en accusez que mon ignorance du langage de mer.

— Oh ! il n'y a pas de mal, allez, mon garçon ; buvons à votre santé, et qu'il n'en soit plus question..... Mille bordées ! voilà un breuvage qui ferait louvoyer le plus intrépide corsaire pendant un mois dans les mêmes parages, rien qu'avec l'espoir d'en saisir seulement un tierçon ! Voyons, que j'en avale encore un verre. Divin, par ma chaloupe ! Oh ! si ce flibustier de Rebuffa était là, comme il s'en gargariserait l'estomac, le vieux *soi-feur*.

— Ce M. Rebuffa, dit un dandy, est peut-être un de vos parents et de vos amis, et, si vous le désiriez, on enverrait un com-

missionnaire le chercher. Appelant un garçon :

— Joseph, faites venir un commissionnaire.

— Tiens bon là, mon garçon, dit aussitôt Leguel en couvrant de sa large main l'épaule de Joseph, qui se disposait à appeler vois - tu, le commissionnaire aurait une course un peu trop longue à faire. Rebuffa est un *monsieur* à peu près dans mon genre, c'est-à-dire un vieux loup de mer, et en ce moment peut-être où je bois à sa santé..., il souque un ruban d'empointure sur la grande vergue, en aspirant après l'heure du dîner pour avaler son quart de vin, car c'est un soifneur de première classe. Tu comprends donc, mon garçon, qu'il est inutile que tu appelles un commissionnaire..... Mais que cela ne nous empêche pas de redoubler, mes enfants : ce punch est si bon que vous m'excuserez si j'en bois encore un coup... Allons, à votre santé, mes pays!.....

Et par un mouvement simultané, tous les jeunes gens choquèrent leurs verres contre celui que Leguel leur présentait avec sa grosse main rouge et dure, qui contrastait singulièrement avec les leurs, si blanches et si délicates.

— Mille garcettes ! s'écria Leguel lors qu'il eut vidé son verre d'un seul trait, plus je bois de ce polisson de liquide, plus j'y prends goût. J'ai remorqué mon cadavre dans bien des endroits, et j'avoue que je n'ai jamais dégusté rien de semblable. Vive Paris ! vive mon pays, mille bombes ! car il y a moyen de s'y désaltérer agréablement... Mes enfants, voulez-vous boire à la santé de mon pays?...

— Certainement, dirent presque tous, d'autant plus volontiers que votre pays est aussi le nôtre. — De Grouville, ajouta l'un d'eux, s'adressant au voisin de droite de Leguel, emplissez donc le verre de monsieur : n'avez-vous pas remarqué qu'il est vide ?

Voici un jeune homme qui aura mon esti—

me , pensa Leguel ; il me semble qu'il parle encore mieux que les autres.

— Vous êtes né à Paris, monsieur, dit le jeune de Grouville après avoir attendu que Leguel eût vidé de rechef le verre qu'il venait de remplir. Veuillez excuser mon indiscretion : mais comment se fait-il que vous l'ayez quitté pour courir les mers ?

Tous les jeunes gens brûlaient du désir de faire raconter à Leguel quelques épisodes de sa vie de matelot , et pas un cependant jusque alors n'avait osé le lui demander, dans la crainte que cette demande ne lui déplût. Ce fut dans le but de l'amener indirectement à dire une partie de ses aventures , que cette question lui avait été adressée.

— Mon histoire, répondit-il, est toute simple. Mes parents étaient pauvres comme Job ; moi, j'aimais mieux courir sur les bords de la Seine que de travailler ; la vue seule d'un bateau me chavirait corps et âme. Mon père, qui n'avait pas les mêmes goûts que moi, me

dit un jour, dans sa colère : petit drôle, tu ferais beaucoup mieux de te faire mousse ? et comme il me gratifia en même temps d'un vigoureux soufflet , je trouvai l'avertissement si sensible, que je le pris au mot , et un mois après j'étais sur la rade de Brest.

— Et vous eûtes sans doute beaucoup de peine à vous habituer à la mer ? car , dit-on, c'est un élément terrible , continua le jeune de Grouville.

— Le fait est que, lorsqu'elle n'est pas de bonne humeur, il ne fait pas bon à plaisanter avec elle. Mais c'est égal , la gaillarde a de bons moments, et la vie qu'on passe à la parcourir n'est pas sans charmes.

— Oh ! je le crois, dit avec feu un jeune homme , qui saisissait avec avidité toutes les paroles du vieux matelot. C'est une belle chose , n'est-ce pas , qu'un navire de guerre ? Que votre vie a dû être semée de belles aventures ! Sans doute vous avez assisté à plus d'un combat ?

— Mais oui , à quelques uns, répondit Leguel , entre autres aux combats de Trafalgar et de Navarin , où ça chauffait passablement, sans compter les chasses au corsaire, qui vous donnent assez de fil à retordre... Mais il faut que je vous raconte..., si cependant ça peut vous être agréable...

— Oui , oui , racontez , dirent-ils presque tous ensemble : nous vous écouterons avec le plus grand plaisir.

— Garçon , deux bols de punch à la glace, dit le jeune de Grouville, qui avait surpris les regards de Leguel s'arrêtant tristement sur son verre vide et les bols à sec.

— Qu'est-ce que c'est que du punch à la glace? s'écria le matelot en sourcillant et grimaçant affreusement, craignant sans doute que le liquide demandé ne détruisît l'état de douce chaleur dans lequel il avait le soin d'entretenir son esprit et son corps. — Mes garçons! de la glace, ça ne me sourit pas

trop ; si vous m'en croyez , vous demanderez deux bols au rhum : c'est mon fort ça , j'aime ça , moi.

— Comme cela vous sera agréable. Alors , garçon , deux bols au rhum.

Et deux bols au rhum apparurent presque aussitôt avec leurs flammes bleuâtres et pétillantes. Leur vue excita encore la loquacité du matelot, déjà grandement provoquée par la chaleur du champagne , et il se mit joyeusement à dire quelques uns de ses hauts faits.

Tous ces jeunes gens lui prêtaient la plus grande attention. L'exposé de cette vie toute d'agitation , d'insouciance , de dangers et de gloire , fait dans un langage simple et animé, leur fit éprouver un véritable plaisir ; leurs regards éteints s'animèrent, leurs visages pâles se colorèrent, et, il faut le dire à leur louange, la chaleur du punch ne contribuait en rien à cette sorte de résurrection physique : car, cha-

que fois que Leguel avait vidé son verre, ils s'étaient contentés de porter le leur à leurs lèvres, qu'ils humectaient légèrement. Ce réveil était l'œuvre du dégourdissement de leur âme : ces âmes si jeunes, et déjà si décrépites par excès de volupté, renaissaient fortement émues par les paroles du vieux matelot; elles fussent restées froides et insensibles à la représentation de l'œuvre la plus dramatique, et elles bondissaient d'enthousiasme à ces récits sans art d'un vieux marin. C'est que là, ce n'était point ces drames mensongers, d'abord péniblement enfantés par une imagination aride et sans verve, et ensuite faussement représentés par des grimaces, des cris, des oripeaux et du fard; c'était une exposition fidèle et vraie de belles et grandes actions, faites par le héros lui-même, dont l'air de franchise et de cordialité, dont le regard plein de fougue et d'audace en attestait la vérité.

A les voir tous si animés, de pâles qu'ils

étaient, on eût dit qu'en parlant, le vieux matelot avait jeté dans leur âme une partie du feu qui brûlait la sienne.

Et puis, en l'écoutant ils étaient amenés malgré eux à comparer l'existence si pleine de cet homme prolétaire et sans instruction avec leur existence si nulle et si vide, à eux opulents, et à même de puiser à tous les trésors de la science. Et alors, pour la première fois, ils s'avouèrent leur néant; pour la première fois aussi, pressentant les jouissances d'une vie active et utile, ils se surprirent à vouloir secouer leur luxueuse indolence, en se livrant à de nobles travaux.

Mais cette velléité, ce désir instantané qui les portait vers une toute autre vie, devait s'éteindre le soir même au milieu de plaisirs bruyants et somptueux, mais sans volupté et sans charmes; et le lendemain leurs traits devaient se couvrir de nouveau d'une pâleur blafarde, et leur âme se plonger encore dans

son engourdissement habituel : car aucun d'eux n'avait conservé assez d'énergie et de force pour se soutenir dans une route si opposée à celle dans laquelle ils s'étaient déjà engagés si avant.

XXII.

Vent dessus, vent dedans.

Les dandys avaient fait faire de si abondantes libations de champagne et de rhum à Jérôme Leguel, que ce dernier, en sortant du café de Paris, naviguait vent dessus vent dedans, pour parler le franc

langage du marin , c'est-à-dire qu'il était dans un état complet d'ivresse.

— Mille sabords ! se dit-il lorsqu'il fut seul sur les boulevarts, il faut maintenant que je gouverne dans les parages de François Besson et de Michel Guérin ; je veux leur payer quelques bouteilles de ce petit vin de Champagne qui se laisse boire si facilement. Mille tonnerres ! je suis curieux de voir leurs grimaces lorsqu'ils en auront avalé quelques verres.

Et il commença sa marche, en entonnant la chanson du *Beau matelot*. Ses pas chancelants et son air aviné attirèrent bientôt tous les regards. Cela, du reste, n'est pas étonnant à Paris , où tout le monde est né badaud.

A peine avait-il fait cent pas que, le grand air augmentant son ivresse , il lui sembla que les arbres et les maisons dansaient autour de lui.

— Ah çà , mille bordées ! dit il à haute voix , est-ce que les boulevarts auraient reçu un ordre d'embarquement ?

Un instant après il trébucha et faillit tomber.

— Nom d'une garcette ! jura-t-il énergiquement , la mer est furieusement grosse , et le tangage un peu violent ! car moi, Jérôme Leguel , qui ai le pied solidement marin , c'est à peine si je puis tenir sur le pont.

L'air agissant de plus en plus sur son cerveau , il parvint à la rue de la Paix , ayant totalement perdu son bon sens.

— Par ma chaloupe ! s'écria-t-il en apercevant la colonne de la place Vendôme , je savais bien que j'étais embarqué : voilà le grand mât !... Attends , Rebuffa , mon garçon ! tiens bon un instant dans ta hune , je vais aller te donner un coup de main pour fortifier tes racages ! — Ohé de la grande hune ! ohé !

En ce moment quelques femmes passèrent près de lui. En voyant ces gesticulations et en entendant ces cris , indices certains d'un homme pleinement gris , elles s'enfuirent précipitamment.

— Des femmes à bord ! s'écria Leguel, en les voyant se sauver. — Timonnier ! attention à la barre, mon garçon, car nous sommes en danger de chavirer.

Parvenu enfin au pont de la Concorde, les eaux de la Seine, reflétant les rayons argentés d'une lune brillante, ne firent qu'accroître cette sorte de fantasmagorie produite par son ivresse. Lorsqu'il eut dépassé le pont, il cou-
doya un allumeur public qui faisait jouer la corde conductrice d'un réverbère.

— Qu'est-ce que tu tiens là, mon matelot ? lui dit Leguel : ça m'a tout l'air de l'écoute du petit hunier. Espère, espère, mon garçon ! il ne sera pas dit, mille sabords ! que Jérôme Leguel t'aura laissé seul à la besogne !

Et, malgré les cris de l'allumeur, Leguel saisit la corde de ses mains vigoureuses, et la hala de toutes ses forces.

— Hardi ! hardi ! borde à plat ! répondait-il aux cris de l'allumeur.

— Ah ça ! êtes-vous fou ? criait celui-

ci. Voulez-vous bien laisser cette corde !

— Ne mollis pas, garçon. Allons, encore un coup avant d'amarrer.

Et le vieux matelot fit si bien et tira si fort que la corde se rompit, et le réverbère se brisa en tombant sur les pavés.

— Mille bombes ! c'était de mauvais filin, dit Leguel en jetant au loin la corde, qui lui était restée dans la main.

Et il se disposa à poursuivre son chemin ; mais l'allumeur, furieux et désespéré, s'élança sur lui et le saisit au collet. Leguel était d'une force tellement herculéenne que, bien que chancelant sur ses jambes, d'un tour de bras il se dégagea du pauvre diable ; d'un autre, il lui fit faire une pirouette qui le jeta à cinq pas.

— Mousse, lui dit-il, silence à bord ! N'interromps pas la manœuvre, et cours vite au magasin général demander une écoute de rechange du petit hunier. — Allons, patine-toi lestement.

Mais ce fut au corps-de-garde le plus voisin

que l'allumeur, après s'être levé, alla s'adresser; il revint presque aussitôt avec quatre hommes et un caporal.

Leguel, toujours sous l'influence du champagne, était retourné au pont de la Concorde, et déjà il fulminait contre les statues qui le décoraient alors; indigné de les voir inactives, tandis que tout l'équipage était à la manœuvre, il les gourmandait vertement, les menaçant de coups de garcettes.

— Attends! attends! tas de *faillis-chiens*, je vais vous faire patiner en double, leur criait-il en leur montrant le poing.

— Le voici, le voici, le scélérat, le conspirateur! s'écriait en même temps l'allumeur de réverbères.

Et, furieux, il s'élança sur lui et le saisit au corps.

Surpris, Leguel se détourne; et en apercevant les soldats armés qui se disposaient à prêter main forte à l'allumeur, il les prend pour des pirates qui viennent de sauter à l'abordage.

— Branle bas de combat ! s'écrie-t-il d'une voix à effrayer trois régiments. A moi ! à moi, les enfants !

D'un bond il se dégage des bras de l'allumeur ; d'un coup de poing il renverse le caporal, qui tombe sur les baïonnettes croisées de ses soldats ; s'emparant ensuite du fusil du chef de poste, il bouscule et terrasse les quatre hommes de garde. Aux cris des troupiers , aux jurons du matelot, les badauds accourent en foule ; on se presse , on se pousse ; on crie au meurtre , à l'émeute. Les uns rient , les autres s'effraient , et cette scène ne s'apaisa qu'après que le poste entier, attiré par les clameurs, fut venu au secours de l'escouade qu'il avait détachée.

Succombant au nombre , Leguel est traîné au corps-de-garde ; on le jette alors dans un trou infect et obscur, décoré si improprement du nom de *violon*. L'air méphytique de ce sale réduit, où gisent déjà une vingtaine de filous ou de mendiants , agit en sens inverse de l'im-

pression produite par le grand air, sa tête s'appesantit, ses paupières se ferment, et il s'endort en maudissant les pirates qui l'ont fait prisonnier et jeté à fond de cale.

Or, tandis qu'il dormait, on verbalisa contre lui, sur la plainte de l'allumeur, qui tenait à ses mains les fractions du réverbère, pour servir de pièces de convictions. A cette plainte vinrent s'unir celles des hommes de garde, les uns montrant leurs meurtrissures, les autres leurs uniformes fangeux et déchirés. Si bien que, lorsque ce procès-verbal fut achevé, il ne s'agissait de rien moins pour l'infortuné patron de chaloupe que d'une plainte en délit de dégradation de monuments d'utilité publique, et de celui plus grave encore de rébellion et voies de fait envers la force armée.

Pauvre vieux matelot ! en se croyant au pouvoir des corsaires, son erreur touchait à la vérité : car l'homme qui avait verbalisé était un agent de police, et ces sortes de gens, à part le courage et l'audace, sont bien de véritables

corsaires, sans cesse à la piste de proies nouvelles ; et chacun sait s'ils s'en dessaïssent facilement lorsqu'ils les tiennent sous leurs griffes.

Le malheureux Leguel dormait encore lorsque le lendemain matin le même agent qui le soir avait verbalisé, jaloux de conduire lui-même à la préfecture de police un homme dont les méfaits promettaient une si bonne pâture à la justice, était venu faire ouvrir la porte du violon pour l'en extraire. On concevra sa stupéfaction lorsque , après maintes secousses inutiles pour le réveiller, un coup de crosse violemment appliqué sur ses jambes lui fit ouvrir les yeux.

— Levez-vous et suivez-moi, dit l'agent de police avec cet air de gracieuseté qui caractérise cette profession.

— Quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? mille sabords ! répondit Leguel en se levant subitement et se frottant les yeux.

— Venez à l'hôtel de la préfecture de police... : on vous l'apprendra !

— Ah ! ah ! est-ce que ces jeunes gens m'y attendent pour déjeuner ?... Ce sont de bons matelots, mille sabords !...

Mais à la vue des quatre soldats qui s'apprêtaient à l'escorter, Leguel comprit bientôt qu'il s'agissait de tout autre chose que d'un déjeuner. Toutefois le motif de la position critique où il se trouvait restait toujours un mystère pour lui, car il n'avait souvenir que de l'excellent punch au champagne, et nullement des suites de ses fréquentes libations. A chaque question qu'il faisait à l'agent, pour s'éclairer, celui-ci se contentait de répondre : Vous le saurez à la préfecture de police.

A la préfecture, il n'apprit rien, si ce n'est qu'on allait le déposer à la prison ! Ce fut alors, qu'au moyen de quelques pièces de monnaie sorties d'une large ceinture placée autour de son corps, ainsi qu'il est de coutume chez les marins, il fit parvenir quelques lignes à Henri, pour l'instruire de sa critique position.

Ce fut avec les plus grandes peines que celui-ci put obtenir la liberté de son vieil ami et l'annulation du procès-verbal dressé contre lui. Il fallut pour cela l'intervention du préfet de police lui-même. Ce magistrat voulut bien l'accorder en considération du titre de membre de la Légion d'honneur et du grade de maître de manoeuvre entretenu qui, la veille, avaient été conférés à Leguel en récompense de sa bravoure et de ses bons services. Le nouveau lieutenant des vaisseaux du roi paya tous les dégâts qu'il avait faits, et ses verroux s'ouvrirent.

Henri ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine grotesquement honteuse de Jérôme, lorsqu'il sortit de son cachot.

— C'est une belle conduite, que la vôtre, lui dit-il en se mordant les lèvres pour ne pas rire; sur mon âme! elle est bien digne d'un membre de la Légion d'honneur, et d'un premier maître entretenu de la marine royale.

— Que veux-tu dire , mon petit matelot !..

— Je te le répète , oui , ta conduite est indigne d'un membre de la Légion d'honneur et d'un premier maître. Hier, le ministre t'avait écrit pour que ce matin même tu recusses de ses mains les brevets de ces deux grades, et c'est moi qui les ai reçus pour toi : les voici. Allons, prends donc !...

— Quoi, il se pourrait ! Mille sabords, je suis décoré !

— Eh ! ne l'as-tu pas gagné , mon ami ?

— C'est pourquoi , mille bombes ! cela me fait tant plaisir.

— Eh bien ! mon brave Leguel , vois à quoi tu t'es exposé hier. Si le ministre apprenait ton incarcération , que dirait-il ?

— Ne me parle plus de cela, Henri : vois-tu, cela me fait trop de peine... C'est ma faute ; j'étais tellement vent dessus vent dedans que je ne me rappelle plus rien... Mais je ne boirai plus, vois-tu ! J'aime le vin, le champagne surtout... ; mais, mille bombes ! j'aime encore

mieux cette décoration, et je veux m'en rendre digne.

En disant ces mots, il porta sa croix d'honneur à ses lèvres et la baisa avec transports.

— Le brave homme ! pensait Henri.

— Et toi !... toi !... reprit Leguel.

— Moi ! répondit Henri, comprenant où tendait cette question, que rendait si expressive le jeu de physionomie du matelot, je suis encore plus largement récompensé : voici ma croix, et je suis nommé lieutenant de vaisseau.

— Voilà ce qui s'appelle savoir faire naviguer sa barque ! Vive le Roi ! mille sabords ! s'écria Leguel au comble de la joie.

Henri conduisit son vieil ami chez un célèbre tailleur ; il y commanda pour tous deux des habits d'uniforme convenables à leur nouveau grade ; et ayant obtenu la promesse du tailleur que tous ces habits seraient prêts pour le surlendemain, il se fit suivre de nouveau par Leguel chez un passementier, où il acheta tous les objets nécessaires à leur grand équipement.

Pendant le trajet pour retourner à leur domicile, Henri pria Leguel de ne point parler à sa famille de leur nouvelle position, jusqu'au moment où il lui en laisserait tout le loisir. Pour lui expliquer les motifs de cette prière, il lui rapporta les paroles de sa tante au sujet de son habit de matelot, qu'elle craignait tant de voir figurer à son grand dîner.

— Je désire, ajouta-t-il, jouir non seulement de la joie mêlée de surprise de mes parents, lorsqu'ils me verront paraître subitement sous l'uniforme de lieutenant de vaisseau, mais encore de l'étonnement merveilleux de ma tante, qui, sans doute, met déjà son esprit à la torture pour excuser la présence d'un simple matelot parmi les illustres convives. Ainsi, mon vieil ami, pardonne-moi ce qu'il y a d'enfantillage dans mon projet, et aide-moi à l'exécuter.

— Mon petit matelot, répondit Leguel, car tu seras toujours mon petit matelot, malgré tes deux belles épaulettes en or, ajouta-t-il en

pressant la main de Henri, je saurai garder le plus profond silence. Mais si, à ton tour, tu avais la chose de ne pas parler des bourrasques qui m'ont fait échouer sur les côtes de la préfecture de police...

— Monsieur le premier maître de manoeuvre, interrompit Henri avec une sévérité affectée, c'est une recommandation que vous n'aviez pas besoin de me faire.

XXIII.

Enfin arrivèrent le jour et l'heure du grand dîner de madame Bernard. Déjà le cocher d'une modeste remise qui devait conduire la famille Fromentin en ouvrait avec empressement la portière pour mériter un généreux pourboi-

re, lorsque Henri, qui était descendu de sa chambre vêtu en simple marin, supplia sa mère de partir sans lui, prenant pour prétexte une lettre qu'il avait oublié d'écrire, et dont il était indispensable qu'il ne différât pas l'envoi.

— Montez tous en voiture ! s'écria - t - il, dans un quart d'heure je vous rejoins.

Et sans attendre de réponse, il courut à sa chambre.

Un instant après, il entendit le bruit de la voiture qui s'éloignait.

Au moment où il entra dans sa chambre, Leguel était *orientalement* étendu sur un divan, savourant avec délices la fumée tiède et parfumée d'un précieux tabac de contrebande, et caressant l'idée de se présenter à ses vieux amis de la rue des Moineaux décoré des insignes de sa nouvelle dignité.

— Maintenant, lui cria Henri, libre à toi d'endosser ta grande tenue, mon brave Leguel.

Et il sonna la vieille Julie.

— Allez de suite chercher un cabriolet, lui dit-il.

Un quart d'heure après, la vieille Julie, immobile sur le seuil de la porte, et muette de satisfaction, regardait avec des yeux tout émerveillés son jeune maître qui montait dans le cabriolet, revêtu de l'élégant habit bleu de lieutenant de vaisseau, dont les revers écarlates faisaient richement ressortir les gracieuses broderies des manches et du collet, et les épaulettes à torsades d'or qui couvraient ses épaules.

Henri souriait de l'étonnement de sa vieille bonne, qui ne pouvait en croire ses yeux, surtout lorsqu'au même instant Jérôme Leguel, tout disposé à sortir, apparut paré de l'uniforme de premier sous-officier de la marine de l'état.

En apercevant la croix d'honneur et les épaulettes de *son petit matelot*, Leguel ne put retenir une larme de joie qui glissa à travers ses paupières.

—Mille sabords ! se dit-il en s'abandonnant à un sentiment de noble orgueil , c'est pourtant moi qui , le premier , lui ai appris le nom des manœuvres !

Aux regards du vieux marin Henri comprit ce qui se passait en lui ; profondément ému , il lui tendit sa main , que celui-ci pressa avec affection. — Presque aussitôt le cabriolet partit rapidement , et Leguel se dirigea vers la rue des Moineaux.

Elle fut inexprimable la joie que ressentit madame Bernard , lorsqu'en allant recevoir la famille de sa sœur , elle n'aperçut pas Henri parmi elle.

Serais-je assez heureuse , pensa-t-elle , pour n'avoir pas à supporter l'insipide présence de ce maudit matelot.

Et , pour s'assurer de ce qu'elle devait craindre ou espérer , elle dit à madame Fromentin en prenant un ton larimoyant :

— Mon Dieu ! ma sœur , est-ce que ton fils ne viendra pas ? Serait-il fâché des paroles

que mon amour pour les convenances m'avait entraînée à lui dire, bien malgré moi ; j'en serais vraiment au désespoir, car j'étais si éloignée de vouloir le blesser !

Madame Fromentin lui ayant donné l'assurance que son fils n'était nullement fâché, et qu'il serait arrivé dans un quart d'heure au plus tard, celle-ci fit une légère grimace, tout en assurant sa sœur de la grande joie qu'elle en ressentait.

O mon Dieu ! pensa-t-elle, si avant d'arriver il pouvait se démettre un bras ou une jambe, quel service il me rendrait !

On annonça successivement le colonel du régiment d'Ernest, le grand-vicaire, plusieurs officiers de tous grades, et enfin le lieutenant-général lui-même, commandant la première division militaire. Chaque fois que le domestique annonçait un personnage important, madame Bernard s'empressait d'aller le recevoir, en affectant ce langage doucereux et

patelin , si insupportable chez les gens enrichis , qui se persuadent que ce ridicule leur donne un air de bonne société.

— Ah mon Dieu ! mon Dieu ! pensa-t-elle à la vue de ses convives réunis au salon , que deviendrais-je si on allait annoncer cet insipide matelot !... Son arrivée serait bien moins remarquée si l'on était à table... Je vais faire passer à la salle à manger.

Au même instant , les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent , un domestique annonça : Monsieur *le lieutenant de vaisseau Henri Fromentin*.

A ce nom , toutes les personnes intéressées à l'entendre levèrent spontanément la tête. Nous ne pourrions trouver d'expression assez forte pour rendre l'étonnement de chacun en voyant Henri , le simple marin , sous le bel uniforme d'officier de marine , et la croix d'honneur briller sur sa poitrine.

Les deux jeunes filles , pâles d'émotion ,

ne purent retenir un cri, et par un mouvement mutuel elles se serrèrent fortement la main.

Madame Fromentin, qui venait de se lever, tomba sur les genoux du lieutenant-général.

Le papa Fromentin, occupé près de la cheminée à remonter sa montre, pour se donner une contenance, la laissa tomber dans les cendres.

Le grand-vicaire, dont l'abdomen attestait un usage abondant des productions culinaires les plus nourrissantes, resta court au milieu de ses arguments pour démontrer les avantages spirituels du jeûne et de la pénitence.

Madame Bernard et son fils se frottèrent les yeux à plusieurs reprises, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas le jouet d'une hallucination.

Quant aux autres personnes pour lesquelles cette scène ne pouvait avoir rien d'extraordinaire, elles se contentèrent de remarquer l'air

noble de cet officier si jeune et cependant déjà revêtu d'un grade supérieur.

Henri s'avança vers sa tante, et, la saluant respectueusement, il lui dit bas à l'oreille :

— Je vous avais promis de me présenter avec un habit qui flatterait votre amour-propre vous voyez que j'ai tenu parole.

— Henri ! Henri ! est-ce bien une réalité, dirent les deux jeunes filles lorsqu'il s'approcha d'elles.

Un regard du jeune lieutenant de vaisseau leur donna à comprendre que tout était vrai dans cette scène.

— Mon Elisa, dit-il bas à mademoiselle de Fréville, c'est pour toi surtout que je suis heureux !

— L'état ecclésiastique est un fort bel état, ma femme l'assure, et je ne dis pas le contraire, murmurait le papa Fromentin ; mais en ce moment, l'état de marin me paraît assez convenable...

Revenue des premières impressions de sa

grande stupéfaction , madame Bernard rejoignit Henri , qui venait de s'approcher de sa mère.

— Ah ça , mon cher neveu , lui dit-elle , est-ce une plaisanterie ?

— Non , ma tante , et lorsque avant-hier vous me pressiez de changer d'habit pour assister à votre dîner , j'avais déjà reçu ma lettre de nomination au grade de lieutenant de vaisseau.

Sans attendre de nouvelles explications , madame Bernard , obéissant au sentiment de vanité , qui chez elle dominait tous les autres , prit *son cher neveu* par la main pour le présenter aux membres les plus influents de sa réunion.

— Général , je vous présente mon cher neveu , lieutenant des vaisseaux du roi ; colonel .. commandant... , Messieurs , j'ai l'honneur de vous présenter un de nos officiers distingués de la marine : c'est mon neveu , le cousin germain de mon fils.

— Ernest, dit-elle bien bas à son fils en passant près de lui à table, tu feras placer ton cousin près de ton colonel. Et ne va pas oublier surtout d'offrir ton bras à mademoiselle de Fréville lorsqu'on passera à la salle à manger.

Presque au même instant, un domestique vint dire à madame Bernard que l'on était servi. Sur un nouveau signe de sa mère, l'officier de hussards se précipita vers Elisa et prit son bras, que la jeune fille ne put refuser ; mais un regard qu'elle jeta sur Henri sembla lui dire : C'est toi seul que j'aime.

XXIV.

Pardon.

On venait de quitter la salle à manger pour retourner au salon , lorsqu'un homme s'y précipita sans attendre qu'on l'annonçât.

— Ciel ! mon oncle ! s'écria Elisa.

Et elle vola dans ses bras.

Si Angèle n'eût consulté que son cœur, peut-être s'y fût-elle jetée encore avant son amie.

Les traits de M. de Germiny car c'était bien lui, resplendissaient de joie, mais de cette joie d'une âme qui s'empare d'un bonheur qu'elle a long-temps rêvé.

Madame Bernard s'était empressée d'accourir à lui.

— Mille pardons, lui dit monsieur de Germiny, si je me présente chez vous dans un moment si peu opportun. J'arrive de Marseille à l'instant; en descendant chez madame votre sœur, j'ai appris que sa famille et ma nièce dînaient chez vous, et ne pouvant attendre plus long-temps pour satisfaire ma vive impatience de revoir tout ce qui m'est cher au monde, j'ai pris la liberté de venir vous interrompre, comptant d'ailleurs sur votre excessive indulgence.

— Et vous avez parfaitement fait, monsieur. Votre visite en ce moment est un honneur et

un plaisir que j'étais loin d'espérer... Elle sera sans doute aussi agréable à mon fils qu'à moi., car il soupirait hier après votre arrivée. N'est-ce pas, Ernest ?

— Oh oui ! ma mère.

Madame Bernard ajouta :

— Permettez-moi, monsieur, de vous présenter mon neveu... Avancez donc Henri. Comme vous le voyez, il est lieutenant des vaisseaux du roi et chevalier de la Légion d'honneur. Je ne crois pas que vous l'ayez encore vu mon cher neveu.

— Pardonnez-moi, madame, répondit monsieur de Germiny en serrant affectueusement la main du jeune officier de marine, j'ai déjà eu le bonheur de me rencontrer avec monsieur.....

— Ils se connaissent, pensa Elisa, toute tremblante..... Quelle idée !... Oh ! ce serait trop de bonheur à la fois.

Tandis que les parents d'Angèle et le grand-vicaire venaient à monsieur de Germiny

pour lui exprimer leur joie de son arrivée, celui-ci trouva un moment favorable pour presser la main de la jeune fille.

— Oh ! il m'aime toujours, pensa Angèle : je serai donc à lui pour la vie !

L'entrée de M. Germiny, en fixant tous les regards sur lui, avait suspendu toutes les conversations. Quelques personnes parmi les convives connaissaient ses dernières aventures, où il avait failli perdre sa fortune et sa vie, et chacune d'elles se mit à en dire ce qu'elle en savait. Cela suffit pour que tous les officiers, avides de détails où il s'agissait de gloire et de dangers, manifestassent le désir d'entendre quelques particularités du combat de *l'Aigle-de-mer*, de la bouche même de celui qui y avait joué un si grand rôle.

Le général, brave militaire, souriant à la noble effervescence des plus jeunes officiers, s'approcha de M. de Germiny.

— Monsieur lui dit-il, avec cette franchise pleine d'aisance si naturelle aux vieux

soldats de la grande armée , pardonnez-moi la demande indiscrete que je vais vous faire. Vous voyez ces jeunes officiers , ils brûlent tous d'entendre de vous-même le récit de ce combat contre les pirates , dont vous avez failli devenir la victime : ce désir est bien louable ; je vous demande en grâce de le récompenser en le satisfaisant.

— Général, répondit monsieur de Germiny, il m'est d'autant plus agréable de souscrire à votre demande que je m'emparerai toujours avec joie des occasions d'exprimer mon admiration pour le génie et le courage du jeune héros qui m'a sauvé la vie.

Et le combat de *l'Aigle-de-mer* contre les deux pirates *l'el Nar* *l'el Djezair* fut raconté avec tous ses détails. La voix émue de monsieur de Germiny ne fit qu'accroître l'impression que ce récit produisait.

— C'est admirable ! s'écrièrent quelques officiers pleins d'enthousiasme. Quel grand courage ! quel beau génie ! Que nous se-

rions heureux de connaître ce jeune homme.

— Il deviendra un illustre marin, ajouta le général, qui partageait lui-même l'enthousiasme des jeunes officiers. Ce serait une noble acquisition que sa majesté ferait pour la marine de l'état en l'admettant parmi ses officiers.

— C'est ce qu'elle a déjà fait, reprit monsieur de Germiny. Le ministre m'avait écrit qu'il allait demander pour lui au roi le grade de lieutenant de vaisseau, et il n'y a qu'un instant, je viens d'acquérir la certitude que sa majesté a accueilli cette demande.

S'adressant ensuite aux autres officiers :

Quant à vous, messieurs, le bonheur que vous désirez tous de connaître le capitaine de *l'Aigle-de-mer*, vous le possédez, car ce jeune marin a qui je dois ma fortune, ma vie, est devant vous.

— Je ne m'étais donc pas trompée, pensa Elisa. Oh ! mon Dieu, puisque vous me don-

nez tant de bonheur, donnez-moi aussi assez de force pour le supporter !

Nous ne chercherons pas à dépeindre ce moment de triomphe pour le jeune Henri : il ne se trouvera pas un seul lecteur dont l'imagination ne lui en retrace un véritable tableau.

Impatient de se trouver seul avec ceux qui l'intéressaient le plus, M. de Germiny en hâta le moment : il prit pour prétexte le besoin de repos. Madame Fromentin le comprit, et bientôt ils se retirèrent tous. En quelques minutes une voiture les conduisit à la maison de la rue Saint-Maur.

— Eh bien, Elisa, lui dit en souriant son oncle, lorsqu'ils y furent arrivés, car aux regards des deux amants il s'était aperçu de leur amour, veux-tu m'aider à m'acquitter de ma reconnaissance en prenant pour époux le frère de ton amie?... Et vous, Henri, voulez-vous augmenter encore ma félicité en acceptant la main de ma nièce comme un témoignage de ma gratitude?...

A ces mots, la joie étouffa leur voix : ni l'un ni l'autre ne purent répondre.

— J'accepte pour eux, moi, s'écria Angèle en enlaçant leurs mains l'une dans l'autre.

— Vous comprenez maintenant, Henri, continua M. de Germiny, pourquoi j'ai exigé que vous n'apprissiez pas à votre famille notre rencontre sur mer : j'espérais qu'Elisa vous aimerait avant qu'elle apprît qu'elle vous était destinée.

S'adressant à Angèle, il continua :

— Et vous, Angèle, que dois-je espérer ? Acceptez-vous aussi ma main ?

Ce fut au tour de la pauvre enfant de ne pouvoir parler ; elle rougit et baissa les yeux.

— Ah ! je te rends le même service, dit aussitôt Elisa : j'accepte aussi pour toi.

Et, à son exemple, elle mit la main d'Angèle dans celle de son oncle.

— Ainsi, reprit M. de Germiny, les deux

mariages se célébreront le même jour, et ce jour sera le moins éloigné possible.

Se tournant vers monsieur et madame Fromentin :

— Y donnez-vous votre assentiment ?

— Ah ! monsieur, vous le voyez , je suis tout abattue par tant d'émotions , répondit madame Fromentin. Je doute encore de la réalité de tout ce qui m'arrive d'heureux aujourd'hui.

En ce moment Henri leva les yeux ; ils se rencontrèrent avec ceux de sa mère , humides de larmes.

— Ma mère!... s'écria-t-il.

— Viens , mon fils , viens dans mes bras ! lui répondit madame Fromentin, qui ne pouvait plus retenir ses larmes. Tu as retrouvé le cœur de ta mère. Moi seule étais coupable ; je méconnaissais la voix de Dieu, qui sans doute te destine à de grandes choses.

— Ma mère!... ah ! ma mère, voilà ma plus belle récompense !

— Je savais bien, moi, que mon fils deviendrait quelque chose, murmura le papa Fromentin, bien bas toutefois, pour que sa femme ne l'entendît pas : aussi, lorsqu'il a voulu entrer dans la marine, je n'ai pas dit le contraire.

XXV.

Déception.

Quelques jours après le retour de M. de Germiny, madame Bernard, descendant précipitamment de sa voiture, courut furieuse dans son salon, dont elle poussa violemment les portes; et, sans prendre le soin de se débar-

rasser de son châle et de son chapeau, elle se jeta sur un sofa, s'abandonnant aux invectives les plus grossières contre sa sœur et M. de Germiny. Son fils entra quelques instants après.

— Eh bien, ma mère, quelle réponse? lui dit-il.

— Ce M. de Germiny est un sot, et ta tante une hypocrite dévote, répondit madame Bernard, de plus en plus hors d'elle-même.

— Comment! ma mère, est-ce que vous auriez essuyé un refus?

— Oui, mon fils, on m'a refusé net la main de cette pie-grièche d'Elisa!... En vain ai-je assuré qu'avant peu de jours tu recevrais un brevet de capitaine; en vain ai-je dit que dans le contrat de mariage je t'assurerais une rente de trente mille francs: tout cela n'a rien fait; et lorsque j'ai ajouté que je venais de faire en ton nom l'acquisition du château de Saint-Just, ce qui désormais te donnait le droit d'en porter le nom, j'ai vu l'oncle de cette belle Elisa sou-

rire avec dédain , comme si le nom de Bernard de Saint-Just ne valait pas celui de Germiny.

— Avoir refusé ma main !... Il faut alors , ma mère , que des causes extraordinaires...

— Oh ! sans doute , bien extraordinaires , interrompit madame Bernard , incompréhensibles même. — Sais-tu quel est celui que l'on te préfère ?... C'est ton cousin... , oui , ton cousin le mat... , le marin !

— Il se pourrait !... Je supposais un meilleur goût à mademoiselle de Fréville. J'avais cru m'apercevoir qu'elle m'avait distingué , et j'étais loin...

— Ils s'aiment à la folie , m'a dit son oncle , interrompit de nouveau madame Bernard , et il s'estime fort heureux , a-t-il ajouté , que le même acte qui témoigne sa reconnaissance envers son libérateur assure le bonheur de sa pupille , comme si le ministre ne s'était pas chargé de le récompenser plus que suffisamment en en faisant un lieutenant de vaisseau , de sim-

ple matelot qu'il était. Et cette petite sotte d'Elisa qui se figure être heureuse avec un marin qui n'a pas le sou... Si elle n'était pas si ignorante, elle saurait que ces gens-là sont brutaux, sans aucune espèce de sensibilité. — Oh ! tu as bien raison, mon fils, je lui aurais cru un meilleur goût. Mais ce qui me rend surtout furieuse, et ce qui surtout va aussi t'étonner, c'est le mariage de M. de Germiny lui-même avec Angèle, cette petite imbécille qui ne sait pas dire deux mots en société.

— Vous me surprenez, ma mère!... Ils ont donc perdu la tête?...

— Oui, M. de Germiny, en m'annonçant le mariage de sa nièce avec le marin, a eu l'excessive bonté de me faire part de son union avec Angèle. Oh ! s'il a cru m'apprendre une nouvelle agréable, il a dû s'apercevoir combien il s'était trompé, car j'étais toute pâle de dépit ; et tout cela, j'en suis persuadée, n'est que le résultat de l'hypocrisie de ta tante. Elle a si bien dirigé ses batteries qu'elle a introduit

dans sa famille toute la fortune de l'oncle et toutes les richesses de la nièce. Eh bien, qui s'en serait douté, avec ses lamentations sur le refus de son fils d'entrer dans les ordres. Ah! si aujourd'hui on lui mettait la crosse en main et la mitre en tête, je crois qu'elle appellerait bien le diable lui-même pour les arracher. Après cela fiez-vous aux dévotes. — Mais du reste, mon fils, pour ce qui te concerne, j'en suis enchantée, car j'ai d'autres vues pour toi; et, si je me suis abaissée à aller demander la main de mademoiselle de Fréville, c'est que je croyais que tu en étais amoureux, et j'aurais été au désespoir de contrarier ton inclination ou tes sentiments.

— Maintenant, ma mère, mes sentiments sont ceux du mépris : une jeune fille qui a si mauvais goût ne peut m'en inspirer d'autres. Mais puis-je vous demander quelles vues?...

— Comment trouves-tu cette jeune personne

que tu as fait si souvent danser avant-hier au bal du comte de Senancourt ?

— Mademoiselle de Senneville ?...

— Oui, précisément.

— Oh ! d'une beauté ravissante, et remplie d'esprit !... Elle paraissait enchantée de tout ce que je lui disais.

— Eh bien, pendant le bal, sa mère est venue souvent s'asseoir près de moi, et m'a fait toutes sortes d'avances. J'ai vu de suite combien elle souhaiterait un mariage entre sa fille et toi. Aussi, me suis-je empressée de prendre des informations. C'est un parti superbe, m'a-t-on dit ; la fortune à espérer n'est peut-être pas aussi considérable que celle d'Elisa, mais au moins c'est une vieille noblesse, et le père vient d'être nommé conseiller d'état ; enfin, sous tous les rapports, elle te conviendrait beaucoup mieux que cette demoiselle de Fréville.

— Oh ! sans doute, ma mère ; d'ailleurs je

suis sûr que je lui plais beaucoup ; elle me regardait toujours en souriant... Je lui ai dit de si jolies choses !

— Alors , c'est un parti pris, il ne faut plus penser à cette Elisa ; tu deviendras l'époux de la fille du marquis de Senneville ; la marquise a d'ailleurs des manières distinguées qui me conviennent.

En achevant ces mots, madame Bernard se leva pour sonner. Un domestique se présenta.

— Julien , faites atteler de nouveau les chevaux à ma voiture.

Le domestique s'inclina et sortit.

— Et toi , Ernest, va te mettre en grande tenue.

— Où donc désirez-vous que je vous accompagne , ma mère ?

— A une visite chez le marquis de Senneville , ton futur beau-père.



XXVI.

Deux mariages.

Ce jour-là, l'église du faubourg s'était ornée comme pour une grande solennité, et, de plus, une sorte de dais pontifical, qu'on avait élevé comme par enchantement près du chœur, avait puissamment contribué depuis la

veille à exciter le caquetage et les commentaires de toute cette féminine nation que l'on est certain de toujours rencontrer dans les églises aux baptêmes, noces et enterrements; sortes d'historiographes obstinés, racontant à tout venant mille épisodes et aventures sur le marié ou le défunt, et donnant à leur récit une teinte larmoyante ou burlesque, selon la nature des faits, et, mieux encore, selon la pente de leur imagination.

Il était onze heures du matin, et, en surplus de toutes les commères dévotes du quartier, l'église s'était remplie de grisettes, qui s'étaient enfuies à la dérobée de leurs magasins, de clercs de notaire qui avaient laissé à leur chapeau le soin de les représenter à l'étude, de jeunes filles qui avaient entraîné leurs mères avec elle, enfin de quantité d'autres personnes, les uns marchands, les autres rentiers, les uns vieux, les autres jeunes, que la curiosité était venue harceler au milieu de leurs diverses occupa-

tions, et avait conduites à l'église, car dans toute la paroisse la curiosité était vivement piquée: il s'agissait de deux mariages célébrés ensemble, et c'était un évêque qui allait donner la bénédiction nuptiale.

Par dessus le bruissement monotone d'une foule dans l'attente, quelques voix s'élevaient en glapissant; ces voix étaient nécessairement celles des commères dévotes, nazillardant d'un air d'importance les détails qu'elles connaissaient ou improvisaient sur les nouveaux mariés.

L'une d'elles, montée sur sa chaufferette, meuble inséparable des femmes d'église, qu'elle avait eu soin de placer près de la nef, était accablée de questions par bon nombre de curieux formant cercle autour d'elle. Elle répondait à toutes avec une verve de façon que n'aurait enviée plus d'un membre des chambres législatives. Or cette femme, généralement connue sous le nom de mère Giffart, était une habitante de la rue Saint-Maur, et occupait le premier rang parmi celles qui avaient

lancé force dictons malveillants contre la réputation de Henri, au sujet de son départ de la maison paternelle pour s'engager dans la marine. A elle, et à ses semblables, ce seul fait suffisait pour qu'elles le déclarassent mauvais sujet. Mais le jugement que la mère Giffard avait porté contre le simple matelot, elle avait cru devoir le révoquer en faveur de l'officier, futur époux d'une jeune et riche héritière. Etonnée d'abord de cette péripétie, qui, d'après ses idées profondément superstitieuses, ne pouvait qu'être l'effet d'un miracle, elle s'était enquis avec un soin tout religieux de toutes les particularités qui pouvaient l'instruire à ce sujet; et de tous les renseignements, vrais et faux, saisis avec une indistincte avidité, elle avait composé une sorte d'épopée miraculeuse qui attestait la poésie de son imagination.

— Comme ça, vous dites donc, mère Giffard, bégayait un sexagénaire à tête chauve, en clignotant ses yeux portés vers la commè-

re, que la jeune fille qu'il épouse est la nièce de celui qui épouse sa sœur ?

— Comme vous le dites, père Touchard, un homme superbe et très riche qu'il a sauvé dans la mer, avec la protection de la sainte vierge Marie, mère de Dieu, et qui lui donne sa nièce pour récompense.

— Dites donc, mère Giffard, reprit une jeune ouvrière aux yeux noirs et au teint pâli, on disait pourtant dans le quartier que c'était un bien mauvais sujet : je vous l'ai même entendu répéter plus d'une fois.

— Sans doute, mon enfant, qu'on le disait ; mais on avait tort : car il y a des saints partout, et ce jeune homme en est un ; aussi vrai que notre seigneur Jésus-Christ est le fils de Dieu ; et lorsqu'il est parti pour la mer, il y avait été envoyé par la vierge Marie, dont il avait eu une vision la veille de son départ. Il paraît que la Vierge, pour le récompenser de la confiance qu'il avait en elle et des cierges de deux sous qu'il faisait brûler tous les jours

en son honneur, l'avait choisi pour détruire les voleurs de grands chemins qui arrêtent tous les passants sur la mer, et les laissent tout nus sur le pavé. C'est comme cela qu'il a gagné sa croix et ces belles épaulettes en or que la Vierge a ordonné au roi de lui donner...

— Vous nous faites des contes, mère Giffard, interrompit un jeune maçon, il n'y a plus de miracle maintenant : c'était bon autrefois.

— Comment, mon doux Jésus ! s'écria la femme dévote, dont les nerfs se crispèrent à ces paroles sacrilèges du jeune ouvrier, oser dire que je fais des contes et qu'il n'y a plus de miracles ! blasphémer ainsi dans la maison du Seigneur !... Il n'y a plus de miracles !... Ah ! jeune homme, vous ne savez donc pas ce qui est arrivé à la vieille Pichat il y a tout au plus quinze jours ?

— Non sans doute, reprit le jeune maçon.

— Eh bien, mon ami, la vieille Pichat,

qui vient d'entrer dans sa soixante-dix-neuvième , avait pris la bonne habitude , depuis son enfance , de se mettre sous la protection de la sainte Vierge. La veille de Pâques elle a eu une vision céleste de la sainte Vierge , qui lui a montré , aussi visiblement que je vous vois, les numéros 44, 35 et 56. Le lendemain matin , la vieille Pichat , encore tout étourdie, alla placer à la loterie vingt sous sur ces trois numéros , et elle a gagné le terne , aussi vrai que le bon Dieu nous entend...; si bien que le gouvernement a été obligé de la payer en bel et bon argent... Après cela , osez encore dire qu'il n'y a plus de miracles maintenant.

— Ce n'est pas l'embarras , murmura une femme chétive et jaune, la mère Giffard a raison, on a lu et vu des choses plus extraordinaires que ça... 44, 35, 56, il faut que je retienne ces numéros-là...

— Bah ! mère Giffard , reprit l'ouvrier incrédule, tout ça c'est de la farce ; c'est des miracles, d'ailleurs , que le diable peut faire

aussi bien que la Vierge, puisqu'on dit qu'il y a des gens qui se donnent à lui pour devenir riches. Qu'est-ce que cela me ferait à moi que l'argent me vînt du diable ou du bon Dieu, pourvu que cela fût de l'argent.

Et le maçon, sans doute pour ne pas entendre les imprécations que ses paroles lui auraient attirées de la part de la dévote, s'il fût resté, s'esquiva en pirouettant sur une jambe, et murmurant :

— Des miracles, je t'en fiche ! croyez cela et buvez de l'eau.

— C'est un païen, mère Giffard, dit une autre femme, laissez-le se damner. Maintenant qu'il est parti, achevez-nous ce que vous savez sur le fils de madame Fromentin.

— Ne pas croire aux miracles, faut-il qu'un homme ait si peu de religion ! répéta encore plusieurs fois la mère Giffard, toujours saisie d'indignation.

— Sont-elles jolies, les deux mariées ? —

Quel est donc l'évêque qui va donner la bénédiction nuptiale?—On dit que c'est un parent, est-ce vrai?

Toutes ces questions, faites ensemble, restèrent sans réponse, car un mouvement qui s'opéra dans la foule annonça l'arrivée des futurs époux, et tous les regards se dirigèrent vers les portes de l'église.

Quelques instants après cette conversation, Angèle et Elisa, toutes deux parées des fleurs, symbole de leur virginité, étaient agenouillées en face de l'autel. Il eût été difficile de décider quelle était la plus belle; on eût dit deux vierges, l'une brune et l'autre blonde, que Dieu s'était plu à former chacune comme le type admirable d'une beauté différente de l'autre. A côté d'elles étaient aussi agenouillés Henri, en grand uniforme d'officier de marine, et M. de Germiny, leurs époux devant la loi, et qui allaient prononcer leurs serments devant Dieu. La nef était remplie des personnes invitées à cette cérémonie religieuse; toutes étaient en

riche toilette. — Bientôt un prélat s'avança suivi de sa cour ecclésiastique ; ce prélat c'était l'ex-grand-vicaire de l'archevêque de Sens, l'oncle d'Angèle, qui, depuis peu de jours, était nommé à un évêché.

— Oh ! mon Henri, je vais donc être à toi pour toujours ! dit Elisa en pressant la main de son amant, lorsqu'elle vit le prince de l'Eglise s'approcher d'eux.

— Oui, pour toujours, répondit Henri en levant ses regards au ciel.

— A toi pour la vie, Angèle ! disait en ce moment M. de Germiny.

— Oui, pour la vie ! répondait Angèle.

Mais soudain elle pâlit, la pauvre jeune fille, et sa tête tomba sur sa poitrine.

— Angèle !.... s'écria M. de Germiny, et il pâlit aussi.

A son nom prononcé avec l'accent de la douleur, Angèle releva sa tête.

— Oh ! ce n'est rien..., rien, dit-elle... Je t'aime...

Le pontife s'avança.

Pourquoi donc a-t-elle pâli? se demanda M. de Germiny.

Et il lui sembla qu'une goutte de poison pénétrait dans son cœur.

Le cadavre livide d'Euphrasie, gisant sur la plage, venait d'apparaître à la jeune fiancée, comme une horrible fantasmagorie.

Mais le soir, au milieu des fêtes et des danses, près de celui qu'elle aimait, cette impression s'effaça comme l'impression d'un songe pénible s'efface au joyeux aspect d'une nature riante et animée. Et en voyant son Angèle si heureuse, M. de Germiny ne pensa plus à lui demander ce qui avait produit l'altération de ses traits pendant la cérémonie nuptiale.

XXVII.

Nouveau départ.

Depuis quelques jours, les deux nouveaux ménages avaient pris possession d'un hôtel magnifique acheté à frais communs dans la Chaussée-d'Antin. On avait eu peu de peine à faire consentir madame Fromentin à y ac-

cepter un appartement pour elle et son mari.

Quoique le bonheur de chacun fût le même dans cette réunion de tout ce qui lui était cher, celui qui le ressentait le plus vivement encore c'était M. de Germiny, qui y était arrivé après une si longue suite de douleurs. Peut-elle se comparer, la joie du marin qui jette l'ancre après une violente tempête, à la joie du marin qui touche au port ses voiles encore gonflées par les vents alizés ?

Qu'il était heureux, lui naguères tout au regrets et à la douleur, et maintenant au milieu de toutes ces personnes à qui il donnait toute son âme, soit par amour, soit par amitié, soit par reconnaissance. La vie extérieure comme la vie intérieure avait changé pour lui ; les objets qui auparavant lui paraissaient pâles et sombres lui semblaient alors vifs et colorés. Souvent il se surprenait à admirer un gracieux paysage là où il n'avait vu avant qu'un amas grossier d'arbres et de chaumières ; il s'enivrait au parfum d'une fleur qu'il eût machinalement froissée entre ses

doigts ; souvent il restait en extase devant les beautés de la nature, qui depuis si longtemps lui semblait sans mouvement et sans vie ; son bonheur, en un mot, ranimait toutes ses sensations, que la douleur avait tuées. Et lorsque seul il comptait une à une toutes les jouissances de chaque instant pour en mieux savourer les délices, il s'écriait avec transport :

— O Providence divine ! est-ce donc pour nous faire mieux comprendre le bonheur que tu nous accables de maux... Et moi, depuis que j'avais tant souffert, moi qui croyais à la fatalité, moi qui pensais sans cesse voir sa main de fer s'élargir au dessus de ma tête pour mieux la briser, moi qui t'accusais de tous mes maux, sans avoir foi en ta pitié ! Oh pardon, mille fois pardon ! car l'excès de ma douleur m'avait ravi jusqu'à l'espérance... Pouvais-je d'ailleurs pressentir un bonheur si parfait !

Et tandis que les trois familles, qui n'en formaient qu'une, vivaient dans l'intimité de

l'union la plus parfaite, une expédition contre le dey d'Alger se préparait avec la plus grande activité. Une lettre du ministre de la marine vint surprendre le jeune lieutenant de vaisseau au milieu de son bonheur domestique ; il lui enjoignait de se rendre de suite à Toulon pour prendre le commandement d'un brick de guerre destiné à faire partie de la flotte. Le même jour, Leguel reçut aussi l'ordre de partir, en qualité de maître de manœuvres du même brick. La douleur d'Elisa fut si forte lorsque son jeune mari lui montra son ordre de départ, qu'il fallut, pour arrêter ses sanglots, que M. de Germiny proposât d'accompagner le jeune marin à Toulon, où ils resteraient tous trois, disait-il, jusqu'au moment où la flotte mettrait à la voile pour les côtes d'Afrique.

Cette proposition calma un peu la douleur d'Elisa ; Henri et sa sœur l'accueillirent avec enthousiasme.

Le surlendemain, ils partirent, laissant leurs parents baignés dans leurs larmes. Ma-

dame Fromentin ne manqua pas de donner plusieurs fois sa bénédiction à son fils.

— Mon enfant, lui dit le papa Fromentin, les expéditions sur mer sont une fort belle chose, je ne dis pas le contraire; mais fais en sorte de revenir bientôt auprès de tes vieux parents.

Huit jours après, les deux jeunes ménages étaient arrivés à Toulon.

XXVIII.

Le forçat.

Le lendemain de son arrivée, le jeune capitaine, accompagné de son maître d'équipage, se dirigeait vers l'arsenal, pour visiter son brick, que l'on avait mis en réparation, lorsque, parvenu à la grille d'entrée, plusieurs

marins se levèrent pour saluer leurs supérieurs. Tout à coup Jérôme Leguel s'arrêta devant l'un d'eux qui était manchot ; un ruban rouge ornait sa boutonnière.

— Mille millions de sabords ! s'écria-t-il en faisant deux pas en arrière , je veux que la ralingue de misaine me décapèle la boussole , si ce n'est pas Louis Dupuis.

Henri, qui s'était arrêté à l'étourdissante exclamation de Jérôme , reconnut effectivement le malheureux matelot parisien du *Scipion* qui avait eu le bras emporté par un boulet au combat de Navarin. Son commandant lui avait fait obtenir la croix d'honneur et une place de gardien du port.

Les trois *matelots parisiens* se revirent avec une joie indicible.

— Mon pays , mon brave Dupuis ! s'écriait Leguel en secouant le Parisien d'une force à risquer de lui démettre son bras unique, oh ! tu ne me quitteras pas de la journée.

— Dupuis, lui dit Henri , en lui frappant

affectueusement sur l'épaule, venez avec moi visiter mon brick, et ensuite je désire vous avoir à dîner avec Leguel.

En acceptant, le pauvre matelot parisien ne se possédait pas de joie; des larmes roulaient de ses yeux.

Arrivé près du brick qu'il commandait, Henri le vit entouré d'une trentaine de forçats attendant avec une averse impatience que la pitié des matelots leur abandonnât les restes de leur modeste repas. Ce spectacle affligeant fit naître en lui plus d'une triste pensée, dont le résultat fut de soulager ces malheureux; il se disposait à prendre sa bourse, lorsque l'un d'entre eux attira ses regards : il était assis sur les bords du bassin, la tête appuyée dans ses deux mains, tandis que son compagnon de chaîne, debout et penché sur les bastingages du brick, appelait du regard la commisération des marins. Cet homme, au bagne, et paraissant honteux d'implorer des secours, excita l'intérêt et la curiosité du jeune capitaine; il s'ap-

procha de lui. Au bruit de ses pas, le forçat releva la tête, et tout aussitôt Henri recula d'épouvante : dans ce forçat il venait de reconnaître son ami Valentin, ce jeune homme qui avait partagé ses rêves de gloire, et qui s'engagea dans un régiment de hussards, au moment où lui-même partait pour Toulon.

Revenu de sa première émotion, Henri tendit la main à son ancien ami.

— Est-ce bien toi, Valentin, que je revois ainsi ? lui dit-il.

— Oui, c'est bien moi, je suis bien Valentin le galérien. — Et les sanglots du malheureux étouffèrent ses paroles.

Les grands spectacles ont cela surtout de sublime qu'ils fixent l'attention des masses, commandent le silence, et nivellent les pensées des spectateurs en les élevant toutes à l'admiration. Galériens et matelots restèrent tous en extase devant ce jeune officier décoré des insignes de l'honneur, qui ouvrait ses bras à son ami, hideusement revêtu des haillons de l'in-

famie ; et quoique presque tous sans éducation ou abrutis par le crime , une voix secrète leur fit comprendre que les affections d'une belle âme brisent les préjugés et les foulent aux pieds.

Insulte envers son supérieur, tel était le crime qui avait amené ce jeune homme plein d'honneur et d'avenir au milieu des plus grands criminels. Ce supérieur, c'était Ernest, l'officier de hussards, c'était le fils de madame Bernard.

Henri s'empressa de se rendre chez le commissaire des bagnes ; il obtint pour son ami tous les adoucissements que ce fonctionnaire pouvait apporter à sa triste position. Le soir même , il adressa une lettre au ministre de la marine.

« Monseigneur , écrivait-il à la fin de sa
» lettre , le galérien pour lequel j'implore vo-
» tre clémence est mon ami ; le supérieur qui
» l'a fait condamner est mon parent ; si dans
» cette malheureuse affaire mon ami eût été le

» supérieur, je n'aurais pas eu besoin de vous
« implorer pour mon parent. »

Le ministre était homme d'esprit et de jugement, il comprit toute la portée de ce peu de mots, et quelque temps après, il présentait à la signature du roi des lettres de grâce qui faisaient rémission pleine et entière du restant de sa peine au nommé Valentin, maréchal des logis chef, condamné à cinq ans de fers pour insulte envers son supérieur.

Le roi les signa.

XIX.

Catastrophe.

Le brick que commandait Henri , entièrement réparé , se balançait coquettement depuis plusieurs jours sur les eaux de la rade. Le jeune capitaine remarquait avec plaisir qu'aucun des bâtiments légers de la flotte ne pouvait lui être comparé , ni sous le rapport de son allure

gracieuse , ni sous celui de la symétrie et du bon ordre du gréement. Comme tout faisait présu- mer que le départ de la flotte n'était pas éloigné, Henri , cédant à un point d'amour-propre com- mun à tous les capitaines de navire, voulut, a- vant d'appareiller, faire admirer à sa famille les embellissements que son bon goût avait ap- portés à l'intérieur et à l'extérieur du brick. A cet effet il disposa une petite fête à son bord ; et , pour que la surprise fût plus agréable, il n'en prévint sa famille que le jour même où elle devait avoir lieu.

— Voulez-vous accepter à dîner à mon bord ? dit-il le matin , pendant le déjeuner.

— Pour quel jour ? demanda Elisa.

— Pour aujourd'hui même, répondit-il.

— Oui , oui, bien volontiers, s'écrièrent ensemble les deux jeunes femmes , que cette proposition enchantait.

Mais M. de Germiny ressentit une douleur comme si un outil tranchant lui ouvrait la poi- trine , car il pensa que c'était une partie sur

mer qui avait causé la mort d'Euphrasie. Puis il jeta avec effroi ses regards sur une fenêtre qui donnait sur la rade, elle était calme et azurée ; il les porta ensuite au ciel , il était beau ; seulement quelques nuages aux nuances d'opale parcouraient son immensité avec une lenteur majestueuse. — Son effroi se calma.

Cependant il eût voulu refuser aux deux jeunes femmes, qui le suppliaient de donner son consentement ; mais, n'ayant point de motifs à donner pour justifier son refus, et craignant d'ailleurs d'affliger ceux qu'il aimait tant, il accepta la partie sur mer.

— Oh ! allons-nous être heureuses ! s'écrièrent les deux jeunes femmes en embrassant leurs maris.

Monsieur de Germiny éprouva de nouveau un horrible frémissement.

A deux heures, une élégante embarcation armée de dix vigoureux matelots longeait le ponton de la patache. Jérôme Leguel avait voulu, pour ce jour, prendre la place du pa-

tron : car il savait que ce canot, qui était celui de son capitaine, devait le transporter à bord du brick avec sa famille, et il ne voulait pas qu'un autre que lui eût l'honneur de l'y conduire.

— Garçons, dit-il, en s'adressant aux canotiers, voici votre capitaine et sa famille ; allons vite, deux hommes pour étendre les tapis, et leste aux avirons !

Un instant après, les deux jeunes femmes hasardaient timidement un pied sur les bordages vacillants du canot, et enfin, après mille précautions craintives, qui donnent tant de grâces aux mouvements d'une femme, lorsqu'elle se dispose à un acte en dehors de ses habitudes, elles s'assirent sur les bancs de la chambre ornés de tapis fleurdelisés. A l'éclat de leurs yeux vifs et triomphants, on eût dit qu'elles venaient de remporter une victoire.

Lorsque M. de Germiny et Henri eurent pris place auprès d'elles, Jérôme Leguel donna un coup de sifflet, les avirons tombèrent, et la

yole s'échappa légère comme une sylphide.

Pendant le trajet, les deux jeunes femmes ne cessèrent de jeter des regards d'admiration sur la rade de Toulon, si belle, en ce moment surtout où son aspect imposant se grandissait encore d'une forêt de bâtiments de guerre. Le jeune capitaine les contemplait toutes deux avec ravissement; il était heureux de les voir en extase devant ces magnificences réunies de l'art et de la nature. Mais M. de Germiny, la tête penchée sur sa poitrine, se livrait à de profondes et tristes pensées.

Lorsque le canot accosta le brick, tout l'état-major, que le capitaine avait invité à dîner, se porta à tribord pour le recevoir. Après quelques instants employés à visiter le navire dans toutes ses parties, on descendit à la chambre du capitaine, où l'on avait dressé une table somptueusement servie, et le dîner commença.

Pendant le repas, des musiciens placés de manière à n'être pas aperçus des convives fai-

saient entendre des morceaux d'une musique délicieuse ; de jeunes mousses à la mine enfantine et espiègle se succédaient les uns aux autres, apportant les mets les plus rares et les plus recherchés ; d'autres versaient à flots les vins de France et de Grèce ; les jeunes officiers portaient des toasts à l'amour et à la beauté ; les dames y répondaient par des toasts aux succès et à la gloire. Le temps s'écoulait rapidement ; il y avait du plaisir, de la joie pour tous !..... Pour tous ! oh non !...., car M. de Germiny était poursuivi par une image qui donnait à ses traits l'expression d'une horrible épouvante.

Et sur le pont, grâce à la libéralité du jeune capitaine, maîtres et matelots buvaient et dansaient, riaient et chantaient de gais refrains, souhaitant avenir brillant à son jeune capitaine, bonheur sans nuages à son intéressante famille.

Cependant l'heure s'approchait où la chaîne du port devait être fermée ; il fallut, à regret sans doute, que le capitaine donnât l'ordre à

l'officier de garde de faire armer son canot, pour qu'il reconduisît à terre sa famille.

Un coup de sifflet du maître lui indiquant qu'on exécutait ses ordres, Henri donna le signal, et tout le monde remonta sur le pont; après quelques minutes, le canot avait reçu à son bord toutes les personnes qui ne devaient pas passer la nuit sur le brick.

— Pousse au large, dit le capitaine.

Et la yole fendit l'onde, poussée rapidement par l'effet des avirons : car le ciel, devenu noir, l'air pesant et chaud, ne permettaient pas de se servir des voiles.

Tandis qu'elle s'éloignait, les deux jeunes femmes saluaient de leurs jolies mains le beau brick, dont les gracieux mouvements sur l'onde semblaient répondre à leur salut.

Henri, enlaçant dans ses bras la taille de sa jeune épouse, lui souriait amoureusement.

M. de Germiny suivait comme un son lugubre le clapotement de la mer et le bruit monotone des avirons qui battaient l'eau.

Quelques officiers riaient en contant des histoires de guerre.

Jérôme Leguel, debout à la barre, faisait parcourir ses regards inquiets sur l'horizon.

— Doublez, doublez, mes matelots! s'écria-t-il, car voici l'orage qui s'avance.

A ces mots, M. de Germiny pressa Angèle si fortement contre sa poitrine qu'il faillit l'étouffer.

Chacun, comme s'il était arraché d'un joyeux songe par un cri de détresse, leva les yeux, et se mit à examiner le ciel avec effroi.

Soudain un tonnerre lointain fit gronder sa voix majestueuse; les vents se déchaînèrent avec furie du nord-nord-ouest, et des lames sourdes secouèrent le canot.

— Retournons à bord du brick, s'écria M. de Germiny, ou nous sommes perdus.

— Oh non! retournons à terre, s'écrièrent ensemble les deux jeunes femmes épouvantées.

— Silence! s'écria Henri en lançant sur elles et M. de Germiny un regard si puissant

qu'il les contraignit à réprimer les élans de leur effroi. — Leguel, gouverne sur le brick, ajouta-t-il d'un ton ferme, et cependant assez fort pour dominer le bruit des vagues et des vents.

— Canotiers, redoublez d'énergie.

— Scie bâbord ! double tribord ! commanda aussitôt Leguel en changeant la barre.

Et après quelques instants d'efforts contre les vagues, le canot présenta son avant vers le brick.

Mais l'espérance n'eut pas le temps de naître : car les nuages, chassés par les vents devenus plus furieux, s'étaient avancés à pas de géants ; de rouges éclairs, sillonnant la voûte sombre, précédèrent la foudre, qui bientôt bondit au dessus de leurs têtes avec d'horribles mugissements, et des torrents de pluie vinrent grossir les eaux de la mer, dont les vagues, s'élançant de son sein, sifflaient affreusement en vomissant des flots d'une écume phosphorescente.

Au milieu de cette révolution des éléments, la frêle embarcation tanguait avec tant de

force qu'on eût dit à chaque instant qu'elle allait s'engloutir. Les efforts des dix vigoureux canotiers devenaient entièrement impuissants.

En ce moment, les deux jeunes femmes se tenaient cramponnées après leurs époux comme le lierre après le chêne.

— Pitié ! pitié ! s'écriait Angèle. O mon Dieu ! ne nous faites pas mourir.

En l'étreignant entre ses bras, M. de Germiny fit entendre un cri semblable au rugissement d'une hyène.

A ces accents déchirants, Henri n'eut plus de voix pour ordonner le silence ; mais il la retrouva pour encourager les canotiers, dont les efforts tenaient du prodige, pour gagner le brick. Déjà on pouvait par intervalles distinguer les voix de quelques hommes de son équipage, malgré le bruit de la tempête ; et lorsque la lame s'abaissait, les canotiers distinguaient les timoniers munis de fanaux, éclairant les gabiers qui se préparaient à leur jeter des amarres.

— Courage! courage! mes amis, s'écria le jeune capitaine; encore quelques coups d'avirons, et nous serons à l'abri de tout danger.

Il prononça ces paroles plutôt pour rassurer les jeunes femmes que pour raffermir le courage de ses matelots, car la lueur des éclairs lui découvrait le visage pâle et mourant d'Elisa, et Angèle ne cessait de répéter :

— Grâce, ô mon Dieu! Pitié! pitié!

L'ouragan augmentait.

— Courage! courage! répéta-t-il, on vient à notre secours.

Effectivement la chaloupe du brick s'avancait vers eux.

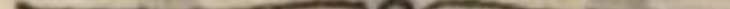
— Nous ne mourrons donc pas! s'écria Angèle : merci! ô mon....

Elle ne put achever, une violente secousse avait jeté son visage contre celui de son époux; la foudre gronda avec un fracas épouvantable que l'on eût dit que les astres s'entrechoquaient; une vague grande comme une monta-

gne, furieuse comme une lionne, rapide comme l'éclair, s'élança avec des rugissements affreux.

Et la yole sombra.

es jennessees de pour l'effort de courage



1875

Die Zeit der Reise nach London

cord de l'Etat, sous le nom de

[illegible]

grande distance d'aller et de passer en

the large glass containing water

XXX.



On s'aperçut du sinistre non seulement à bord du brick, mais aussi à bord de tous les navires qui n'étaient pas mouillés à une trop grande distance du lieu où se passait cette scè-

ne terrible. Aussitôt on jeta à la mer toutes les bouées de sauvetage, et ce qui pouvait en tenir lieu; et bientôt, malgré la fureur du temps, cette partie de la rade fut couverte de toutes les embarcations qui offraient le plus de sécurité pour tenir la mer pendant cet orage épouvantable.

Chacune de ces embarcations fit des prodiges inouïs de courageux efforts pour sauver les infortunés que la vague venait d'engloutir. C'était une scène d'une effrayante beauté que tous ces canots se croisant dans tous les sens sur cette mer noire et furieuse, avec leurs fanaux ballottés, l'éclairant à certains points d'une lumière faible et lugubre. — Tandis que les chaloupes fendaient les lames, des matelots cherchaient à découvrir les malheureux naufragés au milieu de leurs eaux écumantes; d'autres, pour s'entendre à manoeuvrer, opposaient aux mugissements des vents et des vagues leur voix fortement saccadée. Leurs mouvements étaient

si rapides que les avirons criaient sur la lame; leurs cheveux mouillés et collés sur leurs visages les rendaient plus expressifs encore en ce moment où, insoucians de leurs propres dangers, ils ne songeaient qu'à porter des secours héroïques.

Déjà la chaloupe du brick avait réussi à sauver un matelot, lorsqu'un chaloupier aperçoit deux têtes ballottées par les vagues, à quelques brasses de son étrave.

— Jetez l'amarre! s'écrie l'officier qui vient d'en être averti.

Et tout aussitôt, une longue corde, s'échappant par un bout de l'intérieur de l'embarcation, glisse sur les lames et se dirige vers l'endroit où les deux têtes ont été aperçues; presque aussitôt un bras s'élève au dessus de la vague et va saisir l'amarre. L'espérance de sauver les malheureux qui se noient oppresse toutes les poitrines à bord de la chaloupe; mais, à l'instant, une lame poussée par une

autre s'élève gigantesque et se rue avec d'affreux hurlements sur les flancs de l'embarcation.

Les deux têtes ont disparu, et un bruit sec, semblable au choc de deux corps durs, a été entendu à bord par tous les marins.

Ce ne peut être l'effet de la lame, pense l'officier. Et, obéissant à l'idée qui naît de cette pensée, il prend un fanal, promène sa lumière sur les flots qui entourent la chaloupe, et il regarde.....; quelques marins suivent son exemple...; une robe de femme frappe leurs yeux : ils s'en saisissent et l'attirent vivement à bord.

Mais, lorsqu'à la pâle lumière des fanaux ils regardèrent les corps qu'ils venaient de déposer dans la chambre de la chaloupe, leurs cheveux se dressèrent sur leur tête, leur sang cessa de couler dans leurs veines : ils avaient reconnu le cadavre de leur capitaine et celui de sa jeune femme, qui tous deux s'étaient brisés

le crâne contre les flancs de l'embarcation.

Lorsque la chaloupe retourna à bord de son brick, déjà plusieurs canots y avaient ramené quelques personnes qu'ils avaient sauvées. Parmi les marins auxquels on prodiguait les secours les plus pressés, une jeune femme était étendue sur le gaillard d'arrière; le chirurgien-major, aidé de Jérôme Leguel, cherchait à ranimer en elle un souffle de vie qui s'était exhalé au milieu des flots... Cette jeune femme c'était Angèle... Lescadavres sanglants d'Henri et d'Elisa furent placés à côté d'elle.

Devant cet horrible spectacle, le vieux matelot du *Scipion* ne pleura pas, mais son cœur fut brisé comme par un étau.

Quelques minutes après, le canot qui ramenait le reste des naufragés que l'on avait pu recueillir accosta le brick. Aussitôt qu'ils furent déposés sur le pont, un d'entre eux se traîna presque mourant sur le gaillard d'ar-

rière. Lorsque ses regards s'arrêtèrent sur les trois cadavres, il se dressa sur ses jambes, semblable à un mort qui ressusciterait ; il les considéra quelques instants avec une expression de physionomie indicible ; puis il reporta ses regards vers le ciel : ils exprimaient alors plus qu'un blasphème... Presque aussitôt il retomba sans connaissance sur les trois cadavres.

Ce malheureux était l'ami du jeune officier, l'oncle d'Elisa, le mari d'Angèle... Lorsqu'on le releva, il était fou.

C'était le soir lorsque cette affreuse nouvelle parvint à l'hôtel de M. de Germiny. En ce moment madame Fromentin adressait de ferventes prières à Dieu, le conjurant de protéger ses enfants....

— O mon Dieu ! s'écria le papa Fromentin, qui vit le regard plein de douleur de sa femme ; mes pauvres enfants ! Oh ! si Henri avait voulu se faire prêtre, je n'aurais pas

dit le contraire, et ce malheur ne serait pas arrivé.

Et pendant toute la nuit le brave homme mêla ses prières aux prières de sa femme, et ses sanglots à ses sanglots.

Madame Bernard se disposait à monter en voiture pour se rendre à une soirée lorsqu'elle reçut une lettre de sa sœur, qui lui faisait part du malheur dont elle venait d'être frappée.

— C'est vraiment malheureux, dit-elle à son fils d'un ton d'insensibilité répugnante; mais, si mademoiselle de Fréville t'eût pris pour époux, et non pas ce marin, qui d'une manière ou de l'autre devait avoir une fin tragique, elle existerait encore, et son tuteur aussi.... D'ailleurs, il était écrit que tout cela devait arriver pour que tu épousasses dans huit jours la fille du marquis de Senneville. Mais, mon fils, chassons toutes ces idées de mort pour que nous conservions une figure

riante à cette soirée, à laquelle nous ne pouvons nous dispenser d'assister, puisque mademoiselle de Senneville doit l'embellir de sa présence.

— Cependant, ma mère, répondit Ernest, M. de Germiny et sa nièce ne laissent aucun parent : ainsi, après la mort de mon oncle et de ma tante Fromentin, n'hériterons-nous pas de leur immense fortune ?

— Mais tu as raison, mon fils. Oh ! alors il ne faut pas aller à cette soirée, ce serait très inconvenant. Dès demain, Ernest, nous prendrons le deuil, et nous irons apporter à nos infortunés parents toutes les consolations que réclame leur malheureuse position.

Séparé pour toujours de son jeune ami, l'ex-patron de chaloupe du vaisseau *le Scipion* avait résolu de ne plus vivre. Il voulut chercher la mort à l'expédition d'Alger, mais elle l'épargna, et il n'y trouva qu'une nouvelle gloire.

Valentin , le forçat gracié , s'était présenté à tous les colonels des corps qui devaient faire partie de l'expédition d'Afrique : aucun ne voulut recevoir dans son régiment un homme qui avait été aux fers. De désespoir l'infortuné se fit sauter la cervelle.

FIN DES MATELOTS PARISIENS.



161.20

L.A.

Suñu de
Vareunes

Suau de Varennes, Édouard,

Les matelots Parisiens Roman maritime

Bd.: 2.

Paris 1837

Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek -- LA 4830 -2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11258610-4